

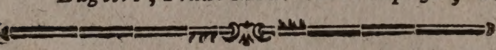
# L'EMPYRISME DÉVOILÉ,

*OU*

# RÉFUTATION DES PRINCIPES &c.

Putant aliqui morbos omnes ab *acido* producti & omnes pariter per *alcalia* remedia curandos eſſe : hoc medendi genus, utpote omnium facillimum & brevi dierum ſpatio à rudi quaque muliercula etiam addiſcendum præ cæteris hodie invaluit; at Medici ignari illius Hippocratici quod centena ſint quæ hominem lædunt, tali medendi ratione mihi videntur conjectari potius ſive divinare de rebus morborum, quam invenire & ſcire.

*Baglivi*, *Prax. Med. lib.* 1. *cap.* 5. §. 2.



# L'EMPYRISME DÉVOILÉ,

*OU*

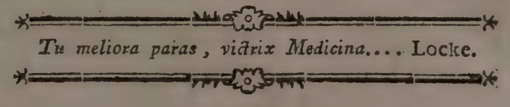
## RÉFUTATION DES PRINCIPES THÉORIQUES ET PRATIQUES,

*D'un Ouvrage qui a pour titre*, Médecine ſimplifiée, ou Manuel de Médecine & de Chirurgie-Pratique, &c. par J. J. DE FRENNE, Docteur ès-Arts & en Médecine, &c.

*SUIVIE*

*De l'Analyſe Chymique des Remedes propoſés par le* Docteur, *tant pour les Maladies aiguës ou chroniques en général, que pour la petite Vérole en particulier;*

Par P. J. B. PREVINAIRE, Licencié en Médécine.






A AMSTERDAM chez CHANGUION;
*Et ſe trouve à* BRUXELLES,
Chez E. FLON, Imprimeur-Libraire, rue des Fripiers.

M. DCC. LXXXIII.

# AVERTISSEMENT.

*NOUS ne prétendons point ici donner ſimplement une refutation ſeche & ſtérile des principes de la* Médecine ſimplifiée ; *cet Ouvrage ne mérite de fixer notre attention que parce qu'il peut devenir dangereux par le fond & par la forme ; c'eſt-à-dire, par la nature des erreurs qu'il renferme, & par la maniere ſéduiſante dont ces erreurs ſont préſentées au Public. On voit évidemment que l'*Auteur *tend à former une* Médecine univerſelle, *& à reculer le progrès de l'Art d'un ſiecle & demi. Toutes nos preuves ſont tirées des meilleures ſources ; nous invitons les jeunes Eleves à y recourir ; nous*

*ſerons au comble de nos vœux, ſi nous pouvons au moins être utiles à quelques-uns, en leur indiquant les grands Ecrivains qui nous ont fourni des armes pour combattre le* Docteur, *& en les mettant en garde contre l'eſprit de ſyſtême. On trouvera peut-être que nous avons été trop ſérieux dans quelques endroits & trop peu dans quelques autres, que nous nous ſommes trop ou trop peu étendus ſur certaines matieres. Mais la forme même de l'Ouvrage de M.* de Frenne *nous en faiſoit une néceſſité. La vérité eſt toujours plus aimable, lorſqu'elle marche accompagnée de la plaiſanterie & du badinage, que lorſquelle trempe ſa plume dans le fiel. Nous pardonnons*

*à M. le* Docteur *d'avoir insulté l'Art & le Corps entier des Médecins ; c'est lui imposer en revanche l'obligation de nous passer quelques momens de gaieté & d'enjouement, d'autant plus qu'il a attaqué sans avoir jamais été provoqué, & que nous ne l'avons point décoré des épithetes pompeuses de* menteur, calomniateur, séducteur, &c. &c. &c. &c. &c. *comme il en a décoré indifféremment tous les Médecins, par une suite de la défiance modeste qu'il avoit en ses médicamens, & non pas en lui-même. Nous paroîtrons peut-être diffus à l'article des eaux minérales, surtout dans le parallele du régime de M. de* Limbourg *avec celui du* Docteur. *Mais la prolixité étoit indis-*

*penſable ; & il n'y a rien d'ailleurs que l'amour de l'humanité n'excuſe & n'autoriſe.*



INTRODUCTION.



# INTRODUCTION
## OU
## HISTOIRE ABRÉGÉE

*Des Médecins à Secrets, qui ont prétendu avoir trouvé la* Médecine universelle.

» SI dans la société, dit M. Le Clerc, la raison fait souvent respecter des préjugés qu'elle condamne, cette indulgence ne s'étend pas jusques sur la Médecine : le Médecin, vraiment digne de ce titre honorable, ne doit jamais admettre ni se permettre rien qui ne tende directement & efficacement au bien des malades. Ami des hommes, fidele aux devoirs de son état, il doit s'élancer courageusement au-delà des barrieres que lui opposent l'ignorance, l'erreur ou la crédulité. Il

doit s'inſcrire en faux contre tout ce qui ne porte pas l'empreinte du vrai & qui n'eſt pas conforme aux inſpirations de la nature. Ce Médecin aura ſans doute contre lui l'eſprit de parti, une cabale à craindre ; & qu'importe ? C'eſt aſſez pour lui que ſa conduite ſoit irréprochabe. «

Il n'y a point de ſiecle où le flambeau de la raiſon n'ait été obſcurci par les ténebres de l'ignorance ou éclipſé par les preſtiges de l'erreur. Mais l'antre du menſonge eſt voiſin du puits de la vérité ; & la main bienfaiſante de la Nature fait toujours éclore l'antidote à côté du poiſon. Il faudroit, pour extirper & anéantir les erreurs, arracher du cœur humain les paſſions qui groſſiſſent tous les objets, les préjugés qui les traveſtiſſent ſous des formes étrangeres, la crédulité qui ne doute de rien, le pyrrhoniſme qui doute de tout, l'amour propre qui ſe repaît de brillantes chimeres, & l'intérêt qui enfante des monſtres.

Dans toutes les ſciences qui intéreſſent l'humanité, les erreurs ont des conſéquences dangereuſes ; dans la Médecine,

elles ſont meurtrieres. Qu'importe dans le fond à la ſociété le ſyſtême de l'infini, ou celui qui attribue cinq mouvemens au globe de la terre, tandis que Copernic en retranche trois? Les ſpéculations délicates & profondes des Mathématiciens & des Aſtronomes décident-elles de la ſanté, de la vie & de la mort des individus? La diverſité & le choc des opinions dans les ſciences de cette nature n'ont pas (comme les hypotheſes en Médecine) une influence directe & immédiate ſur le bien ou le mal qu'elles produiſent. Tandis que le Charlataniſme croit, s'éleve & marche comme un ſuperbe géant, l'homme tombe ſous ſa faulx & s'évanouit comme un vil atôme. Ce n'eſt ni la Médecine, ni la peſte, ni les remedes, ni la famine, ni la guerre, ni les maladies qui dépeuplent la terre; ce ſont les faux Médecins, ceux qu'on appelle *Charlatans*, ceux qui tuent en promettant la ſanté. L'art, qui eſt un inſtrument ſalutaire dans les mains du Médecin ſage & éclairé, devient un poignard dans celles de l'empyrique aveugle.

Hippocrate avoit tiré la Médecine du cahos ténébreux de l'empyrisme ; il l'avoit rapprochée, autant qu'il avoit pu, de la simplicité de la nature. Ferme dans ses principes & circonspect dans ses conséquences, il fut regardé comme l'oracle des Médecins jusqu'au siecle de Galien, qui finit, comme les Chinois, par battre le Dieu dont il avoit encensé les autels. Mais la Vérité ne peut demeurer éternellement éclipsée.

Séduit par l'appas des systêmes, Galien, à force de vouloir tout expliquer, porta le coup le plus fatal à la Médecine clinique, lorsqu'il prétendit enrichir l'art, d'un Commentaire sur les Ouvrages d'Hippocrate. Plus attentif à contredire la méthode de son Maître qu'à l'éclaircir, il se montra plus jaloux du soin de lui ravir l'empire de la Médecine, que de le partager avec lui. Il entraîna d'abord dans son schisme tous ces jeunes adeptes, amis imprudens des nouveautés, qui cherchant envain dans les écarts de la Nature & dans des faits particuliers l'application des principes généraux, sont toujours prêts

à tirer de fausses conséquences des exceptions accidentelles, dont ils n'apperçoivent pas les liaisons avec leurs causes, ou dont les causes leur sont absolument inconnues. De-là tant de faux Médecins, d'empyriques & d'hommes à secrets, qui comme les sauterelles de l'Egypte, porterent si long-temps le ravage dans ces champs heureux & fertiles, autrefois défrichés & rendus féconds par la main du Pere de la Médecine. De-là ces disputes éternelles, ces contradictions, cet esprit de systême, aussi fatal au progrès de l'art qu'au bien de l'humanité, qui produisirent tant de révolutions étranges dans l'art de guérir, jusqu'au temps où le grand Boerhaave, se frayant une route nouvelle à travers ce dédale obscur de probabilités & d'hypotheses, vint à bout de fixer les esprits agités par tant d'orages & encore flottans dans l'incertitude, en les forçant à se soumettre au tribunal équitable de l'expérience & de la saine Philosophie.

Voulez-vous être immortel...? (a) *Pa-*

(a) Paracelse, &c. se flattoit d'avoir trouvé

racelse monte sur ses tréteaux ; il vous crie avec une voix de tonnerre ... » Que ceux qui aiment la vie viennent à moi ; nouveau Prométhée, j'ai dérobé le feu du Ciel ; je suis le saint dépositaire de cette flamme mystérieuse & sacrée qui vous anime ; mes sublimes secrets vous assurent les années de Mathusalem ; j'arrêterai le cours des générations & des âges «. Quelle perte pour l'Univers ! *Paracelse* meurt à quarante-huit ans ; & des immortels qu'il a faits, il n'en reste pas même un seul pour servir de monument à sa gloire.

Imbu des mêmes principes, *Van Helmont* trouve sa place vacante & s'en empare. Le desir si naturel à l'homme d'étendre les limites de sa frêle & courte existence, enchaîne à son char l'aveugle & superstitieuse crédulité. A sa voix toute puissante, les cedres descendent du sommet du Liban ; il les dépouille de cette

---

un remede universel qu'il appelloit *Grand Arcane*. (Voyez *Boerhaave de Chemia.*) C'est dans cet Ouvrage que Boerhaave foudroie les imposteurs qui ont écrit avant lui.

féve précieuſe, de ces ſucs incorruptibles, qui depuis tant de ſiecles, recéloient les principes de la vie; il n'immortaliſe pas, il rajeunit le genre humain. Mais hélas!... *Van Helmont* meurt ſans avoir pu ſe rajeunir.... O docte & profond *Butler*! S'il eût ſeulement touché du bout de la langue cette pierre miraculeuſe, dont la Nature t'avoit confié le ſecret, il auroit triomphé de la maladie qui le précipita dans le tombeau; & il ſe ſeroit enſuite rajeuni tout à ſon aiſe.... *Butler* arrivé au dernier terme de ſa vie, eût ſans doute recours à l'attouchement ſalutaire de ſa pierre; mais le mal fut plus fort que la pierre; & *Butler*.... le pauvre *Butler* mourut.

*Artephius* s'imagina qu'on pouvoit tranſmettre les eſprits vitaux d'un corps dans un autre, & y faire paſſer par ce moyen la force, la ſanté & la jeuneſſe. *Raimond Lulle* (dans le 13me. ſiecle) s'occupa longtemps de la recherche d'un remede univerſel. Mais Raimond ne fut pas auſſi heureux dans ſes découvertes que l'*Iſis* des Egyptiens. Il n'appartenoit qu'à *Horus*

de boire dans la coupe de l'immortalité.

La transfusion du sang d'un animal dans un autre, a rendu le nom de *Lower* à jamais célebre. Cette nouvelle découverte bouleversa tous les esprits & pensa produire dans l'ordre physique & moral une révolution étonnante. La transfusion du sang d'un lion dans les veines d'un lâche & d'un poltron, devoit y porter le courage & la fierté ; celle du sang d'un cerf ne pouvoit manquer de communiquer du ressort & de l'agilité à l'homme le plus pesant & le plus paresseux ; celle du sang d'un âne.... Ah ! Dieu ! quelle malheureuse expérience n'en fit-on pas alors !... On ne la hasarda que sur quelques pauvres Maîtres-ès-arts ; & leurs descendans s'en ressentent encore, sans qu'aucun d'eux soit devenu immortel.

Vers le milieu de notre siecle, un nouvel empyrique a paru sur la scene avec une audace capable de déconcerter les Hippocrate, les Boerhaave & les Sydenham. Il étoit chargé de quelques paquets de poudre, qui, suivant l'opinion des plus habiles Praticiens, ne contenoit que

des élémens dangereux, de vrais caustiques & des poisons déguisés.

Il dit aux étiques, aux asthmatiques, aux épileptiques, aux frénétique, &c. » achetez ma poudre & vous serez guéris. Cette poudre plus violente & plus terrible que celle qui décide du sort des nations, accréditée par quelques circonstances heureuses, avoit déja opéré quelques petits miracles, comme les spécifiques des Charlatans en operent quelquefois. Que ne peut l'enthousiasme de tous ceux qui aiment la vie, sans connoître les moyens de la conserver ? On acheta la poudre; on mourut; les morts ne s'en plaignirent pas, & les vivans seuls y gagnerent. Plutus décerna la couronne d'or à l'Esculape Hétérodoxe, & *Ailhaud* devint Baron.

Enfin parut *Mesmer* qui voulut tout guérir par le *magnétisme animal*. Ce nouvel adepte prit un ton plus imposant, plus persuasif & plus majestueux que tous les autres; il dit aux Nations : *Peuples écoutez-moi*, & les Peuples écouterent. Puis, il ajouta avec une espece de gravité

qui tenoit de l'inſpiration : » Je reſpecte trop la Nature pour pouvoir me perſuader que la conſervation individuelle de l'homme ait été réſervée au haſard des découvertes & aux obſervations vagues qui ont eu lieu dans la ſucceſſion de pluſieurs ſiecles, pour devenir le domaine de quelques particuliers. La Nature a parfaitement pourvu à tout pour l'exiſtence de l'individu, comment la conſervation feroit-elle privée du même avantage ? Celle des bêtes eſt une preuve du contraire ». D'après l'hypoteſe de l'Auteur, on fut ſur le point de conclure que les hommes n'avoient pas plus beſoin de Médecins que les ours & les loups ; mais une réflexion plus mûre ſuſpendit un jugement précipité. Au reſte, ſi l'Auteur ſuit ſon ſyſtême, quelque ſoit d'ailleurs l'opinion des gens ſenſés, on ne peut lui diſputer l'immortalité.

L'immortalité ! . . . oui . . . nous ne parlons point ici de l'immortalité morale, mais de l'immortalité phyſique. Les Charlatans ne connoiſſent ni l'une ni l'autre. La gloire n'eſt point faite pour eux ; &

la ſanté n'eſt point faite pour leurs malades. Il n'exiſte point & il n'exiſtera jamais de remede univerſel. C'eſt une vérité prouvée par la raiſon autant que par l'expérience. Les cauſes des maladies n'étant pas toujours les mêmes, les cauſes de la guériſon doivent naturellement différer entre elles. Comment l'alcali (a) corrigeroit-il l'alcaleſcence, & l'acide, un vice qui proviendroit d'un excès d'acidité ? J'aimerois mieux croire qu'on pourroit guérir une bleſſure en enfonçant de nouveau le fer *meurtrier* dans la plaie.

La Médecine univerſelle, la pierre Philoſophale & l'Alcaheſt (b) ſont trois chimeres qui, depuis pluſieurs ſiecles, ont travaillé l'infatigable imagination des

(a) On appelle *alcali* des ſels que l'on retire des cendres des plantes, ou des animaux ; ce dernier s'appelle *alcali volatil*, & le premier *alcali fixe*, ou *ſel cauſtique*.

(b) Mot emprunté de l'Arabe par les Alchimiſtes, pour déſigner un diſſolvant univerſel ou une matiere propre à diſſoudre tous les corps de la nature.

empyriques & des alchimiftes. Nous défefpérions d'arriver jamais à ces fublimes découvertes ; mais enfin nous y fommes arrivés. La Médecine univerfelle vient de naître fous la dénomination modefte de *Médecine fimplifiée.* Le grand œuvre & l'alcaheft lui ont cédé le pas, mais ils ne tarderont point à la fuivre. La nouvelle Minerve eft fortie armée de pied en cap du cerveau d'un Maître-ès-arts. Enduite & frottée d'une graiffe ou onguent que les Galien de la foire appellent *Pommade générale*, elle portoit fur fon bouclier, au-lieu de la tête de Médufe, le mafque d'Hippocrate (a) avec cette devife *Immortalitati*; tenant dans une main un petit flacon de teinture martiale, elle paroiffoit affife ou appuyée fur un tonneau plein de leffive, fur lequel le Charlatanifme avoit tracé en lettres d'or cette infcription, *Eau digeftive.* Le charlatanifme raffemble en un moment autour de lui tous les Peuples de la terre. Com-

---

(a) Nous prouverons plus loin la vérité du tableau.

bien l'amour de la vie ne fait-il pas de tributaires ?. .. On achete des cendres au poids de l'or (a).

Ombre du grand Hippocrate, pleurez! pleurez Galien, Sydenham & Boerhaave, & vous Rhazès (b), fléau des imposteurs! &] vous Avicene, Averroès, &c. pleurez sur votre aveuglement & tombez aux pieds d'un moderne Docteur... Si vous eussiez connu sa pommade, & son eau digestive, & sa teinture martiale, & son régime... & bien d'autres choses que nous ne connoissons, ni vous, ni lui, ni moi, ah! jamais vous n'auriez été des empyriques assassins, des charlatans barbares & avares, comme les Astruc, les Petit,

---

(a) Nous prouverons dans le cours de cet Ouvrage que *l'extrait digestif* du Docteur n'est autre chose qu'un alcali végétal chargé d'une plus ou moins grande quantité de phlogistique, & que cette liqueur est jaunie par le saffran.

(b) Rhazès, Médecin Arabe, a composé deux Chapitres, auxquels nous renvoyons l'*Auteur de la Méd. simp.* l'un qui a pour titre, *qualis Medicus eligi & probari debeat*, l'autre *de impostoribus.*

les Van Swieten, les de Haen, les Storck, les Lieutaud, les Gaubius, les Fotherghill, les Hoffmann, les Zimmerman & les Tiſſot; vous auriez guéri tout l'Univers & arraché à la mort ſon ſceptre de fer. Mais la Nature n'eſt pas prodigue en grands hommes. Il lui a fallu tant de ſiecles pour produire un Newton, un Leibnitz, un d'Alembert, un Rouſſeau, &c. & combien ne lui en falloit il pas pour enfanter le Docteur à l'eau digeſtive? Que l'enfantement a dû être long & laborieux! Il eſt né cependant... & ...

*Jam nova progenies Cœlo demittitur alto;*
*Magnus ab integro ſeclorum naſcitur ordo.*

Les Paracelſe, les Van Helmont, les Butler, les Arthephius, les Lower, les Ailhaud frémiſſent au fond de leurs tombeaux, oui, ils frémiſſent de ſe voir tous ſurpaſſés en un jour par un ſeul homme qui n'a voulu que les imiter.

Admirons la bonhommie de Boerhaave, lorſqu'il parle des ſecrets & des ſpécifiques des Alchymiſtes, & de ces Médecins, auxquels l'envie ſeule a fait donner le nom abject & ignoble de charla-

tans, (nom trop odieux sans doute pour vouloir en flétrir le Docteur à la pommade, qui, par excès d'amour pour l'humanité, vend libéralement trois sols de cendre & d'eau pour la somme modique de trois florins.) » J'ai vu, dit-il, une liqueur qu'on vendoit sous le titre pompeux de Panacée.... tous ces secrets perdent leur mérite dès qu'ils sont divulgués; & alors ceux qui se vantoient d'en être les dépositaires se voient bientôt frustrés de tout le profit qu'ils retiroient de ce monopole (a) «. Ces prétendus secrets, dont parle ici Boerhaave, étoient l'ouvrage de quelques empyriques qui assuroient positivement que, » comme il n'y a qu'un seul feu & un seul Vulcain ardent, de même il n'y a qu'une seule liqueur capable de dissoudre tous les corps solides en leur matiere primitive, & cela sans leur causer aucun changement, ni sans rien diminuer de leur force; ce qui est un fait *connu & attesté de tous les adeptes.*« Puis, Boerhaave ajoute inconsi-

(a) Voyez Boerhaave *de Chemiâ.*

dérément : » Fondé sur cette doctrine, j'ai souvent fermé la bouche à des gens destitués de science, mais riches en promesses & en espérances, ou à des fourbes qui cherchoient des dupes (a). «

Ne voilà-t-il pas un Prophête qui déclame contre les spécifiques de notre Docteur ? Ecoutez sublime Boerhaave ; nous allons vous expliquer les principes que pose l'Auteur & les conséquences qu'il en tire ; & vous conviendrez peut-être que vous étiez né trop tôt, ou que vous deviez mourir plus tard. La Vérité est une divinité farouche & sauvage ; elle a échappé à tant de grands hommes ! il étoit réservé au Docteur de l'apprivoiser ; il la mene en lesse, comme *Ailhaud* mena la fortune.

» Toutes les causes des maladies de longue durée, dit-il, que les Médecins appellent chroniques (je ne parle point ici des maladies vénériennes, ni des écrouelles) toutes celles des maladies que la fievre continue accompagne, & qui ne

(a) Ibid. Boerhaave.

ſont pas épidémiques, ſe réduiſent à trois, ſavoir; le défaut d'exercice du corps, les excès dans le boire ou dans le manger, que les Médecins appellent en général *intempérance*; enfin, le défaut de tranquillité d'eſprit, qui comprend toutes les paſſions de l'ame & toutes les peines de l'eſprit.... « Ici on ſeroit tenté de croire que le nouvel adepte eſt un des diſciples de l'Ecole de Salerne.

*Si tibi deficiant Medici, Medici tibi fiant*
*Hæc tria, mens hilaris, requies moderata,*
*Diæta.*

Mais hélas! il n'en eſt rien. Après avoir avancé qu'il n'exiſte ni fievres bilieuſes, ni fievres putrides, ſi ce n'eſt dans l'imagination exaltée des Médecins, il donne à entendre que les maladies chroniques proviennent d'indigeſtions réitérées, qui produiſent les crudités acides & le relâchement des ſolides.

Voilà en abrégé les principes & le ſyſtême de l'Auteur. Quant à la guériſon des maladies, la pommade générale, l'eau digeſtive, la teinture martiale, ſecondées de ſon régime merveilleux, compoſent

ſa thérapeutique (a) univerſelle. *Ces remedes guériſſent toujours, à moins*, dit-il, *qu'il ne ſoit impoſſible de guérir, ou que le malade ne les emploie mal :* précaution oratoire d'autant plus commode & plus néceſſaire que le Docteur ſe réſerve toujours par-là l'avantage d'imputer l'inefficacité ou les funeſtes effets de ſes moyens à l'âge ou à l'opiniâtreté de la maladie, qui doit dans certains cas devenir plus dangereuſe, & ſouvent même incurable par l'ignorance préſomptueuſe du Docteur, ou par la nature cauſtique de ſon remede. Voilà une méthode nouvelle & heureuſe pour débiter ſes ſpécifiques & gagner la confiance des malades.

Un Charlatan fut autrefois chaſſé du Temple d'Eſculape, où il s'étoit gliſſé à

(a) Le ſyſtême de l'Auteur a déja été proſcrit plus d'une fois en Médecine ; c'eſt une hypotheſe née des débris & des ruines de pluſieurs vieilles hypotheſes, autrefois impoſantes, mais dont les effets pernicieux ont démontré l'inſuffiſance ou le danger, comme nous le prouverons dans la ſuite de cet Ouvrage.

la faveur des ombres de la nuit, dans le dessein d'en dérober les trésors. Pour se venger de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu, (car les Charlatans ont de l'honneur à leur maniere) il entreprit de démolir le Temple & d'ensévelir sous ses ruines le Dieu, ses Autels & les demi-Dieux qui les partageoient avec lui. Il commença par en sapper les fondemens; mais il fut écrasé par une pierre énorme qui, d'elle-même, se détacha du faîte de l'édifice, & l'édifice ne s'écroula pas. On juge bien que ce n'est pas là le portrait du Docteur dont nous (a) parlons. Son remede a une propriété singuliere; c'est que s'il rencontre un Alcali, au-lieu

---

(a) L'Auteur dans une des notes de sa Préface, renvoie au *Tableau de Paris*, *où le brigandage de la profession, malheureusement très-réel, est exposé dans tout son jour.* Ah! Docteur, la pierre que vous lanciez dans le jardin de votre voisin, est tombée dans le vôtre. Lisez les articles *Annonces de Specifiques*, *Charlatans*, *&c.* de l'Ouvrage que vous citez; & vous conviendrez que vous nous fournissez contre vous ce qu'on appelle vulgairement *Argumentum ad hominem.*

de s'amalgamer avec lui & de causer dans l'économie animale les ravages qu'on devroit naturellement en attendre, toute son action se réduit à zéro; ses molécules s'émoussent; il semble qu'elles soient douées d'intelligence, qu'elles ne se développent qu'en raison du besoin du malade & de la volonté du Médecin; & qu'elles ne déploient toute leur activité qu'après avoir pris connoissance du principe de la maladie. O l'admirable spécifique! Mais si l'homme est le Roi du monde, il n'en est pas le Dieu.

Plusieurs Médecins fameux, les Buchan, les Tissot, les Clerc, &c. tous amis désintéressés de l'humanité, ont voulu réduire la Médecine à cette simplicité merveilleuse qui est l'objet de nos vœux les plus chers, & quelquefois le but de nos vaines & pénibles recherches. Si leurs travaux ont été infructueux, comme le prétend le Docteur, (a) que devons-nous en conclure? L'impossibilité de rendre la Médecine assez simple pour la mettre

(a) Voyez la Préface de la Médecine simp, pages 3 & 4.

à la portée de tout le monde, puiſqu'elle exige une délicateſſe de tact & une profondeur de connoiſſances qui ne ſont point le partage du peuple, ni même du vulgaire des Médecins. D'ailleurs le Médecin modeſte, inſtruit, ſans être découragé par le peu de ſuccès de ces grands hommes, conviendra de l'impoſſibilité phyſique & morale d'étendre les bornes de l'art plus loin que ne s'étendent les bornes du génie & de la raiſon. L'empyrique, armé d'un front d'airain, animé par les ſuccès éphémeres de ſes devanciers, ſans rougir de faire un trafic honteux & ſordide de la ſanté & de la vie de ſes ſemblables, mourra en vendant la ſanté concentrée dans quelques paquets de poudre ou dans quelques pintes d'eau. Mais le Docteur à la pommade va former une nouvelle claſſe d'éleves choiſis ; il va rendre le plus ſimple, le plus ignare, le plus idiot des payſans, Médecin, Chirurgien, Apothicaire, ſans qu'il ſache un mot de latin (a). Nous allons voir Hippocrate au

(a) Voyez pages 5 & 6 de la Préface de l'Auteur.

village, comme nous avons vu *Esope à la Cour.* C'est avec des géans de cette espece qu'il se propose d'attaquer & de culbuter les Dieux qui sont assis sur le *pinacle du Temple d'Esculape* (a). Il va comme Paracelse élever un bûcher, où il fera un *auto-da-fé* des Œuvres de Galien & d'Avicenne; puis il criera aux quatre coins de la terre; » Sachez, Médecins, que mon bonnet est plus savant que vous; ma barbe a plus d'expérience que vos Académies; Grecs, Latins, François, Italiens, je serai votre Roi.... La Nature entiere viendra à mon secours pour noyer dans le lac de Pilate toute votre astronomie & les éphémérides de vos saignées & de vos purgatifs. Je veux que mes fourneaux mettent en cendre Esculape.... J'ai fait un Ouvrage que les hommes ne sont pas dignes de posséder.... Vous me suivrez Avicenne; vous Galien, vous Rhazés, vous Montagana, vous Mesué; vous me suivrez, & je ne vous suivrai pas; vous me sui-

(a) Voyez la même Préface, page 13.

vrez, Meſſieurs de Paris, Meſſieurs de Montpellier... & vous Miſniens, Saxons, Suiſſes, Allemands; vous qui habitez les bords du Rhin, de la Seine & du Gange, & la Terre ferme & les Iſles, & les montagnes & les forêts, & les Palais & les chaumieres... Vous me ſuivrez, vous dis-je... & *Paracelſe* ſera le reſtaurateur, ou plutôt le Créateur, le Monarque & le Génie tutélaire de la Médecine (a).

---

(a) Voyez l'article de Paracelſe dans le Dictionnaire de l'Hiſtoire de la Médecine, par M. Eloy, édition *in*-4°.



*Qui morbi propria significatione putridi dici queant?*

Boerhaave, aph. 89.

---

*Omnes illi, qui aucto motu & calore subitissimè faciunt sic degenerare omnes humores, ut in putredinem quam maximè vergant. Tales sunt in primis omnes febres acutæ continuæ, & potissimum illæ quas ab hoc effectu* putridas *dixerunt veteres Medici : in quibus sæpè in ipso morbi initio, linguæ sordes, urina acris, rubra, fœtida, fæces alvinæ olidissimæ, sudor graveolens certas putredinis notas exhibent.*

Van Swieten tom. I. p. 130.

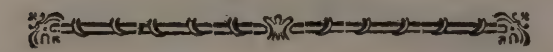
---

*Chronici morbi (sæpè) inducuntur à medicamentis ad præcavendum copiosè sumptis... ab acido... ab alcalino.*

Van Swieten, tom. 3, pages 334 & 339.



# RÉFUTATION
## DES PRINCIPES
## DE L'AUTEUR
## DE LA
## MÉDECINE SIMPLIFIÉE.



## CHAPITRE PREMIER.

CE n'eſt point ſans raiſon que l'Auteur *Philantrope* recommande aux Médecins l'étude du Grec & du Latin. Jeunes Docteurs, qui encenſez les Autels d'Eſculape, voulez-vous être carreſſés par ce Dieu ? liſez la Préface de l'Auteur de la Médecine ſimplifiée ; liſez & reliſez l'Epigraphe ſublime & impoſante qu'il a af-

fichée au frontiſpice de ſon Code Médical; l'une & l'autre vous convaincront de la néceſſité d'apprendre & d'approfondir deux langues ſi négligées & ſi maltraitées dans notre ſiecle, que le Docteur même qui en preſcrit l'étude ne paroît ni les connoître, ni les avoir jamais étudiées. J'admire ſur-tout cette traduction adroite d'un paſſage du Poëme de Locke, imprimé à la tête des Ouvrages de Sydenham.

*Non temere incuſat tectæ putredinis ignes,*
*Nec fictus, febres qui fovet humor, erit.*
*Non bilem ille movet, nulla hic pituita, ſalutis*
*Quæ ſpes, ſi fallax ardeat intus aqua?*

„ Ce grand homme n'accuſe point ſans raiſon (a) une putridité cachée; il ne donne point pour cauſe des fievres une humeur

(a) Le Docteur n'a point entendu la ſignification de l'adverbe *temerè*. Il traduit gauchement ce mot par les deux mots françois *ſans raiſon*, au-lieu qu'il devroit le traduire par ceux-ci *au haſard & ſans fondement*: en ſorte que la phraſe ſignifie que Sydenham *n'accuſe point au haſard une putridité cachée*, c'eſt-à-dire qu'il n'attribue point, comme la plupart de ſes contemporains, toutes les maladies à une cauſe unique, &c.

imaginaire ; ce n'eſt point chez lui la bile, ce ne ſont point des glaires ni la pituite, le moyen de réchapper, s'il y avoit dans l'intérieur du corps le feu deſtructeur de la putridité ou corruption ? «

Si quelque Rhéteur adoleſcent eût malheureuſement ſaiſi ce paſſage, n'auroit-il pas contredit le nouvel Hippocrate, en traduiſant ou paraphraſant le texte de Locke de la maniere ſuivante ?

» Ce feu deſtructeur, principe ſecret de la putridité & de la corruption, n'eſt plus une chimere ; ce n'eſt pas ſans raiſon que le grand Sydenham lui impute une partie des maux qui affligent l'humanité. Il apprend à l'Univers que l'humeur maligne qui cauſe les fievres n'eſt point imaginaire ou factice, comme le prétendent les empyriques. Les orages qu'excitent les glaires, la pituite & la bile ſe calment à ſa voix ; quel ſeroit l'eſpoir du malade, ſi ſes entrailles reſtoient en proie au cauſtique qui les dévore, & ſi l'aſcendant victorieux des remedes ne triomphoit pas de l'opiniâtreté du mal ? «

On ne peut choiſir pour *Texte* ou pour Epigraphe un paſſage plus équivoque. L'interprétation du Rhéteur ſeroit fauſſe, ſans être auſſi plaiſante que celle du Doc-

teur, qui ne s'eſt pas ſouvenu que du temps de Sydenham tous les Médecins donnoient dans une extrémité diamétralement oppoſée à celle dans laquelle il donne aujourd'hui. Comme ceux-là attribuoient la cauſe de preſque toutes les maladies à la ſurabondance & au ravage des principes Alcalins ; celui-ci attribue tous les dérangemens qui arrivent dans l'économie animale à l'excès & à la malignité des acides ; alors on ne mouroit que de la pituite & de la bile ; on mourra peut-être bientôt d'un excès d'eau digeſtive ; mais l'imprudence du malade ou l'impoſſibilité de la guériſon ſervira toujours de voile à l'empyriſme & de palliatif aux fautes de l'empyrique. Nous n'ignorons pas cependant qu'il y a des maladies occaſionnées par un acide ſurabondant ; mais combien n'y en a-t-il pas qui ſont produites par une cauſe toute contraire.

*Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines,*
*Quos ultrà citràque nequit conſiſtere rectum.*

Il y a eu dans tous les ſiecles des Médecins & des Charlatans, des Héros & des fripons. Les grands hommes ſont clairſemés ſur la terre. Chaque génération

n'enfante pas un Eroſtrate qui brûle le Temple d'Epheſe pour s'immortaliſer, ou un Empédocle qui ſe précipite dans le gouffre enflammé de l'Etna, pour faire à la Nature un larcin pieuſement ſacrilege de ſes ſecrets les plus cachés. Mais les ſciences & les arts ſont immortels comme la Nature. Ils ſont nés avec elle, & ils n'auront d'autre tombeau que celui de l'Univers. Du temps des Hippocrate, des Galien, des Sydenham & des Boerhaave, il exiſtoit, comme aujourd'hui, des Docteurs à hypotheſes, des Médecins à ſyſtêmes, eſclaves des préventions & des préjugés, qui, privés des moyens qui rendent les obſervations faciles & ſalutaires, n'appercevoient qu'un même principe & une même cauſe dans preſque toutes les maladies, & ne connoiſſoient qu'une ſeule maniere, une méthode aveugle de tuer ou de guérir. O Dieu! à quelles révolutions étranges ne ſont pas ſujettes la vie & la ſanté des hommes! Les contemporains de Sydenham connoiſſoient ſans doute la conſtitution phyſique de l'eſpece humaine; cependant la plupart d'entr'eux, dans preſque toutes les maladies, n'accuſoient que la lenteur ou le défaut des évacuations des matieres putrides, pitui-

teuſes ou bilieuſes. Quelques Praticiens veulent encore aujourd'hui que la bile ou la putridité ſoient les cauſes des maux innombrables, auxquels nous ſommes en proie. Mais le Docteur ne voit dans toutes les maladies que des crudités acides.

Sydenham, qui ſe récria tant de fois contre les erreurs groſſieres, contre l'empyriſme & les abus ſophiſtiques des Médecins de ſon temps, ne nia jamais l'exiſtence de la colique bilieuſe (a). Quelle mal-adreſ-

---

(a) Il eſt aiſé de voir que l'Auteur de la Méd. ſimp. en ſoutenant dans le courant de ſon Ouvrage, que les matieres putrides ou bilieuſes, &c. ne ſont pas des cauſes de maladies, ne s'eſt point apperçu qu'il ſe trompoit en s'appuyant de l'autorité de Sydenham & de Locke. Voici le paſſage de Sydenham, lorſqu'il parle de la colique bilieuſe (page 189, *Traduction Françoiſe* de ſes Œuvres): *Durant toutes les années de cette conſtitution, comme le ſang avoit beaucoup de penchant à dépoſer ſur les viſceres des humeurs bilieuſes & échauffées, il y eut plus de coliques bilieuſes qu'à l'ordinaire*; plus loin il dit encore: *la colique dont nous parlons, attaque principalement les jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, & ſur-tout en été.* Il dit encore ailleurs: *La matiere que l'on rend de la ſorte eſt tantôt verte, tantôt jaune, & tantôt de quelque autre couleur extraordinaire.* Fi-

ſe, s'écriera le Docteur, après qu'il avoit foudroyé les Docteurs *bilieux* & *putrides* ? Mais voici un axiôme qui renferme tout le ſyſtême de ce célebre Médecin.

*Virtus eſt medium vitiorum & utrinque reductum.*

Quelle concluſion tirer de tout cela ? C'eſt que le Docteur regardoit Sydenham comme un ami aveugle, mais généreux, qui devoit prendre ſa défenſe, tandis qu'il ne trouve en lui qu'un juge ſévere, mais éclairé, qui le condamne. Au reſte, Locke étoit un Philoſophe profond, mais il n'étoit pas Médecin ; & dans toutes les ſciences l'autorité d'un Auteur doit toujours être en raiſon de ſes connoiſſances relatives, & non de ſes connoiſſances générales. Un Mathématicien ne feroit pas toujours bon juge en Poéſie, non plus qu'un Théologien en Médecine.

---

nalement voici ce qu'en a dit le Traducteur de Sydenham dans une note : *La colique bilieuſe vient d'une humeur bilieuſe, âcre & corrompue, qui s'eſt amaſſée en grande quantité & ſéjourne dans les menus inteſtins, ſur-tout dans le duodenum.*

## CHAPITRE II.

*Fauſſeté des Principes de l'Auteur ſur les cauſes des maladies.*

L'Homme eſt homme dans tous les ſiecles ; la force & la foibleſſe, la ſcience & l'ignorance, la vertu & le vice, la grandeur & le néant, en général, tous les extrêmes dans tous les genres, ceux qui paroiſſent diamétralement oppoſés, ſe touchent ordinairement de bien près. Ces imperfections ſont néceſſairement attachées à la nature des élémens qui compoſent chaque individu. Quelles contradictions ne réſultent pas du choc & de la combinaiſon de ces élémens !

Pythagore, chargé des tréſors de Memphis, enrichit ſa patrie des ſublimes découvertes du fameux Hermès Triſmegiſte; mais Pythagore s'aveugla lui-même, & ſéduiſit ſes contemporains, en attribuant une propriété ſecrete & myſtérieuſe à certains nombres. Les Alchymiſtes des ſiecles paſſés, les Nicolas Flamel, les Raymond Lulle & leurs diſciples,

marcherent avec une noble audace ſur les traces immortelles de ce divin Philoſophe; ils firent comme lui des expériences ſur les nombres, dont ils avoient approfondi la théorie merveilleuſe; ils n'entreprirent point, à ſon exemple, de faire paſſer les ames d'un corps dans un autre, mais de les fixer & de les retenir éternellement enchaînées dans les corps qu'elles habitoient. C'étoit une découverte impayable pour ceux qui craignent la fatigue des voyages & l'embarras des changemens de demeure. En conſéquence, ils adopterent pour leurs nombres privilégiés & favoris; les uns, le nombre *trois*; les autres, le nombre *ſept*; ceux-ci, le nombre *neuf*; ceux-là, le nombre *onze* ou *treize*; chacun ſe conforma au précepte du Poëte de Mantoue, *Numero Deus impare gaudet.* Digne éleve, ou plutôt digne émule de ces demi-Dieux, peres de la ſageſſe & réformateurs de la raiſon, le Docteur a choiſi par prédilection le nombre *trois* pour ſon *numéro* Pythagorique. Sa *Phyſiologie* ſe réduit à *trois* principes qui renferment toutes les opérations de la Nature; ſa Pathologie, a *trois* cauſes qui produiſent un effet unique, ſavoir les indigeſtions; les indigeſtions produi-

ſent les crudités acides; les crudités à leur tour, *trois* effets pernicieux, cauſes de toutes les maladies; & ſa Pharmacie conſiſte toute entiere en *trois* remedes (a), ſi bienfaiſans qu'ils ſe gardent bien de nuire jamais. O ſimplicité vraiment Hippocratique! O grand Homme, que n'es-tu né dans les beaux jours d'Athènes! L'Antiquité religieuſe t'auroit bâti des Temples; tu aurois été le Dieu de la Médecine; on eût établi pour l'entretien de tes Autels une Loterie par *ternes*, dont toutes les chances auroient rapporté des millions de principes de ſanté à tes adorateurs; & on auroit gravé en lettres d'or ſur le piédeſtal de ta ſtatue, ces trois mots, *ternario Deo Hippocrati. A l'Hippocrate ternaire.* Examinons ſérieuſement les avantages de la nouvelle Loterie, & commençons par la Phyſiologie de l'Auteur.

» Arrêtons, dit-il, nos regards ſur les opérations phyſiques, & nous verrons qu'elles ſe réduiſent à une extrême ſim-

(a) Il faut obſerver cependant que le Docteur, dans certains cas, par grace ſpéciale, daigne appeller à l'appui de ſes moyens quelques autres petits moyens acceſſoires, ce qui n'eſt pas une mal-adreſſe de ſa part.

plicité, quoique les effets soient, pour ainsi dire, infinis. Contemplons-la, par exemple, continue le Docteur, dans la méchanique, & nous ne pourrons nous empêcher d'admirer que dans la composition de toutes les machines, elle ne fournit que trois instrumens, par lesquels celles-ci opèrent tous les effets dont elles sont capables. Ces trois instrumens sont le lévier, le plan incliné, & la corde; c'est sans doute pour n'avoir point fait assez d'attention à la simplicité de ces causes qui sont les mêmes dans toutes ces maladies, & pour en avoir fait trop à la variété de leurs effets, que l'on a tant multiplié les moyens d'y remédier «.

M. *le Clerc*, un des restaurateurs modernes de la Médecine, l'a enrichie par ses découvertes & ses observations, & l'a réduite à une simplicité vraiment Hippocratique; mais sans prétendre attaquer l'art dans ses principes tracés par Hippocrate; mais sans en tirer des conséquences aussi absurdes que celles du Docteur *Ternaire :* ces petites ruses médicales n'étoient pas faites pour lui; il n'en avoit pas besoin. Supposez que la nature ne fournisse que trois instrumens pour l'usage des fonctions animales: de grace, M. le

Docteur, déterminez les circonſtances qui doivent allonger ou raccourcir les cordes, contracter ou dilater les parties des plans inclinés, accélérer ou rallentir l'action des léviers; calculez les moyens d'augmenter ou de diminuer l'effet des forces phyſiques. Trouvez un remede unique pour l'atonie & la rigidité (a) des ſolides, pour la coagulation & la ténuité exceſſive des fluides; alors nous conviendrons que vous avez eu droit de comparer une machine vivante & animée dont les reſſorts ſont cachés, à une machine brute & inanimée dont tous les reſſorts ſont connus, & dont les détraquemens frappent les yeux de l'Artiſte qui l'emploie, ou du Méchanicien qui en eſt l'Auteur. *Bernouilli*, profond Mathématicien, voulut autrefois aſſujettir l'action des muſcles à des démonſtrations géométriques. Tous les Médecins ſavent quels avantages réſulterent de tous ſes calculs. La méthode ſublime des *différences & des*

---

(a) L'Auteur n'admet point cette conſtitution dans les parties charnues : il falloit bien ſimplifier les cauſes des maladies & en réduire même quelques-unes à zéro, avant de ſimplifier les moyens curatifs, & de les réduire à un ſi petit nombre.

*intégrations* tenteroit envain de ſurprendre le ſecret de la nature. Il s'en faut que vous ſoyez un *Bernouilli*, & que vous ayez approfondi, comme lui les parties les plus abſtraites de la méchanique ; ayez du moins la modeſtie de croire que s'il n'a pu réuſſir en poſant même des principes vrais, vous ne ſerez pas plus heureux que lui, en tirant de ces mêmes principes des conſéquences fauſſes.

Paſſons maintenant à la pathologie du Docteur. Les différentes conſtitutions de l'air, le boire & le manger, le repos & le mouvement, le ſommeil & la veille, les matieres qu'on rend & celles qu'on retient, enfin les différentes affections de l'ame ſont les ſix choſes auxquelles les plus grands pathologiſtes ont imputé de tout temps toutes les cauſes des maladies. Mais il a plu au Docteur de réduire ces ſix cauſes à trois, comme nous l'avons vu ci-deſſus. (*Introduction*, *p.* 16) Il veut en dépit des regles & des principes ramener tout à ſon *terne* myſtérieux. Voilà, ce me ſemble, une petite mal-adreſſe qui lui eſt échappée par inadvertance : il crie aux habitans de la campagne, aux voyageurs, aux ſoldats, aux marins, &c. » Ecartez loin de vous les

» Médecins; ſuivez mes principes & bu-
» vez mon Extrait digeſtif «. N'eſt-ce pas dans ce ſens que les loups diſoient autrefois aux brebis : » Chaſſez vos chiens, » ces perturbateurs du repos public, & » nous ne formerons plus déſormais qu'un » peuple de freres. «

Les brebis obéirent,
Et les brebis périrent.

Entre les cauſes (des maladies) que l'Auteur proſcrit, ignore-t-il que l'excès du travail & de la marche, ſur-tout en été, à l'ardeur du ſoleil, & en général la violence & la continuité des exercices du corps, ſont les cauſes les plus communes & les plus frappantes des maladies de cette claſſe d'individus, auxquels il prétend que ſon Livre doit être principalement utile ? (a) En effet quels ſont les ſujets qu'attaquent le plus fréquemment la fievre ardente, le phrénitis, la péripneumonie, la pleuréſie, enfin toutes ces maladies inflammatoires que la fievre continue accompagne toujours avec des ſymptômes terribles, propor-

(a) Voyez le titre de l'Ouvrage du *Docteur*.

tionnés à l'intenſité de la cauſe & au tempérament du malade ? Eſt-ce l'homme de lettres, tranquille & ſédentaire au fond de ſon cabinet, ou le vieillard goûteux & cacochyme, aſſis au coin de ſon feu, qui ſont pour l'ordinaire les victimes de ces horribles fléaux ? Non, ce ſont les jeunes ſujets, ceux dont les humeurs ſont exaltées par un exercice immodéré & par l'excès des fatigues occaſionnées par la danſe, par la paume, par la courſe, &c. L'expérience nous l'apprend tous les jours, & la raiſon ne dément pas l'expérience.

Les effets ordinaires que produit l'excès de la marche & du travail ſont l'oppilation inflammatoire des vaiſſeaux capillaires, le trouble dans les ſécrétions & les excrétions ; l'acrimonie des humeurs en eſt la ſuite. Car plus le travail & la chaleur diſſipent les parties fluides des humeurs, en épaiſſiſſant la partie rouge du ſang, plus la cauſe du mal acquiert de force & d'activité ; plus les fibres du ſujet ſont *ſèches* & *rigides* ; plus la fievre, l'obſtruction & l'inflammation des vaiſſeaux capillaires, ſur-tout des viſceres nobles, deviennent redoutables & mortels, ſi l'on n'y apporte de prompts ſecours.

Louis XIV ayant reçu un coup de ſoleil à la chaſſe en 1658, il ne fallut pas moins que neuf ſaignées pour le ſauver. Le Docteur dans cette circonſtance critique auroit été plus avare du ſang du Monarque, qui auroit été immanquablement la victime du ſyſtême de l'Antiphlébotomiſte. Mais pourquoi, me dira-t-il peut-être, les perſonnes qui accompagnoient le Roi, ne furent-elles pas atteintes du même mal? La cauſe étant commune, le même effet devoit s'enſuivre : cependant aucune n'en mourut. Ah! Docteur, reconnoiſſez donc dans les tempéramens des individus une diverſité marquée, que vous feignez de ne pas connoître, parce qu'il eſt de votre intérêt de paroître l'ignorer, & que votre ſyſtême s'écroule de lui-même, ſi vous admettez une différence ou une oppoſition entre les conſtitutions des ſujets, en preſcrivant à tous le même régime & les mêmes remedes.

La rétention des matieres excrémentielles, ſur-tout de la tranſpiration inſenſible & de la ſueur, eſt encore une des cauſes les plus ordinaires des maladies qui affligent communément les individus auxquels ſon livre eſt ſpécialement deſtiné. Combien cette cauſe, que proſcrit encore

l'Auteur, ne produit-elle pas tous les jours de maladies qui ne ſont pas épidémiques, telles que les catharres, les maladies de poitrine, &c. Combien de perſonnes, même des plus ſaines, ſurpriſes en pleine tranſpiration, au milieu de l'été, par un vent, par un froid prompt & ſubit, n'en ont-elles pas fait la triſte expérience? *Alexandre*, tout couvert de ſueur & de pouſſiere, ſe plonge dans les eaux du Cydnus : on l'en retire mourant. Qui l'eût pu réduire à cette extrémité terrible, ſi ce n'eſt la ſuppreſſion ſoudaine de la tranſpiration? Que le Docteur imite, s'il l'oſe, le Conquérant de l'Aſie; puiſqu'il veut guérir ſeul les hommes, qu'il eſſaie ſur lui-même ſa méthode, à laquelle il attribue, à peu de choſes près, le privilege excluſif de guérir; qu'il arrête par une réaction bruſque & ſubite, les effets ſalutaires de la tranſpiration; qu'il ſe plonge dans la Senne après trois jours de diete, libre de toutes les peines qui peuvent travailler l'eſprit, mais fatigué ou plutôt épuiſé, comme *Alexandre*, par l'excès d'un exercice violent; qu'il obſerve religieuſement ſon régime, qu'il ſe frotte de ſa pommade générale, qu'il noie ſes entrailles dans un Océan de teinture mar-

tiale & d'eau digeſtive. Alors nous dirons ; » Nous avons vu & nous avons cru ; & nous croirons... à l'efficacité de ſa méthode dans les ſuppreſſions ſubites des excrétions cutanées. «

Le fait que nous venons de citer eſt ſuſceptible de différentes modifications proportionnées à la conſtitution & aux diſpoſitions conſtitutionelles des individus.

Dans les uns, la matiere répercutée ſe dépoſe ſur l'une ou l'autre des parties les plus foibles de chaque ſujet, & en général ſur les parties avec leſquelles elle a le plus d'affinité ( nous ne parlons point ici des affinités miraculeuſes des Alchymiſtes ). Dès que cette humeur, ſubjuguée par une cauſe étrangere, rebelle en apparence, mais toujours docile aux loix de la Nature qui l'aſſujettit à ces variations, qui ſont des conſéquences néceſſaires de ſes loix générales, ſe trouve reſſerrée ou plutôt circonſcrite dans les bornes étroites qu'elle devoit franchir ; elle s'agite, elle excite des orages ; mais elle ne peut renverſer l'obſtacle qu'elle rencontre ; elle ſe tait & ſe calme enfin, comme la vague fatiguée de battre la plage qui lui oppoſe une barriere inébranlable ; elle s'égare loin des canaux qui ſont ou-

verts à ſa circulation ; elle veut ſe frayer une route nouvelle ; la vîteſſe de ſa marche, la force de la répercuſſion qui en eſt le principe, la quantité de ſes molécules, toutes les circonſtances concourant à lui fermer les chemins, les paſſages ſont bientôt obſtrués ; l'humeur croupit & dégénere comme tous les fluides qui deviennent ſtagnans par *erreur de lieu.* La douleur, la tenſion & la fievre univerſelle ou locale ſont les ſymptômes des maux qui en réſultent.

Dans les autres, la ſueur rentrant dans le torrent de la circulation, ſe confond principalement avec la lymphe qu'elle épaiſſit, & cauſe ainſi la fievre inflammatoire rhumatiſmale. L'expérience & l'obſervation ont démontré enfin que cette même matiere, ainſi répercutée, ſe mêlant & s'amalgamant par *métaſtaſe* avec les ſucs gaſtriques & la bile, les exalte & leur communique des principes pernicieux, qui, fourvoyés dans la maſſe du ſang, irritent les ſolides & produiſent des fievres, des diarrhées & des dyſſenteries dangereuſes, quoique la conſtitution ne ſoit pas épidémique, & ſans que l'indigeſtion ait eu la moindre part au dérangement accidentel de la conſtitution, bien

loin d'en être la cauſe prochaine ou immédiate. Nous ne parlerons point ici de la ſuppreſſion des urines & des ſelles, cauſe trop commune de quelques maladies : nous n'ignorons pas cependant que cette ſuppreſſion eſt ſouvent l'effet des indigeſtions ou d'autres maladies.

Sans doute que le Docteur ne regarde pas non plus les évacuations trop abondantes, telles que les pertes de ſang, de la ſalive, celles qui proviennent de l'abus du coït, de la maſturbation, de l'excès des veilles, &c. commes des cauſes de maladies. Liſez & reliſez Hoffman & Tiſſot : vous avez beſoin de lire, Monſieur le Docteur. Liſez l'un, lorſqu'il parle de l'excès du coït ; l'autre, lorſqu'il traite des maladies cauſées par la maſturbation (a). Tous les maux, enfans de

(a) M. Tiſſot après avoir décrit les maux qui ſurviennent aux hommes par l'abus des plaiſirs charnels, tels que les fievres ardentes, la conſomption dorſale, &c. » Les femmes, dit-il, qui courent la même carriere de mauvaiſe vie, ſont plus particuliérement expoſées à des accès d'hyſterie, ou à des vapeurs affreuſes, à des jauniſſes incurables, à des crampes cruelles de l'eſtomac & du dos, à de vives douleurs de nez, à des pertes blan-

l'Onanifme, qui attaquent les nerfs, & que produit auffi l'intempérance des plaifirs de l'amour, tels que les fievres ardentes, la confomption dorfale, le marafme, &c. Sont-ils caufés par le défaut d'exercice ou de tranquillité d'efprit, ou par l'excès dans le boire & le manger?

Remarquez bien, Docteur, qu'il n'y a point ici d'indigeftions, qu'il ne s'agit point de défaut, mais plutôt d'excès d'exercice, & de la perte d'une des fubftances les plus précieufes de l'individu; que les fujets ne manquent pas de tranquillité d'efprit, puifqu'ils s'abandonnent fans réferve comme fans remords à toute l'ivreffe des plaifirs. Mais dans une entreprife auffi belle & auffi utile à l'humanité que la vôtre, on ne doit pas vous envier le privilege de donner par-ci, par-là, dans quelques travers, de prendre le conféquent pour l'antécédent, & l'effet pour la caufe. Notre fiecle ne vous en doit pas moins de reconnoiffance pour

---

ches, dont l'âcreté eft la fource continuelle de douleurs cuifantes, à des chûtes, à des ulcérations de matrice, & à toutes les infirmités que ces deux maux entraînent.« (*Voyez l'Onanifme.*)

le ſervice important que vous avez rendu à la Médecine. Sans doute que le moyen le plus sûr & le plus efficace pour ſimplifier un art, c'eſt de le tronquer & de le mutiler. D'après l'analogie parfaite que vous aviez remarquée entre le corps humain & une machine quelconque, vous avez jugé à propos de dégager notre pathologie de ces roues paraſites, qui, en multipliant les frottemens, rendoient la machine défectueuſe. Retranchez d'une montre une des roues principales; ſelon vous, l'ouvrage n'en ſera que plus parfait. O Platon! (a) ô Ariſtote! vous êtes amis du *Docteur ès Arts!* Mais la Vérité eſt ſon meilleur ami ſur la terre; *magis amica veritas*; & c'eſt cet ami qu'il traite le plus mal.

---

(a) C'eſt le ſens de l'épigraphe du Docteur, *amicus Ariſtoteles, amicus Plato; ſed magis amica veritas.*



# CHAPITRE III.

*Suite du précédent.*

Nous voici arrivés au nouveau *terne*, qui résulte des deux premiers que nous ont fournis la physiologie & la pathologie de l'Auteur ; c'est le *triple* effet qui est une conséquence de la *triple* cause à laquelle il attribue le principe de toutes les maladies. » Ces trois causes, (a) dit-il, » séparées ou réunies (savoir le défaut d'exercice du corps, les excès dans le boire ou dans le manger, enfin le défaut de tranquillité d'esprit) agissent d'abord » plus ou moins sur la digestion qu'elles » dérangent toujours ; elles causent l'épais- » sissement, l'âcreté, ou la trop grande » fluidité des humeurs & du sang : « & comme si le nouveau Pythagore craignoit de s'écarter un seul moment de la confiance religieuse qu'il a dans son *terne* chéri ; » ces mêmes causes engendrent » ainsi, continue-t-il, *la foiblesse*, *le re-*

(a) Méd. simplif. pag. 3.

» *lâchement, l'irritation ou l'agacement* » *des solides, &c.* « (a) Ne croiroit-on pas entendre un Géometre qui prétendroit que toutes les figures ou courbes ne sont composées que de trois côtés & se réduisent au simple triangle ?

Revenons un moment sur nos pas, & reprenons un article que nous n'avons fait qu'effleurer légérement dans le Chapitre précédent. La roideur de la fibre est un état opposé à sa foiblesse ou à son relâchement. Le Docteur qui ne peut ignorer combien cette cause influe sur la constitution de certains individus & leur occasionne des maladies fréquentes, a-t-il prétendu, en la passant sous silence, relever, avec plus d'éclat encore, la simplicité spécieuse de sa méthode ? ou s'est-il flatté qu'une complaisance aveugle fermeroit la bouche à tant de praticiens consommés aux yeux desquels l'expérience journaliere démontre avec la derniere évidence que la rigidité des fibres n'est point une cause chimérique, mais réelle de la plupart des maladies

(a) Le terne est d'autant plus parfait que l'*irritation* & l'*agacement* des solides sont exactement la même chose.

qui affligent ordinairement cette claſſe d'hommes, auxquels le nouveau Code & la Thérapeutique de l'Auteur ſont ſpécialement conſacrés? Peut-il nier que les ſujets, dont il eſt ici queſtion, ne ſoient preſque toujours d'un tempérament bilieux ou atrabilaire, loin qu'il faille rechercher la cauſe de toutes leurs maladies dans un vice acide des humeurs & dans le relâchement des ſolides charnus?

» Un travail modéré, dit l'illuſtre Com» mentateur de Boerhaave (a), fortifie » le corps; l'excès au contraire deſſeche les » fibres «. Il rapporte l'exemple des campagnards qui, dès leur enfance aſſujettis à des travaux pénibles, ont, à la fleur de leur âge, le corps courbé ſous le poids des travaux, & périſſent ſouvent deſſéchés & rigides, à quarante ans, par le maraſme des vieillards. Il ajoute dans un autre paſſage, » que ces hommes tout» à-fait décharnés & voraces, digerent » promptement toutes ſortes d'alimens, » qui ſe diſſipent auſſi-tôt. « Donc l'indigeſtion ne peut être regardée comme la cauſe de ces ſortes de maladies. Les raffineurs de ſucre, ceux qui travaillent

(a) Voyez Van Swieten, tom. I, p. 42 & 43.

dans les forges & dans les verreries; en général tous ceux qui ſe livrent à des exercices violens & immodérés ou à des métiers pénibles, capables de diſſiper les parties les plus tenues des humeurs, en deſſéchant les ſolides, ne ſont-ils pas tous dans le même cas que ces campagnards dont parle le ſavant Van Swieten? Eſt-ce à des ſujets ainſi conſtitués que conviennent une leſſive de cendre & la teinture martiale? Et dans ces cas déterminés, les remedes de l'Auteur de *la Médecine ſimplifiée* ne ſont-ils pas de vrais poiſons?

Ecoutez & répondez, M. le Docteur; ou vous voulez entretenir une erreur dangereuſe au public & utile à vous ſeul; ou vous êtes tombé de bonne-foi dans une erreur qui doit vous être devenue d'autant plus chere, qu'elle s'accommode parfaitement avec vos intérêts. Votre Livre que vous regardez comme un préſent fait à l'eſpece humaine, peut devenir d'un uſage auſſi pernicieux dans les mains des habitans de la campagne, qu'une arme homicide dans les mains d'un phrénétique. Nous ne nions pas qu'il n'y ait des maux chroniques produits par le relâchement exceſſif des parties charnues, & qui ne ſe guériſſent que par les bains

froids, les digeſtifs & les toniques. Mais combien n'en exiſte-t-il pas qui ſont produits & entretenus par une cauſe toute contraire, & qui ayant été combattus envain pendant des mois entiers par les calmans, les alcalis, la teinture martiale & les toniques, ont été parfaitement guéris par l'uſage des boiſſons relâchantes & les bains tiedes ? (a) Tels ſont ceux qui viennent de l'exceſſive rigidité ou de la trop grande irritabilité des fibres, jointe à l'acrimonie des humeurs.

Il eſt aiſé de s'appercevoir que le *Docteur* manque quelquefois de mémoire, ou qu'il eſt ſujet de temps-en-temps à quelques petites diſtractions qui ne tournent jamais qu'au détriment du malade, & non à celui du Médecin. Mais il falloit encore ce nouveau *terne* ; & comment admettre la rigidité des fibres au nombre des cauſes ſecondaires des maladies, puiſque le Docteur en avoit déja *trois* ſous la main, ſavoir l'épaiſſiſſement, l'âcreté, & la trop grande fluidité du ſang ? Arrêtons-nous un moment à la conſidération de ces trois effets ou cauſes *ſubalternes*, & attachons-nous principalement à

(a) Voyez les Œuvres de Pome, de Tiſſot, &c.

l'épaiſſiſſement & à la trop grande fluidité des humeurs & du ſang.

Suppoſons, M. le Docteur, que vous ſoyez l'unique Médecin ſur la terre ; place glorieuſe à laquelle vos talens & vos découvertes vous donnent le droit d'aſpirer bientôt, lorſque les hommes, éclairés par vos ſuccès, auront enfin ouvert les yeux ſur le charlataniſme de vos confreres, auxquels vous ſavez ſi bien rendre juſtice. Voici deux ſujets, l'un épuiſé, deſſéché par la trop grande fluidité de ſes humeurs, tellement atténuées qu'elles ſe volatiliſent & ſe diſſipent ; l'autre appéſanti, abbattu par la ſurabondance & l'épaiſſiſſement des ſiennes, qui, par leur ſtagnation ſpontanée, obſtruent les canaux ouverts aux ſecrétions, aux excrétions, &c. Qu'ordonnerez-vous au premier ? L'eau digeſtive, la teinture martiale & votre régime ; au ſecond ? ... Encore l'eau digeſtive, la teinture martiale & votre régime ... Et vous les guérirez tous deux ? Sans doute, ſi l'on veut vous en croire. Vos ſpécifiques & vos moyens ont une vertu toute divine ; ils ſont une ſource intariſſable de ſanté & de vie ; ils donnent du ſang aux ſujets qui en ont trop peu ; ils en ôtent à ceux

qui en ont trop; ils épaississent les humeurs trop atténuées; ils atténuent les humeurs trop épaissies; ils coagulent, dissolvent, divisent, condensent, relâchent, resserrent, affoiblissent, fortifient, guérissent & ne tuent jamais, si ce n'est quand la circonstance l'exige; votre eau digestive est caustique & ne brûle jamais, lors même qu'elle trouve un foyer pour y déployer toute sa causticité; ennemie née des acides, c'est à eux seuls qu'elle livre de terribles combats; & si elle s'en prend quelquefois au malade, au-lieu de s'attaquer au mal, c'est la nécessité qui l'y détermine; elle ne devient poison que lorsqu'elle ne trouve point de poisons à surmonter; ou lorsque ceux qu'elle trouve, ont quelque affinité avec elle. Alors le traité est bientôt conclu; & la place livrée. Ainsi, Docteur, voilà un spécifique qui réunit exactement les deux contraires. Voilà une eau qui peut tout à la fois éteindre & allumer un incendie: voilà des moyens vraiment uniques, qui ont échappé aux Van Helmont & aux Paracelse, & dont les propriétés salutaires surpassent celles de leurs prétendus remedes universels. Voilà enfin l'accomplissement de cette espece de prophétie, que

vous pouvez lire dans une lettre que le célebre M. Tiſſot écrivit il y a treize à quatorze ans à M. de Haen. » Nous touchons peut-être, dit ce grand Médecin, au moment où quelque Paracelſe, ou quelque Van Helmont brûlera publiquement les Ouvrages de Sydenham, de Boerhaave, de tous ſes diſciples; & élevera ſur la place du bûcher quelque hypotheſe monſtrueuſe, qui prendra faveur, ſi l'Auteur a du génie & de l'éloquence. «

Les Dieux ont prononcé; l'Oracle eſt accompli.

Souffrez, Docteur, qu'en paſſant je rende un ſincere hommage à votre génie créateur; ſur-tout à cette fineſſe ſéduiſante avec laquelle vous ſavez répandre des ombres ſur vos tableaux pour faire reſſortir la lumiere!... Expoſer en vente vos ſpécifiques, ſans vous rendre comptable des événemens, vilipender ſérieuſement les peres & les ſoutiens de l'art, pour perſuader au peuple, quelquefois ſimple & crédule, que vous êtes un antagoniſte digne d'eux; (a) crier d'abord

---

(a) Voyez les déclamations injurieuſes du Docteur contre les Médecins, répandues dans

à l'envie & à la cabale, avant que vous ſoyez traduit au jugement du public, comme ces animaux qui s'enfuient en criant, avant que le bâton ſoit levé ſur leur tête; tenir une porte toujours ouverte pour la retraite, avant qu'on vous attaque dans votre fort; former autour de vous un triple rempart d'excuſes ſpécieuſes & de raiſonnemens ſophiſtiques, enfans circonſpects d'une conſcience timorée, ou plutôt d'un ſage Machiavelïſme, que vous expoſez les premiers aux traits de l'ennemi, comme des enfans perdus; parer les coups, avant d'être aſſailli; voler au combat avec l'audace d'un géant, avant d'avoir vu paroître un Pygmée; prévenir les reproches du ton d'un homme prêt à les repouſſer ſans les craindre.... Ah! Docteur, quels coups de Maître! Et comme vos adverſaires confondus vont s'écrier avec étonnement,

Le Seigneur Jupiter ſait dorer la pilule!

---

la Préface & le corps de l'Ouvrage de ſa *Méd. ſimplif.* ſur-tout ſa derniere brochure, intitulée, *Obſervations ſur la petite vérole, &c.*

# CHAPITRE IV.

## *Fausseté de la Théorie du Docteur sur les Epidémies.*

» TOutes les maladies épidémiques, dit le Docteur, viennent de causes absolument inconnues ; Sydenham, en l'attribuant à une altération insensible de l'Atmosphere, ne dit pas autre (a) chose.« Quand il seroit vrai que Sydenham attribueroit la cause des épidémies à une altération *insensible* de l'Atmosphere, pourroit-on dire qu'il l'attribue à une cause *inconnue* ? Et parce que cette altération seroit supposée *insensible*, en seroit-elle moins la vraie cause, la cause connue de ces sortes de maladies ? Ne croiroit-on pas, à entendre le Docteur, que Sydenham, aveuglé par la manie de vouloir rendre raison de tous les phénomenes, auroit été forcé, comme quelques anciens sophistes, de recourir aux *qualités occultes* des élémens, pour couvrir son ignorance

(a) *Méd. simp.* Note, page 2.

& se tirer d'embarras? Il est aisé de dénaturer les principes & les sentimens des plus grands hommes, & de leur faire dire des absurdités auxquelles ils n'ont jamais pensé, lorsqu'égaré dans la nuit des systêmes, on a besoin de leur appui pour soutenir ses pas chancelans. Mais quoique la physiologie de l'air n'ait point encore été portée au point de perfection où les recherches & les découvertes de ceux qui viendront après nous, la feront sans doute arriver dans la suite des siecles, elle a néanmoins fait assez de progrès jusqu'à nos jours pour démontrer sans peine & sans effort, quelque solides que soient les spéculations profondes du *Docteur*, » Qu'il est des maladies épidémiques, qui viennent de causes absolument connues. « D'ailleurs il est faux que Sydenham ait attribué la cause des épidémies à l'altération insensible de l'air *exclusivement*. » Il y a, dit l'Hippocrate Anglois, diverses constitutions d'années qui ne viennent ni du froid, ni du chaud, ni du sec, ni de l'humide, mais plutôt d'une altération secrete & inexplicable, qui s'est faite dans les entrailles de la terre. « (a) Ne

(a) Page 6, *Med. pratique*, trad. Franç.

voit-on pas évidemment que Sydenham, d'accord avec Hippocrate, outre l'altération ſecrete de la conſtitution de l'Atmoſphere, admet encore *le chaud* ou *le froid*, *le ſec* ou *l'humide*, au nombre des cauſes manifeſtes des maladies épidémiques ? (a) S'il eût été du ſentiment que lui prête le *Docteur*, n'auroit-il pas dit tout ſimplement, comme le Docteur l'a dit lui-même, que les cauſes de ces maladies ſont inexplicables & inconnues ? » Telle ou telle maladie particuliere, ajoute ce ſavant Médecin dans un autre endroit de ſon Ouvrage, arrive principalement dans la ſaiſon à laquelle elle eſt déterminée par les qualités ſenſibles de l'air. (b) « Donc Sydenham reconnoît les qualités ſenſibles de l'air pour cauſes déterminantes des épidémies ; donc il ne les attribue point toutes, comme l'avance fauſſement le Docteur, à des cauſes inconnues.

---

(a) Hippocrate a attribué la cauſe d'une paraplégie (paralyſie de tout le corps) épidémique à la durée d'une conſtitution atmoſphérique, humide & tempérée. (*Voyez Epid.* 1. *chart.* tom. 9.

(b) Méd. prat. pag. 172. Il en donne ailleurs pour exemple l'hiſtoire de la *rougeole* & du *cholera morbus*.

Si l'autorité refpectable de ce Médecin Philofophe ne paroît pas au Docteur avoir affez de poids pour le convaincre, qu'il s'en rapporte du moins au témoignage des Hippocrate, des le Clerc, des Galien, des Oribafe, des Trallien, des Boerhaave, des Van Swieten, &c. A moins qu'il n'ait fait un divorce éternel avec la Vérité & la Raifon, il fera forcé de convenir qu'il exifte des maladies épidémiques dont les caufes ne font point des myfteres aux yeux du Médecin éclairé. D'ailleurs, à ne confulter que l'expérience, ne favons-nous pas que l'air eft quelquefois chargé de certains miafmes, dont les propriétés, comme les effets, paroiffent de temps à autre diamétralement oppofées, puifque les uns épaiffiffent le fang, & les autres le diffolvent en communiquant aux folides certain dégré d'irritation; diftinctions effentielles & délicates, mais dont la connoiffance n'échappera guere à la fagacité des vrais obfervateurs. Or la putridité étant de nature âcre, cauftique & feptique, (le Docteur fans doute ne me conteftera pas cette affertion) les miafmes qui s'exhalent des corps en pourriture, portent & répandent dans l'at-

mofphere les qualités malignes des corps exhalans, & occafionnent ainfi les maladies épidémiques, putrides & même la pefte.

Allons de bonne grace, convertiffez-vous, M. le Docteur; croyez aux qualités fenfibles & nuifibles de l'air; & pour accréditer un faux fyftême en Médecine, ne vous mettez pas dans la néceffité de foutenir un paradoxe abfurde, contraire au fentiment des plus grands Phyficiens. J'en vois déja une légion qui s'éleve contre vous. Les Boyle, les Arbuthnot, les Hales, les Muffchenbroeck, les Mead, les Pringle, les Zimmerman, les Huxan, les Sigaud de la Fond, les Priftley, les Lavoifier, les Cavendifch, & tant d'autres qui fe font fpécialement attachés à développer & à expliquer les propriétés de l'air athmofphérique & de l'air fixe, tous ces Savans auront droit de s'imaginer que vous n'en voulez pas feulement aux Médecins, mais que vous avez réfolu de leur déclarer auffi la guerre. Au refte, l'entreprife eft belle & digne de vous; & fi vous fuccombez, étant feul contre tous, ayant de plus à combattre l'expérience & la raifon, le nombre de vos ennemis ne fera qu'illuftrer votre défaite.

L'Atmoſphere, comme on le ſait, abſorbe continuellement les émanations qui échappent de tous les corps, tant de ceux qui ſe trouvent à la ſurface du globe, que d'une partie des mixtes qui ſe trouvent renfermés dans les entrailles de la terre. C'eſt de cette variété d'émanations que dépend la ſalubrité ou l'inſalubrité de l'air : ces exhalaiſons ſont ou végétales ou minérales ou animales, ſelon la nature des corps exhalans. Il en réſulte, & l'expérience le confirme, que la ſalubrité de l'air, pour tous les animaux en général, dépend d'un équilibre plus ou moins parfait entre ces ſortes d'émanations, & que, lorſque l'équilibre eſt une fois rompu, l'air devient plus pernicieux, en raiſon de la quantité & des qualités vicieuſes de l'une ou l'autre de ces exhalaiſons. Alors la nature ſouffre, & tous les mixtes ſemblent être dans une criſe violente & terrible. Les alimens même ſont altérés; le poiſon des épidémies s'empare des voies alimentaires & de celles de la reſpiration; il s'inſinue dans les pores par le contact extérieur. La conſtitution devient putride, maligne, (a) contagieuſe,

(a) M. Van Leempoel dans la thèſe docto-

& même peſtilentielle, juſqu'à ce qu'une révolution heureuſe, rétabliſſant enfin l'ordre primitif, diſſipe les principes du mal & ramene par-tout le calme & la tranquillité.

Les minéraux exhalent des particules eſſentielles, propres à chaque claſſe de minéraux dont elles ſe dégagent. Leurs caracteres & leurs effets ſont connus; la plupart ont une qualité corroſive, quelquefois acide; & par-tout où elles paſſent, elles portent le feu deſtructeur & la mort, ſi elles ne ſont promptement énervées ou expulſées par les forces de l'art ou celles de l'individu. Mais par malheur pour l'humanité, l'expérience de tous les ſiecles n'a démontré qu'avec trop d'évidence que la Médecine expectante eſt toujours inſuffiſante dans ces ſortes

---

rale qu'il vient de ſoutenir dans l'Univerſité de Louvain, avec autant d'éclat que de ſagacité, a démontré qu'un grand nombre de fievres, & ſur-tout les fievres putrides, doivent être rapportées à la claſſe des maladies contagieuſes. Le *Docteur* a été nourri dans le ſein de la même Univerſité, élevé dans les mêmes principes & les mêmes ſentimens; n'eſt-ce pas un petit ingrat qui bat ſa nourrice?

de maladies, si elle n'est pas même meurtriere, puisqu'en pareil cas le mal est toujours plus fort que la Nature.

Selon le sentiment d'un célebre Physicien de nos jours (M. Sigaud de la Fond, qui est ici parfaitement d'accord avec Boerhaave), il s'exhale des végétaux, des huiles propres & natives que la chaleur dégage à la longue, & qui s'assimilent aisément à l'air ; il s'en éleve quantité de sels natifs, après savoneux, & qui approchent assez de la nature de l'alcali. » Quoique la putréfaction des végétaux, dit Pringle, ne soit pas à beaucoup près aussi funeste que celle des animaux, elle n'est cependant pas sans danger : car les végétaux se pourrissant dans un air renfermé, répandent une odeur cadavéreuse ; & nous avons des exemples de fievres malignes occasionnées par les émanations des choux putrides, aussibien que par celles des plantes de marais.«

Les émanations animales sont encore plus pernicieuses que celles des végétaux & des minéraux. » Il est sûr, dit Boerhaave, (a) qu'il s'exhale continuellement

---

(a) Elém. de chym. pag. 499.

du corps des animaux vivans, une grande quantité d'esprits particuliers à chaque animal... Ces esprits se dissipent dans l'air & s'attachent aux corps qu'ils rencontrent... *La contagion qui regne dans certaines maladies, ne nous apprend que trop combien l'air est souvent chargé de ces esprits infectés* ».

» Les excrémens qui sortent continuellement du corps de toutes sortes d'animaux, disparoissent bientôt, & ne laissent que quelque peu de terre; tout le reste se disperse dans l'air. Dans les pays chauds, ces élémens exposés en plein air, se dissipent entiérement dans l'espace d'un jour; & même dans le climat tempéré que nous habitons, nous voyons que des tas de fumier se consument assez vîte. En combien peu de temps l'urine ne s'exhale-t-elle pas tout-à-fait par elle-même?

» Mais il y a encore ici quelque chose de plus extraordinaire. Si le cadavre entier d'une baleine, qui est le plus grand des animaux, est jetté par les flots de la mer sur le rivage, dans un temps chaud, il remplira un grand espace d'une odeur insupportable, & il se résoudra tout en petites particules qui se répandront dans

l'air, & ne laiſſeront ſur la terre que des os blancs. Les cadavres des éléphans, des chameaux, des chevaux, & de preſque tous les autres animaux, de même que ceux des hommes, qui reſtent quelquefois en grand nombre ſur la terre ſans ſépulture, après un combat; ces cadavres, dis-je, ſont diſſous par la pourriture, deviennent volatils, & mêlent ainſi preſque tous leurs élémens avec l'air... Ceux-là même qu'on met en terre ... ſe convertiſſent en une matiere tenue, volatile, & qui ſort enſuite aiſément de la terre pour s'exhaler dans l'air. «

Voilà, M. le Docteur, notre théorie ſur la diſſolution des corps que renferment les trois regnes de la Nature; elle eſt conforme au ſentiment de tous les Phyſiciens, à l'exception du vôtre; mais puiſque vous avez votre *Médecine* particuliere, il n'eſt pas étonnant que vous ayez de même une *Phyſique* qui n'appartient qu'à vous ſeul. Nous ne rougiſſons point, comme vous le voyez, de citer nos Maîtres; & nous ſouhaitons que la poſtérité puiſſe vous citer un jour comme l'inventeur d'un remede univerſel. Mais reprenons notre theſe & paſſons aux faits.

Des principes que nous avons poſés,

il réſulte, qu'il eſt des maladies épidémiques dont on ne doit rechercher la cauſe que dans les qualités ſenſibles de l'Atmoſphere ; que cette cauſe , ainſi que ſes effets , peuvent varier ſuivant les lieux, les ſaiſons , le ſol , le climat , la direction des vens, les phénomenes météorologiques , la décompoſition des corps , la nature des miaſmes qu'ils exhalent , les mœurs & les coutumes des Pays , & en général toutes les circonſtances Phyſiques & morales qui peuvent influer ſur la conſtitution ; objets importans qu'un Médecin habile peut toujours ſoumettre à des obſervations ſages & judicieuſes. On peut donc avec raiſon mettre au nombre des cauſes de ces ſortes de maladies , les exhalaiſons qui s'élevent des marais , des bords de la mer , & de tout amas d'eaux croupiſſantes ; les vapeurs méphitiques qui s'exhalent des rues & des maiſons où la propreté eſt négligée ; les miaſmes putrides des hôpitaux, des priſons , des cimetieres, des puits , des caves , des ſouterrains & des cloaques ; le long ſéjour des armées dans les lieux malſains & marécageux , &c. Il eſt conſtant que la plupart de ces cauſes réunies ou ſéparées , doivent naturellement occaſionner dans

les mixtes une diſpoſition plus ou moins grande à l'alcaleſcence & à la putréfaction, puiſque *Hoffman* aſſure dans ſes Œuvres chymiques, qu'il a tiré un vrai alcali des eaux marécageuſes ; ce fait eſt confirmé par les obſervations de *Lanciſi*.

L'expérience journaliere vient à l'appui de ces premieres réflexions. Pourquoi les guerres & les inondations ſont-elles ſouvent ſuivies de maladies épidémiques, de fievres putrides & malignes, & ſouvent même de la peſte? La raiſon en eſt claire & à la portée d'un Phyſicien novice, à peine aſſis ſur les bancs de l'école. Pendant & après la guerre, les miaſmes qu'exhalent les cadavres de ceux qui en ont été les triſtes victimes, répandus & flottans dans la vaſte étendue des airs, pouſſés par les vents de contrée en contrée, portent par-tout le germe de la putréfaction & la mort. La précaution même que l'on prend d'enterrer les morts, ne met pas toujours les vivans à l'abri du danger. Les molécules putrides briſent bientôt leurs entraves, s'échappent de leur priſon, & infectent tous les principes de la ſanté & de la vie. Telle fut la cauſe de cette épidémie horrible, qui, au rapport de Diodore de Sicile, fit périr

une partie de l'armée des Carthaginois ſous les murs de Syracuſe; telle fut la cauſe de cette peſte à jamais mémorable, qui (en 541) mit le comble à l'horreur des conquêtes ſanglantes de Thamas-Kouli-Kan, & qui en contribuant à détruire ce qui étoit échappé au fer des vainqueurs, les força eux-mêmes à pleurer leurs victoires; telle fut enfin, ſelon le témoignage de *Tralles*, la cauſe du fléau qui déſola l'Allemagne, après le ſiege de Vienne, lorſque cette Ville fut attaquée par les Turcs en 1683, & celle de cette fievre maligne & putride, ſi funeſte dans ſes effets, qui ſe manifeſta par des ravages affreux après cette guerre, où les Suédois remporterent tant d'avantages ſignalés ſur les Polonois. Les inondations n'ont pas des ſuites moins dangereuſes que la guerre. Lorſque les fleuves rentrent dans leur lit après leurs débordemens, la putréfaction des matieres végétales & des animaux ſubmergés dans les eaux ſtagnantes des marais formés par l'inondation, ſe communique bientôt à toute l'Atmoſphere par l'exaltation néceſſaire des particules alcaleſcentes atténuées par un fluide qui les diſſout, & attirées par un autre fluide qui s'amalgame

avec elles. C'eſt aux débordemens du Nil que tous les ſavans attribuent les peſtes fréquentes qui ont dépeuplé la plus grande partie de l'Egypte. C'eſt auſſi à un débordement extraordinaire du Pô, que Fracaſtor & Ramazzini ont attribué les maladies épidémiques, qui, depuis 1528, ont ſouvent affligé l'Italie; & le réſultat des obſervations de Baglivi, ſur les effets des inondations du Tibre, relativement à la ville de Rome, eſt abſolument conforme à l'opinion de ces deux ſavans. On peut appliquer le même raiſonnement aux fievres épidémiques, malignes & putrides, qui ſont ſi communes en Hollande; particuliérement à celles dont parlent Foreſtus & Tralles, dont l'une emporta une partie des habitans de Leyde, & l'autre n'épargna pas plus ceux de Delft. L'épidémie qui (en 1694) ſe manifeſta à Rochefort avec les ſymptômes de la peſte, celle qui ſe répandit dans toute la Bohême en 1738, n'eurent point d'autre cauſe que les exhalaiſons des marais croupiſſans. Je paſſe ſous ſilence les épidémies occaſionnées par les exhalaiſons putrides des corps des animaux; telles que celle d'Oxford en 1577, celle de Corck en Irlande, qui dura depuis 1718

juſqu'en 1721, celle qui déſola l'Agénois en 1562, & la derniere peſte de Marſeille, qui dut peut-être ſon origine à deux ou trois cauſes combinées, & qui fut apportée de l'Orient par des ballots de marchandiſes. Voilà un aſſez grand nombre de faits réunis pour démontrer la fauſſeté des principes de l'Auteur de la *Médecine ſimplifiée.* Un ſyſtême auſſi abſurde que le ſien ne mériteroit pas une réfutation ſi ſérieuſe, ſi les vices de la théorie n'avoient aucune influence ſur la Pratique. Il eſt aiſé maintenant de conclure (& c'eſt la conſéquence générale que nous nous ſommes propoſés d'établir d'une maniere péremptoire) *qu'il eſt faux que toutes les maladies épidémiques viennent de cauſes abſolument inconnues.*



# CHAPITRE V.

## *Fausseté des conséquences que l'*Auteur *tire de sa Théorie sur les Epidémies.*

IL faut avouer que le *Docteur* est un Logicien bien profond. Ses conséquences ressemblent toujours à ses principes, excepté lorsque ses principes sont vrais, ce qui n'arrive que rarement. Nous venons d'examiner son opinion sur les causes des maladies épidémiques ; il ne faut pas avoir beaucoup de pénétration pour en deviner les conséquences : elles ne peuvent être que conformes au systême médical que le *Docteur* a adopté. Bornons-nous à une application qu'il fait de sa théorie à un cas particulier.

» Il est *donc* étonnant, dit-il, que dans un (a) siecle si éclairé, différentes Académies aient osé attribuer contre les observations de Sydenham, de Van Swieten, la cause de la maladie Russe, qui

(a) Méd. simp. Note, page 2.

n'étoit qu'une fievre catharrale aux variations fenfibles & fréquentes de l'Atmofphere, d'autant plus que cette maladie n'a été vraîment épidémique à Bruxelles que lorfque le temps a été le plus beau & le plus fixe, & que jamais année ne fut moins fujette aux variations dans ce pays-ci, que l'année 1782. «

*Dans un fiecle fi éclairé* ! c'eft ce qui doit vous faire trembler, M. le Docteur. Mais, non, vous étes au-deffus de votre fiecle ; & nous fommes encore, par rapport à vous, en arriere de quelques générations. Nous marchions avant vous à quatre pattes ; il n'appartenoit qu'à vous feul de nous redreffer fur nos pieds.

*Différentes Académies aient ofé &c.* citez-les à votre tribunal ces Académies Hétérodoxes, qui font fans doute bien éloignées de croire à la vertu & à l'efficacité de vos fpécifiques & de votre régime. Ah ! fi votre extrait digeftif avoit autant de pouvoir & d'afcendant fur l'ordre moral que vous lui en attribuez dans l'ordre phyfique, que nous verrions bientôt tomber à vos pieds tous ces favans Aréopages qui tardent encore à vous couronner des lauriers immortels qui vous font dus !

*Contre les obſervations de Sydenham, de Van Swieten, &c.* Que dites-vous, *Docteur ?* Jamais Sydenham ni Van Swieten ne penſerent, ne parlerent, n'écrivirent, ne guérirent comme vous ; jamais ils ne rapporterent, comme nous vous l'avons démontré, l'origine de toutes les maladies épidémiques à des cauſes abſolument inconnues & inexplicables ; ils ſont convenus ſeulement, comme nous en convenons nous-mêmes de bonne-foi, de la difficulté de déterminer ces cauſes dans pluſieurs cas particuliers. Savez-vous que vous les faites mentir adroitement, en les faiſant parler mal-adroitement comme vous ? Mais cette petite ruſe n'eſt pas même un péché véniel, puiſqu'il s'agit du bien de l'humanité.

Paſſons à l'examen des phénomenes météorologiques qui précéderent ou accompagnerent la maladie Ruſſe à Bruxelles. Voici un axiôme que vous ne nierez pas, M. le *Docteur*, quoique vous paroiſſiez plus porté pour les paradoxes que pour les axiômes. Tous les phénomenes phyſiques, moraux & politiques, ont chacun une cauſe particuliere, plus ou moins ſimple, plus ou moins compliquée. L'effet ne précede pas la cauſe ; mais la cauſe

eſt toujours antérieure à l'effet, quoique l'un & l'autre ſemblent quelquefois tellement liés enſemble qu'il eſt preſque impoſſible de les conſidérer ſéparément. Il exiſte des cauſes dont les effets ne ſe manifeſtent qu'à la longue, tels que l'exploſion d'un volcan qui n'arrive qu'après une longue fermentation des matieres volcaniques. Ces ſortes de cauſes ſont du nombre de celles qu'on peut appeller cauſes *perſévérantes.* Souvent même le concours d'une cauſe acceſſoire, combinée avec celles-ci, accélere leurs opérations & leurs effets. Appliquons ces principes aux épidémies, & particuliérement à la maladie dont il s'agit.

C'eſt moins dans l'état préſent de la température, que dans celui qui a précédé, qu'on doit rechercher les cauſes d'une épidémie actuelle. Voilà le ſentiment de Bacon & de Zimmerman ſur les cauſes des maladies épidémiques. Le paſſage rapide d'une conſtitution atmoſphérique à une autre conſtitution diamétralement oppoſée, ne peut-il pas produire ſur des pays entiers (toutes les circonſtances & les diſpoſitions phyſiques étant d'ailleurs les mêmes) les effets étranges qu'il produit ſur les individus? Or

quelle a été la conſtitution de l'année 1782, & ſpécialement des mois qui ont précédé l'époque où l'on doit fixer le commencement de l'épidémie? Nous n'avons point oublié cette époque, M. le Docteur; & nous avons obſervé avec M. le Baron de Poederlé, des variations ſingulieres dans la température de cette même année, que vous prétendez avoir été dans nos Provinces moins ſujette que toute autre aux variations. La température de l'Atmoſphere qui avoit été douce & humide dans le mois de Janvier, fit place dans le mois de Février à une température froide & ſeche, mais qui devint ſi froide & ſi humide dans le cours des mois ſuivans, qu'à la fin de Mai la végétation ſe trouva retardée d'un mois ſur l'année moyenne. A un froid & à une humidité ſi extraordinaires pour la ſaiſon, ſuccéderent dans le mois de Juin une grande ſécheresſe & une chaleur exceſſive. Cette conſtitution Atmoſphérique dura conſtamment depuis le 9 Juin, époque où commença la maladie Ruſſe, juſqu'au 29 Juillet où elle ceſſa.

Toutes les maladies dépendent du concours de la diſpoſition naturelle & des cauſes déterminantes. La diſpoſition naturelle

résulte d'une cause principale combinée ordinairement avec plusieurs causes sécondaires; les causes déterminantes contribuent, comme causes accessoires, à développer l'énergie & à accélérer les effets des causes principales. D'après ces principes, n'est-il pas évident que la température froide & humide du mois de Mai doit être regardée au moins comme la cause éloignée de la maladie Russe; & la température chaude & seche des mois de Juin & de Juillet, comme la cause prochaine & déterminante de la même maladie. Une connoissance médiocre de l'action de l'air sur les corps & des effets qui en résultent, suffit pour en convaincre tout Lecteur impartial & sensé.

Si le froid, dit Zimmerman, se joint à l'humidité, il arrête la transpiration; l'action de l'humidité seule sur la surface du corps ne produit que le relâchement des fibres; mais l'action du froid combiné avec l'humidité, rend la lymphe épaisse & visqueuse, resserre les pores & ferme les voies aux excrétions. De-là, les toux, les catharres, les péripneumonies séreuses, les maux de gorge & de poitrine, quelquefois même la paralysie & l'apoplexie.

Si l'air, dit M. le Clerc, eſt trop ſec & trop chaud, il produit le même effet que les ventouſes qu'on applique ſur la peau, en attirant, comme elles, les humeurs à la ſuperficie du corps... Dès-lors cette tranſpiration inſenſible qui reſſembloit à une roſée douce & bienfaiſante, ſe change en un déluge de ſueurs, qui eſt bientôt ſuivi de la diſſipation de la partie aqueuſe & lympathique; diſſipation d'autant plus funeſte qu'elle eſt plus exceſſive... Les ſolides, deſtitués de cette humidité ſalutaire qui entretenoit leur ſoupleſſe & leur flexibilité, perdent totalement ou en partie, leur activité & leur reſſort. Les fibres ſe deſſéchent; de-là, la roideur ſpaſmodique des nerfs & l'éréthiſme. Le ſang dépouillé de ſa partie ſéreuſe, enchaîné & comme captif dans ſon cours, ſe fige & ſe condenſe. La circulation eſt embarraſſée & difficile.

La partie ſaline de ce fluide, principe de la vie, ſéparée de ſa partie huileuſe, s'exalte & devient corroſive, parce qu'il n'y a plus de *menſtrue* qni mette obſtacle à ſon acrimonie. Il en réſulte une cacochymie âcre, ſeche, & tant ſoit peu alcaline... de-là, les dyſſenteries, les fievres chaudes, putrides, inflammatoires, peſtilen-

tielles ; de-là, le deſſéchement des ſolides, le maraſme & l'éréthiſme ; trop funeſtes effets de la raréfaction ou de l'extrême dilatation des corps, de la liquéfaction & de la diſſipation des humeurs.

Nous vous laiſſons le ſoin, M. le Docteur, de faire vous-même l'application de ces principes ; combinez les influences de ces deux différentes températures ſur l'économie animale ; vous avouerez peut-être que la premiere des deux a été la cauſe prédiſpoſante, & la ſeconde, la cauſe déterminante de la maladie Ruſſe ; ou du moins vous révoquerez un jugement trop précipité & dénué de tout fondement, juſqu'à ce que vous ſoyez en état de prouver, ou que les ſavans ont attribué inconſidérément la cauſe de cette épidémie aux variations antérieures de la conſtitution Atmoſphérique ; ou que l'année 1782 n'a point été ſujette à ces variations, ce qui eſt abſolument contraire à toutes les obſervations météorologiques ; ou enfin, ce qui répugne à tous les principes de la Phyſique, que ces variations de l'Atmoſphere ne peuvent cauſer aucune altération, aucun dérangement dans la conſtitution de l'eſpece humaine. Quoique je ſache d'ailleurs qu'il y a un

grand nombre d'épidémies, dont les causes échappent à nos recherches, je crois que les raisons que j'ai alléguées ont assez de force & de poids pour me déterminer à suivre le sentiment commun, jusqu'à ce que vous ayez mieux résolu le problême.

J'ai toujours observé dans le traitement de cette maladie, que la peau des sujets qui en étoient attaqués, n'acquéroit un certain degré de souplesse & d'humidité qu'après un assez grand usage des boissons délayantes, rafraichissantes & légerement apéritives ; & que lorsque la nature avoit travaillé les humeurs & fait la coction des matieres hétérogenes, elle s'en débarrassoit avec succès par une moiteur ou une transpiration universelle, quelquefois par les urines.

Les incrassans & les béchiques ont suffi souvent pour guérir quelques sujets atteints du même mal. Dans ce cas, l'expectoration étoit toujours suivie d'un prompt & parfait rétablissement.

Le Docteur m'objectera peut-être, que cette épidémie ayant pris naissance dans le fond du Nord, comme les pays Septentrionaux abondent en mines de cuivre, d'étain, &c. les exhalaisons des souterrains, en surchargeant l'air de sels

& de molécules âcres, ont pu lui communiquer une qualité pernicieuse, & occasionner ainsi cette maladie. Mais quand j'accorderois cette hypothese au Docteur, sa cause en deviendroit-elle meilleure ? Il n'y auroit point, ce me semble, de qualités occultes dans cette supposition, puisque la cause du mal seroit encore connue. D'ailleurs, pourquoi recourir à des causes secretes & inconnues, lorsque la nature, par le concours & l'enchaînement des circonstances, semble s'attacher elle-même à nous dévoiler les causes manifestes des phénomènes qui sont l'objet de nos recherches ? N'est-ce pas imiter ces oiseaux de la nuit, qui vont chercher dans les ténebres un asyle écarté pour se dérober aux rayons du jour ?

Pardonnez donc, M. le Docteur, à ces *Académies* respectables, qui ont *osé dans un siecle si éclairé*, *attribuer la cause* d'une épidémie aux variations sensibles & fréquentes de l'Atmosphere : pardonnez-leur, dis-je, de ne pas imputer à *des causes absolument inconnues*, des effets dont les causes sont sensibles & frappantes aux yeux de l'observateur. Les Charlatans ont fait quelquefois fortune par leurs spécifiques, même dans notre siecle ; mais

les Philoſophes ne réuſſiroient plus guere par la théorie des qualités occultes.

## CHAPITRE VI.

*Fauſſeté de la Théorie du* Docteur *ſur les fievres.*

» LEs fievres putrides, les fievres bilieuſes, dit le Docteur, les fievres putrides & bilieuſes tout à la fois, &c. n'exiſtent que dans l'imagination.... (a) « Opinion monſtrueuſe! Il n'exiſte point de fievres putrides! Et combien votre extrait digeſtif ſeul n'en peut-il pas occaſionner, M. le Docteur? Vous avez voulu vous épargner un embarras, en niant leur exiſtence; mais vous êtes le premier & le ſeul des Médecins qui ait oſé & qui oſera jamais avancer un paradoxe auſſi extravagant & auſſi abſurde; il eſt conforme à votre théorie & à votre maniere de traiter; il prouve combien vous êtes perſuadé de l'inſuffiſance de vos moyens,

(a) Méd. ſimp. page 9.

ſans vous diſculper de l'imprudence décidée avec laquelle vous paroiſſez diſpoſé à les employer dans les cas même où ces moyens, toujours dangereux, ne peuvent ſervir qu'à irriter le mal, loin de le dompter. Il prouve combien vous avez dû être frappé du reproche que vous vous attendiez qu'on vous feroit de réduire toutes les maladies à une ſeule & même cauſe. Il prouve qu'après avoir adopté cette hypotheſe, vous avez pu & vous avez dû même écarter de vôtre théorie toute idée d'alcaleſcence & de putréfaction, d'où l'on pourroit conclure, ſans même avoir fait l'analyſe de votre extrait digeſtif, que la baſe de ce prétendu ſpécifique eſt un alcali. Mais n'anticipons point ſur les réflexions poſtérieures que nous nous propoſons de faire ſur votre thérapeutique; & bornons-nous ſeulement à prouver ici l'exiſtence & la réalité des fievres putrides & bilieuſes.

Dans les individus les mieux organiſés & les plus ſains, le ſang a par lui-même une qualité plaſtique qui tend à l'alcaleſcence. (a) Le chyle qui nourrit le ſang,

(a) Si les alimens ont été tellement élaborés par les forces de la nature, qu'ils aient déja

qui renouvelle & entretient continuellement la maſſe de ſes molécules, tient de

---

produit des liqueurs ſemblables à celles qu'on trouve dans un homme ſain qui n'a ni bu ni mangé depuis vingt heures, alors ſoit que ces liqueurs demeurent tranquilles & expoſées à une certaine chaleur, ſoit qu'on les agite fortement, elles commencent d'elles-mêmes à ſe putréfier dans toute leur étendue.

Les alimens tirés des autres animaux ont cette diſpoſition naturelle à la putréfaction, avant que d'avoir ſouffert aucun changement dans notre corps.

Cette putridité dénote cet état des humeurs dans lequel l'eau s'en exhale, ou les ſels atténués, dépouillés de leur acide, changés ou ſéparés de leur terre & de leur huile, deviennent âcres, volatils, alkalis; il en eſt ainſi des huiles dont une partie fort tenue, privée de ſa terre, acquiert, en ſe mêlant à ce ſel âcre, une nature âcre, volatile, fétide, tandis que l'autre ſe mêlant intimement à la terre, dont l'eau, les ſels & l'huile la plus ſubtile ſe ſont détachés, forme une lie noirâtre, épaiſſe, imméable.

Telle eſt la nature des hommes, des inſectes, des poiſſons, des amphibies, de tous les animaux, des aquatiques, des volatiles, des reptiles, de ceux qui nagent, qui marchent, qu'ils tendent tous d'eux-mêmes à cette putréfaction.

Les cauſes antécédentes de cette putridité ſont: I. Des alimens tirés des autres animaux

la nature des alimens, qui concourent à sa formation & à sa préparation. Si ces

---

(excepté le lait que l'herbe produit;) sur tout des insectes, des poissons, d'oiseaux voraces & de végétaux alkalescens. 2. L'abondance d'un sang louable ou déja prêt à se putréfier. 3. La forte action des vaisseaux, des visceres, de la bile. 4. La stagnation ou la trop grande agitation des liqueurs, qui viennent du défaut ou de l'excès du mouvement animal. 5. Une grande chaleur communiquée au corps pendant un long espace de tems.

Dans les premieres voies, elle altere, ôte l'appetit, produit des rots nidoreux, une matiere sordide, amere & puante dans la bouche, sur la langue, des vomissemens de matiere bilieuse corrompue, des crudités putrides, des diarrhées bilieuses, des douleurs iliaques inflammatoires, & un sentiment de chaleur incommode.

Parvenue dans les humeurs, elle cause une dissolution putride du sang, y fait naître une acrimonie alkaline, huileuse, volatile, le rend moins propre à la nutrition & plus propre à causer la consomption, détruit les plus petits vaisseaux; ainsi elle trouble, déprave, détruit toutes les fonctions des parties solides & liquides. C'est pourquoi la circulation, les sécrétions & les évacuations sont dérangées: d'où naissent des fievres ardentes, la putréfaction des urines & de toutes les sécrétions, l'inflammation, la suppuration, la gangrene, le sphacele & la mort.

alimens ſont de nature alcaline, ils ne peuvent produire dans les fluides une

---

La cure conſiſte à faire uſage. 1. D'alimens & de boiſſons diſpoſées à s'aigrir promptement, ou déja acides. (Telles ſont les matieres farineuſes cuites dans l'eau ou laiſſées en digeſtion juſqu'à ce qu'elles commencent à ſe corrompre, le lait & ſes productions herbacées, les fruits d'été, leurs ſucs acides, crus ou changés en vin ou en vinaigre par la fermentation.) 2. De médicamens acides tirés des végétaux crus ou fermentés, ou de ſels & de ſouffre convertis en acides par le feu. 3. De ſels qui abſorbent l'alkali, tels que le ſel gemme, le ſel marin, & le ſel de nitre. 4. Des délayans aqueux. 5. D'altérans doux, tels que ſont les plantes farineuſes en émulſion, ou en décoction. 6. De matieres ſavoneuſes déterſives, acides, oléagineuſes, d'oxymel. 7. Le repos, le ſommeil, les bains de vapeurs, les fomentations ſont ſalutaires en ce genre de mal.

Selon ce qui a été dit, on peut aiſément comprendre dans quel cas & pourquoi les rots acides qui ſuccedent aux rots nidoreux ſont de bon augure; quels ſont les convaleſcens qui ont un goût déſagréable de ſel ammoniac, & quelle en eſt la raiſon; pourquoi les ſueurs qui ſentent l'aigre ſont ſalutaires dans les maladies aigues; quelle acrimonie eſt acide, alkaline, bilieuſe, huileuſe. (*Voyez Boerhaave; Aphoriſm. depuis* N°. 80 *juſqu'à* 89).

ſurabondance d'acidité ; c'eſt une vérité qui tombe ſous les ſens. Selon le ſentiment de Boerhaave & des plus grands Maîtres de l'art, les animaux zoophages ou qui ſe nourriſſent d'autres animaux, ont des ſucs qui s'alcaliſent aiſément. Donc tous les fluides, dans l'homme, doivent avoir une diſpoſition prochaine à l'alcaleſcence ſpontanée ; & il eſt évident que l'uſage fréquent d'un alcali doit ſervir à entretenir cette diſpoſition & à en accélérer les effets. Les enfans, qui ſe nourriſſent ordinairement de lait, ſont moins expoſés que les adultes à l'alcaleſcence des humeurs, & ce n'eſt même que par l'uſage des boiſſons & des végétaux acides que ceux-ci émouſſent & enchaînent les puiſſances nuiſibles & pernicieuſes de l'alcali que renferment les alimens.

» Il eſt des individus, dit l'Auteur, que nous venons de citer, (& ce phénomene n'eſt que trop commun dans le pays que nous habitons) dont les corps ſe putréfient même avant la mort. Leurs gencives ſont putrides ; & à peine peut-on ſupporter leur haleine à la diſtance de trois pieds. Leur urine, leurs excrémens & leurs ſueurs exhalent une odeur fétide. Lorſqu'on diſſeque de pareils ſujets,

on ne peut changer de place ou même toucher leurs inteſtins, ſans qu'ils tombent en pourriture. « L'exemple de ces ſortes de ſujets eſt une preuve malheureuſement trop convaincante de la putréfaction ſpontanée des humeurs. La Nature renverſeroit-elle le cours ordinaire de ſes loix générales pour les guérir par le moyen de l'alcali ? Ce n'eſt qu'en votre faveur qu'elle peut opérer de pareils miracles; puiſſe-t-elle, M. le Docteur, le faire d'une maniere conforme à nos vœux & proportionnée à vos beſoins!

Qu'on introduiſe dans le corps d'un animal un poiſon putride, par les voies alimentaires; quels ravages inouis, quels dérangemens ſinguliers ne cauſe-t-il pas dans la conſtitution ? Nous nous ſervirons encore ici des paroles du ſecond légiſlateur de la Médecine. » Une petite quantité d'œufs, dit-il, putréfiés juſqu'à la nature des alcalis, & pris à deſſein intérieurement, y produit des effets étonnans. Tels ſont les nauſées, vomiſſement, répugnance, angoiſſes, tranchées & flux de ventre, échauffement de la bile, chaleur, ſoif & fievre. Sa ſeule odeur putride cauſe des répugnances effrayantes, des vertiges, &c. & ſemblable à un venin

peſtilentiel, il diſſout d'une maniere ſurprenante les humeurs de notre corps. « Le grand Bellini, pour ſe convaincre pleinement des propriétés & des effets de cette corruption deſtructive & mortelle, eut le courage d'en haſarder l'expérience ſur lui-même ; il avala un demi grain d'œuf pourri, comme on peut le voir dans une lettre qu'il écrivit à Pitcarnius ; & parmi les anxiétés & les autres ſymptômes pernicieux qui ſuivirent cette épreuve hardie, il lui ſurvint une diarrhée des plus violentes. (a) Son exemple n'eſt pas du nombre de ceux qu'on doive ſe propoſer à imiter. Je vous conſeillerois moins qu'à tout autre de le faire, M. le Docteur : vous auriez beau dans ce cas avoir recours à votre extrait digeſtif & à votre régime : il ſeroit à craindre qu'avec cette ſeule reſſource, tous vos prétendus ſecrets ne ſe trouvaſſent bientôt enſévelis avec vous dans la tombe.

Si un demi grain de matiere putréfiée, introduit à deſſein dans le corps de l'homme, peut bouleverſer l'économie animale, juſqu'au point d'y occaſionner la dépra-

(a) Voyez auſſi Boerhaave, Van Swieten ſur les fievres occaſionnées par des poiſons.

vation, la corruption des humeurs & la fievre, ne devons-nous pas en conclure que dans tous les cas où nous appercevons les mêmes ſymptômes, la cauſe a dû néceſſairement être la même, avec cette ſeule différence que dans les fievres que nous appellons *putrides*, (quoique d'ailleurs elles ne ſoient pas épidémiques) la dégénération des humeurs eſt ſpontanée & ſe fait à la longue, en raiſon de la conſtitution de l'individu & du régime qu'il ſuit, au-lieu que dans l'expérience de *Bellini*, elle étoit purement factice & ſubite, quoique les conſéquences n'en fuſſent pas moins dangereuſes.

Il réſulte de ces obſervations, que nos humeurs ont une diſpoſition naturelle à la putréfaction; que cette putréfaction ſpontanée doit être regardée comme la cauſe des fievres *vraiment putrides*; & que ces fievres peuvent, ſuivant les circonſtances, être auſſi-bien individuelles qu'épidémiques.

Par fievres putrides, nous n'entendons point celles que certains Médecins, trompés par des apparences équivoques, rangent dans une même claſſe, ſans faire attention à la différence de leurs caracteres, en les comprenant toutes ſous une

dénomination trop générale & trop étendue ; mais celles qui ſont vraiment putrides autant par leurs effets que par leurs cauſes. Nous nous garderons bien de donner dans un excès directement oppoſé à celui que nous reprochons au *Docteur*.

Expliquons d'abord ce que nous entendons par *putridité* dans les fievres ; ce n'eſt point cette corruption ſpontanée qu'on remarque dans les cadavres ; mais une dégénération notable des humeurs, contraire à leur état naturel. Cette derniere eſpece de putridité n'eſt point une putridité complete & abſolue, comme la premiere ; mais elle y diſpoſe les corps ; c'eſt elle qui eſt la cauſe des fievres dont nous parlons. La léſion plus ou moins conſidérable des fonctions animales, ſurtout le dérangement des évacuations & des excrétions, l'odeur fétide des excrémens & de la ſueur, &c. en ſont les ſymptômes ordinaires ; ſymptômes qui établiſſent une diſtinction naturelle entre la fievre putride-continue & la fievre continue-ſimple. Dans celle-ci, le mal dépend principalement de la quantité & de la ſurabondance du ſang & des humeurs ; au-lieu que dans l'autre il dépend encore des qualités plus ou moins vicieuſes de

ces fluides, dont l'agitation violente dispose les mixtes à l'inflammation, qui est bientôt suivie de la putréfaction.

Il est une classe de fievres qu'on peut appeller *fievres vraiment putrides & malignes*. Ces sortes de fievres, dont le foyer subtil gît dans la masse des humeurs, après en avoir imposé par des apparences de bénignité, deviennent bientôt pernicieuses & meurtrieres. L'acrimonie septique, qui dénature & déprave alors tous les fluides, est si exaltée & si active, qu'elle agace & ronge les nerfs, produit les stases & les inflammations, éteint & anéantit enfin tous les principes de la vie.

Les alimens viciés, sur-tout le régime alcalescent, (tel que le prescrit l'Auteur pour toutes les maladies chroniques) lorsque la constitution des sujets tend à l'alcalescence, sont les causes de cette espece de fievres. Les marins, qui par état sont obligés de faire de longs trajets sans pouvoir se procurer des rafraichissemens, & en général tous ceux qui, privés du secours salutaire des végétaux, sont réduits à se nourrir de viandes gâtées & d'alimens putrides ou alcalescens, sont plus exposés que les autres à ce terrible fléau. Les habitans de Bréda en furent

les déplorables victimes pendant ce siege dont parle *Vander Meye.* Les uns périrent par le scorbut; la fievre putride & maligne emporta les autres; au-lieu que les assiégeans qui se nourrissoient de viandes fraîches & de végétaux, ne se ressentirent aucunement de la maladie qui désoloit la ville. On observa que le sang des malades étoit arrivé à un tel excès de dissolution & de putridité, que quelques-uns moururent après des hémorragies de nez, dans l'espace de quatre heures. Un autre Médecin (Wepfer) a pareillement observé dans un cas semblable, que les molécules du sang devenoient si tenues, acquéroient une fluidité & une effervescence si prodigieuses, qu'elles se frayoient un passage par les extrémités des arteres, d'où il résultoit des hémorragies effrayantes; & qu'ayant ordonné la saignée au commencement de la maladie, en quelque lieu qu'on plaçât le sang, & quoiqu'on le laissât reposer long-temps, il ne se coaguloit pas, comme à l'ordinaire.

C'est à cette classe de fievres qu'on doit rapporter la maladie à laquelle Hippocrate, qui nous en a laissé la description, donne le nom de *Typhus*. C'étoit pendant les ardeurs de l'été & au commen-

cement de la canicule, que cette maladie, dont il attribue la cause à une agitation violente de la bile, exerçoit principalement ses ravages. Une forte fievre, une chaleur brûlante, une foiblesse, une pesanteur, un abbattement universel dans tout le corps, une lassitude & une débilité si extraordinaires dans les bras & dans les jambes, que les sujets paroissoient être absolument perclus, des tranchées aiguës, & la *fétidité* insupportable des selles, étoient les symptômes du mal. La méthode curative qu'il recommande, comme ayant été suivie du succès, prouve que la dissolution putride des humeurs en étoit une des principales causes. En effet, il ordonnoit, dans ce cas là, les boissons légeres & froides, le vin *noir*, (a) *austere*, &c. & il faisoit appliquer de vieux

(a) Le vin noir étoit un vin Grec, qui avoit une couleur rouge si foncée, qu'elle paroissoit noire. La pratique du célebre M. *Lettsom* dans les fievres putrides, est parfaitement analogue à celle d'Hippocrate; il ordonne aux malades, par jour, jusqu'à environ trois pintes, mesure de Paris, de vin de Bordeaux, autant de forte & petite biere qu'ils en peuvent boire, & au moins deux onces de kinkina en décoction. » Pratique, ajoute M. Bosc

linges trempés dans l'eau froide, sur les parties où la plus grande chaleur se faisoit sentir. Cette observation est du célebre Van Swieten; elle prouve qu'Hippocrate a connu les fievres *putrides*, quoiqu'il n'ait distingué que deux sortes de fievres en général, (a) celles qu'il appelle *bénignes*, & celles qu'il appelle *malignes*; division fondée uniquement sur les effets & non sur les causes de ces maladies, & dans lesquelles les fievres putrides, les fievres bilieuses, celles qui sont bilieuses & putrides tout à la fois, celles qu'on nomme *simples & continues*, *gastriques*, *stercorales*, *&c.* sont nécessairement comprises.

Le plus fameux des Commentateurs d'Hippocrate, Galien fut le premier qui,

---

d'Antic, dont les effets paroissent tenir du miracle, « & dont je viens moi-même de faire l'expérience la plus heureuse, au moment où j'écris, sur un sujet atteint d'une fievre putride & maligne, accompagnée de tous les symptômes mortels.

(a) Toutes les autres especes de fievres, dont parle Hippocrate, rentrent dans cette division générale, qui dans son Ouvrage, ne semble être qu'une sous-division ou division particuliere.

dans la diviſion générale des fievres, introduiſit la dénomination de *fievres putrides*. Parce que cette dénomination eſt poſtérieure à Hippocrate, en doit-on conclure que ce grand homme ne connoiſſoit pas l'eſpece de maladies auxquelles elle convenoit? Dira-t-on que Tournefort a ignoré la différence ſexuelle des plantes, parce que ſon ſyſtême de Botanique n'eſt point fondé comme celui de Linné, ſur cette différence? La Médecine méthodique étoit encore dans ſon enfance du temps d'Hippocrate; elle ſembla naître dans le berceau de ce demi-Dieu, pour partager bientôt enſuite ſes autels. Il eſt aiſé de reconnoître l'époque de la naiſſance des arts, & de la diſtinguer de celle de leur adoleſcence. On commence par établir des diviſions générales; mais comme les effets ſont toujours plus faciles à ſaiſir que les cauſes, ces diviſions ſont d'abord fondées ſur les effets. Enſuite une réflexion plus mûre & un plus grand nombre d'obſervations, conduiſent à la découverte & à la connoiſſance des cauſes; & on forme de nouvelles diviſions générales, qui quelquefois le ſont moins que les premieres, quoiqu'elles ſoient toujours moins vagues. Voilà la marche pro-

greſſive de l'eſprit humain, celle de tous les arts & de la Médecine en particulier. Ainſi on ne doit point s'étonner de la dénomination nouvelle de fievres *putrides* créée ou adoptée par Galien. Ces ſortes de fievres s'annoncent par des ſymptômes ſi univoques, ſi diſtinctifs, ſi caractériſtiques, qu'il eſt preſque impoſſible de leur approprier une autre dénomination, lorſqu'on veut donner une idée juſte, claire & préciſe des maladies, en les définiſſant par leurs cauſes & non par leurs effets.

Sydenham, cet illuſtre reſtaurateur de la Médecine Hippocratique, a-t-il jamais douté un moment de l'exiſtence des fievres putrides? Avec quelle ſageſſe & quelle ſagacité n'en parle-t-il pas dans ſes écrits? Avec quel ſuccès ne les a-t-il pas traitées dans pluſieurs cas par les acides & les antiſeptiques les plus puiſſans, tirés des minéraux & des végétaux? La maniere dont il guériſſoit la fievre maligne & celle qui ſe manifeſte ſouvent à la ſuite de la gangrêne dans quelque viſcere ou quelque extrémité, (fievres qui par leurs ſymptômes, doivent ſans contredit être rangées au nombre des *putrides*) ſa maniere, dis-je, de traiter ces

ſortes

ſortes de maladies, ne démontre-t-elle pas l'étude profonde qu'il avoit faite de leur nature & de leurs effets ?

Boerhaave, ce Philoſophe ſublime, grand Médecin & grand homme, qui, né avec toute la force de la raiſon, travaillé dès l'enfance par l'eſprit de méditation, d'expérience, de méthode & d'analyſe, parvint ainſi à l'eſprit géométrique de ſon art, juſqu'au point où il eſt poſſible peut-être à l'homme le mieux organiſé, d'atteindre durant le cours ordinaire de la vie humaine; Boerhaave, ce génie preſque divin, a-t-il jamais ſoutenu que les fievres putrides & bilieuſes n'exiſtoient que dans l'imagination des Médecins de ſon temps ? Chargé des dépouilles de l'Orient & de l'Occident, riche de ſes propres découvertes & de celles des anciens & des modernes, auroit-il enrichi à ſon tour la Médecine de ſes aphoriſmes immortels ſur l'alcali ſpontané & ſur les fievres *putrides*, s'il eût été perſuadé qu'aucune de ces maladies ne devoit ſon origine à la putréfaction ſpontanée de nos humeurs ?

Le ſavant Commentateur de Boerhaave, Van Swieten, s'eſt-il jamais écarté d'un ſeul pas du ſentiment de ce grand

Maître ? Avec quelle ſagacité & quelle érudition délicate & profonde n'a-t-il pas garanti par-tout, par des faits toujours d'accord avec la raiſon, la juſteſſe & la ſolidité des ſentences de l'Oracle Hollandois ? L'Hippocrate du Nord, ſi fameux par cette diſſertation victorieuſe, par laquelle il foudroya Bontekoë, qui prétendoit que toutes les maladies venoient d'un *acide viſqueux*, Hoffman, auſſi célebre par ſes écrits que reſpectable par l'exactitude de ſes obſervations cliniques & ſes ſuccès dans la pratique de ſon art, ne s'eſt-il pas étendu aſſez amplement ſur les cauſes, la nature & les ſymptômes de ces ſortes de fievres ? Tous les Médecins de tous les ſiecles, ceux du Nord, ceux du Midi, François, Anglois, Allemands, Suiſſes, Hollandois, &c. ne ſont-ils pas unanimement d'accord ſur ce point ? Les Méad, les Pringle, les Huxam, les Quenai, les Lieutaud, les le Clerc, les Aubri, les de Haen, les Storck, les Colin, les Stoll, les Quarain, les Werlhof, les Zimmerman, les Tralles, les Neifeld, les Tiſſot, &c. quelle nuée de garans & de témoins ſe raſſemble pour confondre le Docteur !

Tous ces grands Praticiens ſe feroient-

ils trompés ſur l'exiſtence des fievres putrides ? L'erreur auroit-elle été de tous les temps & de tous les lieux ? La Vérité n'auroit-elle été errante & fugitive pendant tant de ſiecles ſur la terre, que pour devenir enfin la proie & le domaine du Docteur, comme ce monſtrueux Turbot (dont parle Juvénal) qui n'avoit échappé depuis nombre d'années aux filets du pêcheur, que parce qu'il ſe jugeoit digne d'être ſervi à la table du *chauve Néron ?* Mais la vérité n'eſt apparue qu'en ſonge au Docteur ; il faut eſpérer qu'à ſon réveil, les phantômes de la nuit ne tarderont pas à s'évanouir. . . . Réveillez-vous, Docteur, réveillez-vous; ouvrez vos paupieres appeſanties par un ſommeil léthargique & menſonger ; déchirez le bandeau qui vous dérobe la lumiere de tous ces brillans flambeaux qui éclairent le Sanctuaire d'Eſculape. Ne vous appercevez-vous pas que votre eſprit s'eſt égaré, faute d'un ſage guide, dans l'empire des ſyſtêmes & des chimeres ? Rentrez dans vous-même & jugez de quelle conſéquence affreuſe doit être votre théorie, ſi elle eſt jamais ſuivie dans la pratique, puiſqu'en ſupprimant dans l'une une ſeule claſſe de maladies malignes, vous dé-

pouillez l'autre des moyens curatifs convenables à cette eſpece de maladies?

Nous ne nous étendrons point ſur les fievres bilieuſes, que les Médecins mettent aſſez ordinairement au nombre des fievres ardentes ou inflammatoires, & dont les principaux ſymptômes ſont les évacuations de la bile par haut & par bas, les nauſées continuelles, les anxiétés cardialgiques, les tranchées violentes, &c. Un tempérament colérique & ſanguin, un régime chaud & âcre, ſont les cauſes prédiſpoſantes de ces ſortes de fievres. L'emportement & la colere qui précedent ou ſuivent les repas, ſur-tout lorſqu'on y fait uſage d'alimens propres à la fermentation & de boiſſons froides de même nature, une agitation & un exercice immodérés du corps, une ſuppreſſion ſoudaine de la tranſpiration, occaſionnent un épanchement de la bile cyſtique dans le *duodenum*; & cette bile rendue corroſive par ſa fermentation avec les alimens, devient la cauſe prochaine des fievres bilieuſes.

Après avoir démontré avec autant de ſolidité que d'évidence, que toutes nos humeurs tendent à une dégénération ſpontanée, il eſt inutile de prouver que la

bile doit être ſujette aux mêmes inconvéniens, & avoir les mêmes diſpoſitions à la putridité. «

» La bile, dit Van Swieten, eſt de toutes nos humeurs récrémentielles, la plus ardente & la plus diſpoſée à une prompte putréfaction. C'eſt pourquoi les premiers ſignes de putridité dans les cadavres, ſe manifeſtent toujours à la région du foie.

De tous les Auteurs qui ont traité des fievres, il n'en eſt aucun peut-être qui les ait réduites à une meilleure théorie que M. Quenai. Après avoir expoſé les opinions & la méthode des anciens, relatives à cette partie de la Pathologie, il établit une diſtinction eſſentielle entre les fievres ardentes-ſtercorales, & les fievres ardentes-critiques, dont le levain gît dans le torrent de la circulation. Enſuite, il explique la raiſon pour laquelle les fievres ardentes ont été appellées *bilieuſes* par les anciens, & en quoi la cauſe des fievres ardentes differe de celle des fievres putrides continues. Il ajoute, que la fievre ardente-critique eſt ſouvent cauſée par des matieres *corrompues* dans les premieres voies; & il conclut enſin que cette fievre peut être cauſée par des ſubſ-

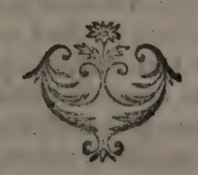
tances *fort corrompues*, telles que la bile dépravée dans la véſicule, ou *corrompue* par des matieres retenues dans les inteſtins.

Nous ne prétendons point ici, M. le Docteur, donner une Pathologie complete des fievres, mais ſeulement tenir vos Lecteurs en garde contre la ſubtilité de vos ſophiſmes, & les mettre ainſi à couvert de la ſurpriſe & du danger. Si l'intérêt de l'humanité nous a rendus diffus & prolixes, les gens ſenſés ne nous en feront point un reproche; plût au Ciel que vous puſſiez anéantir toutes les maladies! Mais vous anéantirez ſeulement les dénominations de celles que vous ne connoiſſez pas ou que vous feignez de ne pas connoître; & le mal reſtera toujours; rayez, ſi vous voulez, les fievres, les peſtes, les épidémies de ce long catalogue, où la Nature a tracé en lettres noires les noms des armes offenſives qu'elle a miſes entre les mains de la mort; les armes ne ſeront pas briſées, parce que leurs noms ſeront dans l'oubli. Le nombre des cauſes de la deſtruction du genre humain ſera toujours le même; & les cauſes anonymes, qu'on croira détruites, parce qu'on ſe les repréſentera comme

fauſſes & chimériques, n'en deviendront que plus dangereuſes & plus fatales (a).

---

(a) Si le Docteur déſire quelques éclairciſſemens ultérieurs, relatifs aux cauſes phyſiques & morales, capables de produire les différentes altérations de la bile, nous l'invitons à lire les Ouvrages des Hoffman, des Schulze, des Teichmeyer, des Degner, des Stahl, des Juncker, des Baglivi, des Boerhaave, des Tralles, des Zimmerman, des Pringle, des Bianchi, &c. qu'il liſe dans les Œuvres de Tiſſot l'hiſtoire de la fievre bilieuſe, qui fit tant de ravages à Soleure en 1755, qu'on la regarda comme une eſpece de peſte. D'ailleurs, Hippocrate lui-même a connu les fievres inflammatoires bilieuſes.



# CHAPITRE VI.

*Insuffisance & dangers de la Thérapeutique de l'*Auteur *dans le traitement des fievres*

» MOins il faut de remedes, dit un célebre praticien, & plus la présence d'un Médecin éclairé est nécessaire... Sydenham faisoit vingt visites & une seule ordonnance; Sydenham guérissoit.... Ne seroit-ce pas cette sage réflexion qui auroit induit en erreur l'Auteur de la *Médecine simplifiée*, & qui l'auroit déterminé à abandonner le traitement des fievres à la Nature? Le Médecin ne seroit-il fait que pour rester, comme on dit vulgairement, *les bras croisés*, spectateur oisif & inutile des combats affreux que se livrent la Nature & le mal? Mais les moyens curatifs des maladies chroniques se réduisant à trois, suivant le systême du Docteur, doit-on s'étonner que ceux des fievres se réduisent à zéro! Est-il une Médecine plus simple que celle qui guérit sans le secours d'aucun remede? Il ne

falloit pas certainement rêver, ſuer ſang & eau pendant vingt ans, altérer ſa fortune & prodiguer ſon temps, pour faire cette admirable découverte.

„ Il y a trois choſes, dit le grand homme, que nous venons de citer plus haut, à conſidérer dans toutes les maladies, le pouvoir de la Nature, les fonctions des Médecins & les ſecours de l'art.... Le Médecin doit être l'interprete de la Nature ; il uſurpe ce titre, s'il ne l'eſt pas.... Celui qui méconnoît les limites reſpectives de la Nature & de l'Art, eſt *un ignorant dangereux* ; celui qui les connoît & les franchit ſans néceſſité, eſt un téméraire, qui précipite ſon malade avec lui... Si la conſervation & la deſtruction ſe touchent, de combien de précautions le Médecin n'a-t-il pas beſoin pour éviter les mépriſes dont il eſt reſponſable ? "

Nous ne doutons pas, Docteur, que vous ne ſoyez l'*interprete de la Nature* ; il y a même tout lieu de croire qu'elle vous a dit ſon ſecret à l'oreille ; car qui auroit jamais deviné ſans vous que dans toutes les fievres & dans tous les individus, ſans égard à la conſtitution, elle devoit toujours être ſupérieure à la violence & à l'intenſité du mal ? Ainſi, lorſ-

que le ſujet ſuccombe, la maladie eſt tout à la fois plus forte & plus foible que la Nature; plus foible par la ſupériorité que vous attribuez à celle-ci ſur l'autre; plus forte, puiſqu'elle en triomphe en dépit de vos ſpéculations. Comment donc déterminer, ſelon vos principes, les bornes du pouvoir de la Nature? Quoique vous paroiſſiez diſpoſé à renverſer les limites qui ſervent, pour ainſi dire, de ligne de démarcation entr'elle & l'art, il faut néanmoins que vous reconnoiſſiez l'exiſtence & la réalité de ces limites. Dans quels cas les ſecours de l'art, que vous preſcrivez par une contradiction ridicule, tandis que vous paroiſſez les proſcrire, pour mieux en impoſer par une apparence de ſimplicité, deviennent-ils d'une indiſpenſable néceſſité? *C'eſt lorſque la Nature ne ſe ſuffit pas à elle-même; c'eſt lorſque ce principe actif eſt incapable d'opérer ſans l'aſſiſtance & le concours des agens convenables.* Or en quoi conſiſtent ces ſecours de l'art & les fonctions du Médecin dans le traitement des fievres? Ils conſiſtent à lever tous les obſtacles qui pourroient retarder ou empêcher la guériſon, à faciliter, à produire même la coction & la dépuration de la matiere morbifique,

à calculer tellement les forces de la Nature, qu'on n'emprunte de l'art qu'autant qu'il en eſt beſoin pour ſubjuguer le mal, ſans fatiguer la conſtitution, & à proportionner toujours les moyens curatifs à l'énergie de celle-ci & à la malignité de celui- à.

» Le traitement, dit le Docteur, qui convient dans toutes ces fievres continues-aiguës, catharrales, ardentes, inflammatoires, rémittentes, épidémiques, prétendues putrides ou bilieuſes; ce traitement, dis-je, ſe réduit au ſeul régime ſans aucun remede. « Ainſi le Docteur comprend toutes les fievres dans la claſſe des maladies dont il abandonne la curation à la Nature. Par une biſarrerie ſinguliere, après avoir preſcrit *un traitement ſans remedes*, il tombe dans une de ces contradictions frappantes, qui annoncent les écarts ordinaires des grands hommes & des génies ſupérieurs; il ordonne la ſaignée, le renouvellement de l'atmoſphere, quelques topiques, les lavemens, &c. comme ſi ces moyens curatifs devoient être exclus de la claſſe des remedes, ſur-tout lorſqu'ils ſont bien adminiſtrés? Mais qu'entend-il par remede? car il faut convenir entre nous de la ſi-

gnification des mots ; on appelle *remede*, *tout ce qui contribue à la guérison* : or dans ce sens-là, le régime lui-même ne doit-il pas être regardé comme remede ? D'ailleurs, proscrire tout *remede*, n'est-ce pas proscrire tout ce qui peut contribuer à la guérison ?

Le régime du Docteur, secondé de ses remedes (auxquels il craint de donner ce nom, de peur d'effrayer ses malades par *des listes ennuyeuses* de drogues & de médicamens) peut convenir dans certaines fievres ; telles que les fievres éphémeres & les fievres continues-simples, dans lesquelles la Nature n'a besoin, pour expulser les matieres hétérogenes & vaincre le mal, que du secours de quelques boissons délayantes, rafraîchissantes & légérement apéritives : mais dans les fievres qui sont plus compliquées...

*Quem Natura negat, dat Medicina modum.*

il faut que l'art fasse une violence salutaire à la Nature, ou plutôt qu'il lui serve d'appui, en suppléant par des forces étrangeres, aux forces qui lui manquent. Au reste, supposez même que la Nature l'emportât toujours sur les causes morbi-

fiques (fuppofition dont les principes font auffi ridicules que les conféquences en peuvent devenir dangereufes), ne faut-il pas qu'elle foit encore fagement gouvernée, fur-tout dans les engorgemens inflammatoires des vifceres nobles? L'égalité & l'oppofition de deux puiffances ennemies font les garans certains de leur deftruction mutuelle : fi l'une de ces deux puiffances eft fupérieure à l'autre, elle ne doit la victoire qu'à l'excès de fes forces, & en perd, même dans ce conflict inégal, une quantité proportionnée à la réfiftance que l'autre lui oppofe. Ces principes font applicables à la Nature : les remedes font de nouvelles armes entre fes mains, pour triompher du mal. La plupart des fievres épidémiques bilieufes & des vraies fievres putrides ne deviendroient-elles pas mortelles, fi l'on vouloit fe borner, dans leur traitement, aux moyens indiqués par le Docteur? Au lieu qu'un Médecin ordinaire les guériroit par l'émétique ou les purgatifs, &c. adminiftrés avec prudence, felon les différentes indications. Mais le Docteur a trouvé à propos de flétrir jufqu'au nom de ces remedes & d'impofer à la Nature une tâche qu'elle eft rarement capable de

remplir. Qu'on lui demande comment il détruira dans ces fievres la malignité des ſymptômes & des accidens les plus terribles, tels que les métaſtaſes de la matiere morbifique ſur les parties vitales, les inflammations ou la gangrene que produit ordinairement la ſtagnation des matieres putrides & bilieuſes engorgées dans les premieres voies ? Se repoſera-t-il, dans ces cas déterminés, ſur l'énergie de la Nature, ou ſur l'efficacité des moyens qu'il propoſe ? Nouveau diſciple de Sthal, établira-t-il, comme lui, l'autocratie de l'ame dans la ſanté & dans les maladies, hypotheſe auſſi ſuperſtitieuſe qu'abſurde ? Les lavemens, nous répondra-t-il peut-être, le petit lait, les jus acides, les animaux appliqués aux extrémités, les ſaignées de huit onces, ſuffiront pour ſeconder la Nature & faciliter l'expulſion des matieres nuiſibles. Mais, Docteur, connoiſſez-vous la Nature ? Avez-vous jamais calculé, apprécié ſa puiſſance dans un ſeul individu, dans une ſeule maladie ? Avez-vous jamais fait l'épreuve des moyens ſalutaires que les plus ſavans praticiens emploient pour développer ſes forces, & pour diriger leur action toute entiere contre le mal, en leur communi-

quant un nouveau degré d'activité ? Lifez les Ouvrages des Barker, des le Clerc & des Aubri, &c. ils vous expliqueront ce qu'on doit entendre par *la Nature*; quelles font fes reffources & fon impuiffance dans les fievres dont il eft ici queftion, & combien l'art, tel qu'il eft aujourd'hui, a d'avantages réels & incomparables fur la Nature abandonnée à fes écarts. Joignez à ces autorités celles des de Haen, des Storck, des Stoll, des Colin, des Quarain, des Tiffot & de tous les praticiens célebres en général ; combien de fois (fi l'on s'en rapporte à leur témoignage confirmé par l'expérience) les purgatifs, les fudorifiques, les diurétiques, les véficatoires, &c. adminiftrés à propos dans le courant même d'une fievre aiguë, n'ont-ils pas arraché les malades des bras d'une mort, qui fans l'un ou l'autre de ces fecours, feroit devenue inévitable ? Mais fans nous arrêter à démontrer la néceffité des purgatifs, &c. fur lefquels nous reviendrons encore dans le cours de cet Ouvrage, examinons l'infuffifance & les dangers de la faignée, telle que le Docteur la prefcrit. On retrouve par-tout l'homme à petits moyens, qui mutile au-lieu de fimplifier.

Rien de ſi commun dans la pratique vulgaire de la Médecine que d'entendre dire au haſard, *il faut ſaigner*, ou *il ne ne faut pas ſaigner*. Comment peut-on prononcer ſi légérement ſur l'uſage d'un moyen, qui dans la cure de quelques fievres décide pour l'ordinaire de la vie ou de la mort ; d'autant plus que ſes effets ont une influence directe & immédiate ſur les fluides & ſur les ſolides, en un mot ſur les forces vitales.

Il eſt évident que la puiſſance de la nature dépend de la ſupériorité qu'ont les fonctions vitales ſur les cauſes morbifiques, mais dans une juſte proportion : tellement que ſi la vraie *pléthore*, miſe en mouvement par une cauſe quelconque, occaſionne à ſon tour des mouvemens tumultueux & irréguliers, on doit les appaiſer par des ſaignées réitérées à proportion de l'âge & de la conſtitution des malades, afin de rétablir l'équilibre entre les fluides & les ſolides. C'eſt ainſi que dans pluſieurs cas, les ſaignées, ſagement adminiſtrées, deviennent des remedes ſalutaires & héroïques. Les inflammations des poumons, les vraies pleuréſies, les maux de gorge inflammatoires, le tranſport des lochies ou du

lait à la tête des femmes en couche, les engorgemens ſanguins des vaiſſeaux capillaires du cerveau dans les ſujets pléthoriques, &c. ſont autant de maladies formidables dans leſquelles des ſaignées de huit onces expoſeroient les malades dans l'intervalle à une mort certaine. Il eſt prouvé que dans tous ces cas, il n'y a que les fortes ſaignées & *per largiora vaſa*, ou 7, 8 & même 9 petites, faites ſucceſſivement & conduites avec ſagacité ſuivant l'exigence des cas qui aſſurent la guériſon (a). Nous en avons déja cité un exemple frappant, celui de Louis XIV, qui dût être ſaigné 9 fois pour un coup de ſoleil qu'il avoit reçu à la chaſſe:

(a) Le Docteur, il eſt vrai, recommande de réitérer la ſaignée dans certains cas extraordinaires, juſqu'à quarante onces de ſang. Mais il faut que le ſujet ſoit jeune, robuſte, que ce ſoit au printemps ou au commencement de l'été, & que les ſaignées ne ſoient que de ſept à huit onces à la fois; ſaignées timorées, qui dans l'intervalle de l'une à l'autre, expoſeroient le malade à une mort certaine, ſur-tout dans les engorgemens inflammatoires des viſceres nobles, puiſque dans ces cas, il faut faire une violence ſubite & momentanée à la Nature. (*Voyez Méd. ſimplif. page* 15 & 16.)

peut-être accuſa-t-on alors les Médecins de témérité ; mais la guériſon du Monarque n'étoit-elle pas leur juſtification vivante ? Quel effet, M. le Docteur, auroient produit 4 à 5 ſaignées de 8 onces, dans un cas tel que celui-là, qui eſt de l'eſpece de ceux où Hippocrate, Galien, Sydenham & Boerhaave avoient coutume de ſaigner juſqu'à défaillance ? Je plaindrois bien un malade, qui dans un cas ſemblable oſeroit vous commettre le ſoin de ſa guériſon. Mais heureuſement pour l'humanité, peut-être ne traitez-vous pas ſouvent ces ſortes de maladies : d'ailleurs, vous ne ſeriez pas ſans doute aſſez aveuglé par l'amour-propre, aſſez eſclave de votre ſyſtême, pour ſacrifier la ſanté de vos malades à la gloire fauſſe & barbare de ſoutenir une théorie monſtrueuſe par une pratique meurtriere ; ou vous apprendriez bientôt à votre confuſion que ce n'eſt pas tant du ſang, que de la vie des hommes que le vrai Médecin doit être économe.

Votre Ouvrage, M. l'Antiphlébotomiſte, (nous ne ceſſons de le répéter) eſt ſpécialement deſtiné aux marins, aux voyageurs, aux campagnards, aux ſoldats, &c. Quelle connoiſſance médicale

ſuppoſez-vous à ces gens-là, qui ne ſavent pas même où tâter le poulx?.... Vous riez, M. le Docteur ; il me ſemble que vous avez le tact bien fin & bien délicat... & qu'en qualité de Chymiſte profond, vous ne vous tromperiez pas aux *diagnoſtics* des métaux auſſi facilement qu'à ceux des fievres : mais de même que vous êtes un grand-homme très-adroit, les payſans ſont des petits hommes très-maladroits, qui n'ont point, comme vous, la connoiſſance géométrique du battement de l'artere ; battement très-équivoque, mais fatiguant pour la mémoire, lorſqu'on veut calculer à la minute le nombre de pulſations. C'eſt cependant pour ces adeptes-là que vous déclarez que votre Livre eſt fait. Mais qu'importe? Si le Gouvernement ſeconde vos vues bienfaiſantes, il ne manquera pas d'établir inceſſamment dans tous les villages des entrepôts pour débiter vos ſpécifiques & vos Livres ; & des écoles pour apprendre à tâter le poulx... Les Docteurs *Tate-poulx* vous devront leur exiſtence, & vous ſerez le chef de la nouvelle ſecte...... Vous ſavez, Monſieur, combien il en coûte, même à un homme inſtruit, à un homme qui n'eſt pas Char-

latan, à un vrai Médecin, en un mot, qui n'eſt pouſſé ni par l'intérêt, ni par le beſoin, ni par le deſir de tromper; vous ſavez, dis-je, combien il lui en coûte pour acquérir les connoiſſances dont vous ſuppoſez capables les habitans de la campagne & les marins en général. Encore ſi vous leur donniez quelques notions préliminaires?...... Mais, comment donner ces notions à vos diſciples?... Eſt-ce dans votre Livre qu'ils les puiſeront?... Comme depuis tant d'années vous vous êtes livré tout entier à des recherches ſi ſublimes, à deviner, par exemple, comment on peut guérir certaines maladies, ſans employer *les moyens qui contribuent à la guériſon* (a), il n'eſt pas étonnant que vous ayez laiſſé quelques légeres imperfections dans votre théorie; je ne puis comprendre comment vous n'y avez pas perdu la tête: la mienne ne peut plus tenir contre de ſi hautes ſpéculations.

La foibleſſe vraie ou apparente qu'on remarque dans certains ſujets, au premier inſtant où la fievre ſe déclare, vient ou d'un excès de pléthore, ou de

(a) Les remedes.

la trop grande raréfaction, ou de la pénurie, ou de l'acrimonie septique des humeurs. Dans les fievres les plus malignes, quoique la cause varie, les premiers symptômes sont souvent les mêmes en apparence; c'est toujours un abattement réel ou simulé qui les caractérise; mais cet abattement est tantôt un effet de la déperdition & de l'épuisement des forces, tantôt des obstructions & des engorgemens qui leur opposent des obstacles, & qui, en comprimant les nerfs, les rendent comme paralytiques. (a) Dans le premier cas, ce n'est point par la saignée, ni par la diminution de la quantité des fluides déja trop épuisés, qu'on peut espérer de seconder les opérations de la nature; dans le second, il n'y a point de moyen plus sûr & plus efficace pour sauver le malade. Selon le grand Boerhaave, la débilité fébrile doit être attribuée ou à la dissipation des humeurs, qui produit le vuide dans les vaisseaux, ou à leur épaississement qui les rend imméables & cause les obstructions. » Cette » foiblesse soudaine, ajoute le célebre Commentateur de l'Hippocrate Hollan-

(a) Voyez de Haen (*Ratio medendi*, *p.* 1).

dois, » eſt l'indication certaine de la plus » grande malignité du mal ». L'*Oracle de Cos* eſt le premier qui ait reconnu & défini la cauſe de cette débilité apparente; elle n'a pas échappé à Galien, à Arétée, à Trallien, à Sydenham, &c. & Oribaſe lui-même, Médecin du quatrieme ſiecle, qui condamnoit la ſaignée dans le cas de débilité, Oribaſe, en parlant d'une peſte qui de ſon temps ravagea l'Aſie, avoue qu'ayant été attaqué de ce mal, il ne dût ſa conſervation qu'à *une ſaignée de 32 onces*, & que ceux qui ſuivirent ſon exemple, furent guéris comme lui.

S'il eſt des circonſtances où le mal exige une forte ſaignée, il en eſt auſſi où la plus petite ſaignée peut cauſer la mort. Mais les ruſtiques élevès du *Docteur* liront ſans doute les Obſervations des *Solano*, des *Nihell*, des *Bordeu*, &c. ils approfondiront la connoiſſance des tempéramens & des criſes, avant de haſarder l'ouverture de la veine. Ils ſauront tellement épier, étudier, ſuivre pas à pas la Nature, calculer ſes forces, ſeconder ſes efforts, prévoir les époques critiques, que malgré les indications équivoques du *Docteur*, ils ſaigneront toujours

avec ſuccès, même dans les cas où la ſolution du problême jetteroit les praticiens conſommés dans la plus grande perplexité. La fievre, la douleur, le lancement dans quelques parties, la conſtitution du ſujet, voilà *les données* du problême propoſé par l'Auteur, comme une queſtion déterminée : mais *les données* ne ſuffiſent pas pour le réſoudre, puiſque dans les jeunes ſujets des deux ſexes, l'excès de la maſturbation occaſionne ſouvent des fievres aiguës accompagnées des mêmes ſymptômes, & dont la cauſe doit être néanmoins plutôt attribuée à l'acrimonie des humeurs qu'à la vraie pléthore. Or peut-on preſcrire la ſaignée dans ces ſortes de maladies ? Le problême retombe donc dans la claſſe des queſtions indéterminées, & n'eſt point de nature à être réſolu par un *Galien* de village, auſſi peu inſtruit que le ſuppoſe le Docteur. Hippocrate a-t-il jamais ordonné la ſaignée dans les maladies cauſées par l'épuiſement, dans celles même qui ſe manifeſtoient par tous les ſymptômes apparens d'inflammation ? Vous citez ſans ceſſe Hippocrate, M. le *Docteur,* quoiqu'il nous fourniſſe par-tout des armes pour vous combattre. Vous auriez dû bien craindre au-contraire de prononcer ſon

nom dans votre Ouvrage ? Que les hommes ſont inconſéquens ! Dans certains ſiecles, ils ont égorgé leurs freres au nom de Dieu ; dans d'autres ( & ce temps n'eſt peut-être pas éloigné ) ils les empoiſonneront au nom d'Hippocrate.

Venons aux faits qui prouvent les dangers d'une ſaignée, même de huit onces, faite mal-à-propos dans certains cas, d'après les indications du Docteur. Les Hippocrate (a), les Sydenham, les Lanciſi, (b) les Bianchi, les Le Camus, les Tiſſot ſont les garans de ces faits authentiques. Athenes, Rome, Paris, Londres, Lauſanne, (d) Edimbourg, &c. L'Europe entiere enfin nous apprend par la voix de ces grands hommes, combien la ſaignée a été nuiſible quelquefois dans les pleuréſies épidémiques, les inflammations du poulmon, les péripneumonies bilieuſes, les fievres d'hôpital, celles où les

(a) *Hippocr. de morbis popularibus lib. 6. ſect. 7.*

(b) Lanciſi. Hiſt. Rom. Epid.

(c) Bianchi. Hiſt. Epatis.

(d) Eſſais de Médecine de la ſociété d'Edimbourg, Tome V.

les humeurs tendent à la putréfaction, & dans un grand nombre d'autres maladies qui en imposent par des symptômes trompeurs d'inflammation. » Il y eut ici (en Suisse) dit Tissot, en 1753, des péripneumonies bilieuses; tous ceux qu'on saigna périrent; j'en traitai plusieurs; je n'en saignai point; ils guérirent tous. Cœlius Aurélianus avoit dit la même chose, en parlant d'une pleurésie qui régna de son temps à Athenes & à Rome; & M. le Camus, Auteur de la Médecine de l'esprit, ne balançoit pas d'assurer que la liste des pleurétiques, traités par les phlébotomistes pendant le mois d'Avril 1755, devoit être un vrai *Martyrologe*. M. Petit s'est aussi convaincu plusieurs fois du danger des saignées dans ces sortes de maladies, & de l'efficacité des vésicatoires; il avoue même que ce fut à ce remede qu'il dut, dans cette circonstance la conservation de tous ses malades.

Concluons, M. le Docteur; il est prouvé que les fortes saignées sont d'une nécessité absolue dans certains cas; que dans quelques autres, les petites saignées même sont très-dangereuses; que vos indications étant les mêmes dans tous les cas, elles deviennent nécessairement équivoques,

insuffisantes & d'une conséquence funeste dans la pratique ; que la ressemblance & l'uniformité des symptômes tendant à induire les praticiens en erreur dans ces maladies qui se déguisent souvent sous un masque insidieux, l'identité de vos indications acheve de tromper vos adeptes-campagnards, de les précipiter même dans un cahos où ils doivent périr, victimes d'une ignorance d'autant plus invincible ; que n'ayant d'autre flambeau que votre théorie pour éclairer leur marche incertaine au milieu des ténebres qui les environnent, ni d'autre guide pour les diriger dans la route, que votre Code Médical ; ils deviendront autant de suicides involontaires, pour n'avoir pas su distinguer la pléthore de l'inanition (a).

---

(a) Le Docteur va, dit-on, ouvrir un cours public & *gratuit* de *Phlébotomie*, en faveur de ses nouveaux adeptes, où il expliquera amplement tout ce qui concerne cette partie de l'Art, & les différens cas où la saignée convient; ce fait paroît d'autant plus certain, qu'on assure que le *Docteur* a lu depuis peu ce passage de M. le Clerc. . . . » Ce n'est pas parce qu'une pleurésie est une pleurésie qu'il faut multiplier les saignées, c'est en raison des accidens qui l'accompagnent. S'il y en a où la lancette doit, pour ainsi dire, faire l'office de

O vous qui ne connûtes nos besoins que du moment où vous commençâtes à contracter nos vices; vous, qui n'eussiez jamais été la proie des fléaux qui nous accablent si vous n'eussiez respiré l'air empoisonné des villes, vous, que l'insolence fastueuse, qui daigne à peine vous compter parmi les hommes, écrase ou foule aux pieds, comme de vils insectes, mais que l'honnête homme qui vous révere & vous chérit par reconnoissance, regarde comme la portion la plus précieuse de l'état; mortels plus grossiers, mais toujours plus vertueux que nous, vous ar-

---

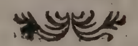
la trachée artere, c'est-à-dire, que s'il y a des pleurésies uniquement occasionnées par une trop grande abondance de sang accumulé dans une partie, il y en a aussi de rhumatismales & de scorbutiques, qui n'exigent que très-peu de saignées. J'en ai vu d'épidémiques & bilieuses, où les saignées étoient mortelles: Sydenham à Londres, Baglivi à Rome, en ont vu de semblables; & les vrais Praticiens en sont convaincus. « Ceux qui voudroient connoître tous les cas nombreux où la maladie, en imposant par de fausses apparences, semble exiger la saignée, quoique l'extraction de huit onces de sang dans ces cas causeroit la mort, pourront recourir à l'*Hist. Nat. de l'homme malade* du même Auteur

rosez la terre de vos sueurs pour nous nourrir... Mais quel trafic barbare ne fait-on pas quelquefois parmi nous de votre vie ! On affecte de vous offrir aujourd'hui la santé à un prix si modique, qu'il est à craindre que votre simplicité naïve, séduite par l'illusion de quelque succès heureux, mais momentané, n'embrasse une vaine chimere pour la réalité. Habitans fortunés des campagnes, défiez-vous des présens perfides qu'on vous fait ; que le premier de vous à qui quelque Empyrique présentera un spécifique nouveau, le rejette avec indignation, en s'écriant....

*Quidquid id est, timeo Danaos & dona ferentes.*

Ces fleurs qu'on vous présente, ne sont point nées à l'ombre de vos bocages ; ce n'est pas la Nature qui les fit éclore ; elles sont moins simples que vous...

*Qui legitis flores & humi nascentia fraga,*
*Frigidus (hinc fugite, ô pueri !) latet anguis in herba.*



## CHAPITRE VII.

*Plaiſantes Obſervations du* Docteur *dans le traitement d'une fievre qu'il ne ſait pas trop bien définir lui-même.*

LE *Docteur*, qui ne ſe fie pas toujours aux forces ſupérieures de la Nature, a trouvé bon de la ſeconder quelquefois dans certaines fievres, dont il paroît ne connoître ni les ſymptômes, ni le nom, ſi l'on en juge du moins par les obſervations ſavantes qu'il prétend avoir faites ſur ces ſortes de maladies, pour ſervir de monument éternel à l'efficacité de ſes moyens. Ces obſervations ſont au nombre de deux cens; mais il n'en donne qu'une & en laiſſe 199 dans ſon porte-feuille; celle même qu'il daigne citer ne concerne que ſon frere (a), dont le témoignage ne peut être ſuſpect, quoiqu'à l'époque du traitement, il fut dans un délire affreux. Les peines, les fatigues de l'eſprit, des voyages pénibles *faits à l'ardeur du ſoleil*, la conſtitution robuſte

(a) Voyez Méd. ſimp. p. 26 juſqu'à la p. 29.

du ſujet, (naturellement diſpoſée à l'alcaleſcence (a)) furent les cauſes prédiſpoſantes & déterminantes de cette fievre que le *Docteur* appelle tantôt fievre *continue-rémittente*, tantôt fievre *vraiment ardente. Les pétéchies ſur toute la ſurface du corps, & même dans les cheveux*, (ſigne évident de la diſſolution du ſang) la noirceur de la langue, des ſoubreſauts dans les tendons, qui furent bientôt ſuivis de convulſions générales, un délire furieux, &c. voilà les ſymptômes qui caractériſoient la malignité du mal. Le jus de ceriſes, le quinquina, quelques précautions propres à modifier la température de l'Atmoſphere, (ſans compter les remedes adminiſtrés antérieurement par les autres Médecins qui avoient traité le malade au commencement de la maladie,) voilà tous les moyens qui concoururent à la guériſon. Le *Docteur* ne fut appellé que le vingtieme jour, & il guérit; que les Praticiens jugent ſi la fievre étoit vraiment ardente, ou ſi elle ne l'étoit pas. Il ne fait mention ni de la quantité, ni de la qualité des urines & de la ſueur, ni de l'état des gencives, de la reſpira-

(a) Voyez les Aphoriſmes de Boerhaave ſur *l'alcali ſpontané*, page 82, 83, 84 & 85 de cet Ouvrage.

tion, du bas-ventre, des ſelles, &c. Mais l'amitié fraternelle lui avoit ſans doute tellement brouillé la cervelle, qu'il oublia de mettre en pratique les premiers préceptes d'Hippocrate. (a)

Des ſymptômes & du traitement de cette fievre, dont la deſcription eſt de main de Maître, il s'enſuit que la fievre dont il eſt ici queſtion, étoit vraiment *putride-maligne*, quoiqu'en diſe le *Docteur.* En effet, les tempéramens les plus robuſtes ont une tendance & une diſpoſition prochaine à la putréfaction; les ardeurs de l'été & la fatigue exceſſive des voyages contribuent à entretenir cette diſpoſition. Or le frere du *Docteur* étoit dans ce cas. D'ailleurs les pétéchies de la peau n'étoient-elles pas des marques certaines de la diſſolution du ſang? En falloit-il davantage pour s'aſſurer de la putréfaction prochaine ou actuelle des humeurs? Ajoutez à ces réflexions que c'eſt aux

(a) *Ad febrientem ſi ingrediaris*, dit Hippocrate, *reſpice hypochondria, reſpirationem, linguam, gingivas, oculos, faciem*: j'ajouterai; *reſpice & attende ad excreta.* Mais le *Docteur* a une méthode toute nouvelle, & il ne s'embarraſſe pas de tout ce fatras de ſymptômes. Vive la ſimplicité Hippocratique!

*acides*, ſur-tout au quinquina, un des plus puiſſans *anti-putrides*, que le malade a été redevable de ſa guériſon. Donc la conſtitution individuelle du ſujet étoit *alcaline*; & la matiere morbifique, *putride*, mais (a) d'une putridité qui annonçoit la gangrene univerſelle, puiſque le *Docteur* ne parle que des pétéchies, indices d'une mortification préſente ou prochaine, & ne fait aucune mention de ſuppuration, &c.

Vous avez fait un miracle, M. le Docteur, mais un ſingulier miracle! Vous avez une averſion ſi forte contre *les acides*, qu'on feroit tenté de croire que la plupart des *acides* ſont des poiſons auſſi violens que les *alcalis*, dans la cure de certaines maladies. Vous n'avez employé, dites-vous, ni *le vin de Moſelle*, ni *le jus de citron* dans le traitement de la fievre en queſtion. Je le crois; mais le jus de ceriſes, (b) adminiſtré *par ſeaux*, mais

---

(a) Cette fievre, dans ſon principe, étoit inflammatoire; mais les inflammations finiſſent ou par réſolution, ou par ſuppuration dans l'un ou l'autre des viſceres, ou par ſchirre, ou par gangrene.

(b) Voyez *la Méd. ſimplif.* page 23, *le jus* de ces ceriſes nommées *griottes*, dont il prit en cinq jours pluſieurs ſeaux, &c.

ce quinquina, (a) dont *ſix gros* ont ſuffi pour amortir la fievre, &c. ne ſont-ils pas des remedes de nature *acide* : ces acides, direz-vous peut-être, ſont d'une autre catégorie que les autres. Oui, nous vous l'accordons, ſi vous le deſirez, puiſque nous les employons nous-mêmes dans le traitement de pluſieurs fievres que vous auriez rangées dans la claſſe des *hémitritées*, ſi vous euſſiez fait la moindre attention à leurs ſymptômes. Répondez, Docteur, à quelques queſtions que nous allons vous faire..... Quelle eſt la nature du vin de Moſelle?... *Acide*... vous ne pouvez le conteſter. Quelle eſt la nature du jus de ceriſes?... *Acide*... celle

(a) Le quinquina eſt un amer; » on donne cette qualité, dit M. Sigaud de Lafond, à quantité de ſubſtances, qui produiſent ſur l'organe du goût une impreſſion particuliere... Quelques recherches que les Chymiſtes aient faites juſqu'à préſent, ils n'ont encore pu découvrir la nature des principes qui conſtituent l'amertume. Ils ont obſervé que les ſubſtances végétales les plus ameres étoient compoſées des mêmes principes que celles qu'on regarde comme douces; elles ſont pareillement compoſées de terre, d'eau, d'un ſel *acide*, & d'une matiere huileuſe & inflammable, &c.

du quinquina?... *Acide* ... celle du jus de citron?... *Acide*.... Comment!... vous guériſſez par les *acides*, & vous ne voulez pas que d'autres guériſſent par les mêmes moyens! Mais votre *acide* eſt ſans doute plus ſalutaire & plus doux que celui des autres Médecins, de même que votre *alcali* eſt plus docile & moins *putréfiant* que tous les autres diſſolvans naturels ou factices! Réconciliez-vous donc avec les *anti-putrides*, avec les *anti-bilieux*, avec tous les *anti-ſeptiques* en général, puiſque vous leur devez la vie d'un frere reſpectable & chéri. Ceſſez de vous écrier avec extaſe; » *Cette fievre auroit certainement paſſé pour très-putride; cependant je l'ai traitée ſans jus de citron & ſans vin de Moſelle.* « Ne déclamez plus contre ces Médecins dont *l'ignorance craſſe, impudente & préſomptueuſe n'auroit dû en impoſer qu'à des ſots, mais qui a ſéduit grands & petits, ſavans & ignorans; funeſte effet de l'enthouſiaſme d'un Auteur, qui craignant toujours la putridité, ne prétend pas qu'un bouillon ſe gliſſe dans l'eſtomac, s'il n'eſt eſcorté par le jus d'un citron.* Puiſque vous faites boire à vos malades le jus de ceriſes par *tonneaux*, devez-vous vous déchaîner avec tant de fureur

contre ceux qui prefcrivent quelques verres de vin de Mofelle ou quelques taffes de limonade ? Nos *acides* ne font-ils pas tirés, comme les vôtres, de la claffe des végétaux ? Et fuppofez que les uns foient plus forts que les autres, nous croyez-vous affez gauches pour ignorer la maniere dont on les énerve par le choix d'un véhicule proportionné à leur énergie ? Nous nous fervons même des *acides* minéraux dans certains cas, & vous n'ignorez pas que ces *acides* ont une force que n'ont point ceux qu'on tire du regne végétal. Voilà des remarques ou plutôt un commentaire que vous auriez dû faire fur votre propre Ouvrage; *Opinionum commenta delet dies, naturæ autem judicia confirmat.* » Le temps deftructeur anéantit tous ces vains fyftêmes, qui n'ont d'autre bafe & d'autre fondement que l'erreur; mais la Vérité, fille de la Nature, acquiert une vigueur nouvelle, en vieilliffant. «

Permettez-nous, Docteur, de faire une réflexion fur la maniere finguliere que vous employez pour vous initier à la connoiffance diagnoftique des caufes d'une maladie; réflexion importante qui fait honneur à votre bonhommie, à cette

bonhommie qui ne peut être ſuſpecte ; (puiſque vous vous en vantez à chaque inſtant) & qui peut ſervir de pendant à votre amour pour l'humanité. En parlant des informations que vous fîtes ſur la nature de la fievre de M. votre frere ; » Je ne pus rien ſavoir, dites-vous, des Médecins qui vinrent le ſoir. « Ils étoient donc muets ces Médecins ?... ou ils parloient une autre langue que vous ? S'ils étoient muets, vous ne devez pas leur en vouloir ; s'ils parloient une langue étrangere, telle que le *Grec* ou le *Latin*, langues pour leſquelles on prétend que vous avez beaucoup de diſpoſition, il falloit vous munir d'un interprete ou trucheman privilégié. » Je conjecturai, ajoutez-vous, par les récits des gardes-malades, que pendant le prélude de la maladie & au commencement de la fievre, il avoit été *un jour moins mal que l'autre.* « Ainſi ce ne ſont point les Médecins, mais les gardes-malades qui vous ont endoctriné ; digne diſciple de ces grands Maîtres, vous ne pouviez manquer de réuſſir. Il paroît même que vous aviez tâté le poulx de ces gardes-malades, pour vous aſſurer de l'état de celui de votre moribond, puiſque vous avez trouvé ſans vous

en appercevoir que *ſa fievre* étoit de la nature des *intermittentes-maſquées*. Votre ſimplicité, Docteur, n'a plus rien de merveilleux pour un Médecin qui penſe. Les gardes-malades valent bien en médecine certains Docteurs, aux dépens deſquels on riroit bien ſi on les comparoît à Boerhaave, à Sydenham, ou à vous. Bientôt il faudra faire *licence en médecine*, & finir par prendre, comme vous, le titre de *Docteur*, pour être admis au grade de *garde-malade* (a).

Après avoir décrit, d'une maniere très-diffuſe & très-incomplette, cette cure fameuſe dont vous paroiſſez ſi étonné vous-même, que vous ne ſavez encore à quel renverſement des loix de la Nature vous devez l'attribuer, on devoit bien s'attendre à cette exclamation ſublime, qui ſemble être le *non plus ultra* de votre gloſe. » Voilà la ſimplicité Hippocratique & la ſeule vraie méthode de traiter les fievres ; voilà à quoi ſe réduiſent tous les préceptes de ce grand homme ! Plût à Dieu que les lumieres du ſiecle n'euſ-

(a) Voyez le *titre* des Ouvrages du Docteur, où il ſe qualifie *Docteur ès-Arts & en Médecine*.

ſent pas rendu les Médecins plus ſavans !

*Voilà la ſimplicité Hippocratique*, &c. De quel pays étoit Hippocrate, M. le Docteur ? . . . d'un pays où *Diogene* avoit un tonneau pour demeure. Mais ſavez-vous en quoi conſiſte cette *ſimplicité* que vous ne ceſſez de prôner, parce que vous croyez l'appercevoir auſſi-bien dans *les eſprits* que dans *vos ſpécifiques* ?

*La ſeule vraie méthode de traiter les fievres*, &c. Combien y a-t-il de ſortes de fievres, M. le Docteur, ſans compter les fievres putrides, bilieuſes, &c. que vous ne connoiſſez pas ? La théorie des fievres eſt dans votre Ouvrage au point où ſe trouvoit la Carte de l'Amérique du temps de Chriſtophe Colomb. Convenez que toute votre adreſſe, comme nous vous l'avons déja dit, ſe réduit à la ſuppreſſion de quelques noms.

*Voilà à quoi ſe réduiſent tous les préceptes de ce grand homme*, &c. Docteur ! *ce grand homme* n'étoit rien en comparaiſon de vous. Nous le démontrerons bientôt, en faiſant le parallele de votre méthode & de la ſienne. Ce parallele eſt important, puiſque vous prétendez avoir ſeul touché le but où il ſe propoſoit d'atteindre. Quelle admirable cari-

cature, que votre portrait ſigurant à côté de celui d'Hippocrate ! C'eſt un de ces contraſtes, qui, dans l'ordre phyſique & moral, ne doivent pas ſe rencontrer dans l'eſpace de pluſieurs milliers de générations.

*Plût à Dieu que les lumieres du ſiecle n'euſſent pas rendu les Médecins plus ſavans !* En vérité, Docteur, vous finiſſez là par une optation, par un ſouhait que vous devriez moins haſarder que perſonne. Puiſque vous êtes plus inſtruit vous ſeul que tous les autres, pourquoi vous plaindre de ce que les autres ſont trop inſtruits? Ne craignez-vous pas qu'on ne s'apperçoive en liſant votre Ouvrage, que vous avez vous-même *trop de lumieres*? *Ne quid nimis.* Mais ne vous allarmez pas; nous nous garderons bien de vous tancer ſur votre ſcience. On n'eſt pas toujours ſi prodigue en reproches ſi flatteurs. Telle eſt l'injuſtice criante d'un *ſiecle ſi éclairé.* On ne ſait plus comment parler aux hommes; dites-leur qu'ils ſont trop éclairés; ils vous prendront pour un aveugle; dites-leur qu'ils ſont aveugles, ils vous mettront dans la claſſe de ceux qui ont trop *de lumieres.* Qu'il eſt difficile dans ce bas-monde d'avoir le ſens

commun ! O Philoſophes ! où eſt votre ſageſſe ? Toute votre gloire ne tient qu'à un fil ; il n'eſt pas moins aiſé de vous décrier pour les talens que vous avez, que de vous louer pour ceux que vous n'avez pas. *Plût à Dieu que les lumieres du ſiecle ne vous euſſent pas rendus plus ſavans* ; c'eſt-à-dire, que vous fuſſiez tous ſemblables au Docteur ! Diſons un mot des fievres intermittentes ; ſans cela, le paragraphe ne feroit pas complet. Ce ſera peut-être une digreſſion ; mais qu'importe, dès que l'Epiſode tient à l'Ouvrage ? Dans les Romans épiques ou dramatiques, on n'y regarde pas de ſi près ; & la *Médecine ſimplifiée* eſt un Roman d'une nature ſi étrange . . . .

*. . . . Ut nec pes, nec caput uni*
*Reddatur formæ. . . . .*

Quand on lit cette *brochure*, ( ſur-tout après en avoir lu le titre ) on eſt tenté de lui appliquer involontairement ce vers d'Horace . . .

*Deſinit in piſcem mulier, formoſa ſuperne.*

Le *Docteur* n'admet ni fievres *putrides*,

ni fievres *bilieuſes* : Mais dans le feu de la compoſition, s'abandonnant au délire d'une imagination effervefcente, tantôt planant dans la nue, tantôt retombant à terre ſans s'en appercevoir, il s'éleve, il s'abbaiſſe, il s'égare & ne ſe retrouve jamais; ici, il marche comme l'homme; là, il rampe comme la vipere; ailleurs, il vole comme l'aigle ou bondit comme le *Leviathan*, dont parle Job, & finit ordinairement par ne ſavoir ni planer, ni voler, ni bondir, ni marcher.... Que fait-il alors ? il joue le rôle du *Médecin malgré lui.* Il rentre dans la claſſe des Médecins, ſans s'en douter; il diviſe, par exemple, les fievres *intermittentes* en *bénignes* & *malignes*, &c. N'altérons point ſes paroles; elles méritent de paſſer à la poſtérité : » Dans les endroits marécageux, dit-il, *les fievres intermittentes*, après un été chaud & ſec, ſont toujours épidémiques, ſouvent *malignes* & dangereuſes; ces fievres ſont fort communes en Flandres & en Hollande, &c. « Comment, Docteur anti-putride, vous reconnoiſſez qu'il exiſte des fievres *malignes*! Mais ne ſavez-vous pas que ces fievres ſont *putrides* & *très-putrides* ? En Hollande, elles ſont endémiques; nous avons

eu lieu de nous en convaincre par nos propres obſervations ; les ſujets qui en étoient atteints, exhaloient, de leur vivant même, une odeur *putride* & cadavéreuſe. Conſultez les plus fameux praticiens Hollandois ; ils vous apprendront qu'avant de guérir ces ſortes de maladies, il faut s'aſſurer des *premieres voies* ; & que les remedes les plus ſalutaires ſont les anti-ſeptiques les plus puiſſans, adminiſtrés à très-grandes doſes. Vous préconiſez votre *extrait digeſtif*, comme un remede *fondant* & *altérant* dans les fievres *intermittentes-bénignes* : mais tous les Praticiens, avant de donner le remede *ſpécifique*, le quinquina par exemple, n'emploient-ils pas, comme vous, les *altérans*, *les ſels lixiviels*, &c. avec quelques précautions néanmoins que vous ſemblez regarder comme frivoles & puériles, quoique vous ſachiez peut-être combien on fait courir de dangers au malade en les négligeant ? Tous vos conſeils, M. le Docteur, relatifs à la cure des fievres intermittentes-irrégulieres, ſont inſuffiſans ou dangereux. Comment voulez-vous qu'un homme qui ne connoît pas l'Art, démaſque ces fievres inſidieuſes & terribles, qui, déguiſées ſous des dehors trom-

peurs, & toujours annoncées dans votre Ouvrage par des ſymptômes équivoques, empruntent ſouvent, pour ſéduire même les Praticiens conſommés, la forme & les traits caractériſtiques de quelques autres maladies, telles que la péripneumonie, la pleuréſie, la phrénitis ou l'apoplexie, &c.?

L'expérience & l'autorité des plus grands Maîtres (a) ne démontrent-elles pas que la quantité de quinquina que vous ordonnez dans ces ſortes de fievres, quantité qui ſe réduit à quatre gros entre les deux accès, eſt inſuffiſante pour amortir le mal, & expoſe le malade à ſuccomber dans l'intervalle à la violence de la maladie? Il eſt prouvé que dans ces cas, on ne peut donner aſſez de quinquina; le bon ſens ſeul en dicte la raiſon. En effet cette fievre eſt pernicieuſe ou maligne, comme il vous plaîra enfin de la nommer, ou elle ne l'eſt pas. Si elle eſt bénigne, laiſſez agir la Nature, en facilitant néanmoins, par des remedes convenables, la coction des humeurs, & en les expulſant lorſqu'elles ſont cuites &

---

(a) Voyez *Torti*, *Werlhof* & l'Auteur du Traité qui a pour titre; *De recondita febrium intermittentium Natura*, *&c.*

mobiles. Si au contraire la fievre eſt irréguliere & maligne, on ne peut l'enchaîner & la dompter aſſez tôt à force de remedes ; c'eſt alors qu'il faut opérer une révolution, pour parvenir sûrement *au but de l'Art, qui eſt de conſerver la vie.* On guérira par ce moyen bien des malades, que la méthode timide & circonſpecte du *Docteur* dépêcheroit infailliblement à l'autre monde. Adieu, Docteur, *vale, vive & gaude*; puiſſe la lecture de ce Chapitre faire partie de la premiere leçon de Thérapeutique que nous vous conſeillons de donner inceſſamment à vos diſciples campagnards!



## CHAPITRE VIII.

### *Gentilleſſes du Docteur.*

LE Docteur eſt ſujet, comme Pindare, à ſes écarts; & ce ſont ces écarts que nous appellons ſes *Gentilleſſes.* Tantôt, comme un nouveau Dom Quichotte prêt à combattre des moulins à vent, il s'arme de pied en cap & défie tous les Médecins de la terre de prouver que ſa méthode n'eſt pas la plus belle, la plus ſalutaire & la plus efficace qui ait jamais exiſté. Tantôt, ſemblable à un autre Rolland, il attaque une légion entiere de Praticiens, qui diſparoiſſent devant lui comme une nuée de moucherons; & s'il bat quelquefois en retraite, c'eſt toujours comme cet animal auquel Homere compare Ajax, & qui, chaſſé par une troupe de payſans d'un champ couvert de moiſſons, arrache encore quelques épis à droite & à gauche en ſe retirant. Commençons par la Préface modeſte de l'Auteur.

..... » Tous ces remedes nouveaux & dangereux, dit-il, vantés par les plus cé-

lebres Praticiens, dont l'expérience a démenti les prétendus effets, la conduite mercenaire, mais sur-tout la fureur & les *cris putrides* & *bilieux* des Médecins ne pouvoient manquer de faire mépriser leur science ; ils devoient décréditer, comme ils ont en effet décrédité, la Médecine & les Médecins (a). «

Proscrivez, Docteur, écrasez, foudroyez tous ces célebres Charlatans, auteurs de remedes nouveaux & dangereux. Vengez la Médecine sur ces faux Médecins qui la décréditent. Mais songez à prévenir, avec votre adresse ordinaire, une objection à laquelle vous ne vous attendez peut-être pas : ou vous annoncez vos spécifiques comme *nouveaux* ; & dans ce cas, si l'on vous démontre qu'ils sont *dangereux*, vous rentrez dans la classe de ces Médecins contre lesquels vous prétendez entrer en lice : ou vous convenez que ces sortes de remedes ont été connus des gens de l'Art de toute antiquité ; & alors vous perdez tout le fruit de votre découverte. Vos remedes, sur-tout votre *extrait digestif*, n'ont point sans doute le mérite équivoque & suspect de la nou-

(a) Préf. Méd. simpl. page 12.

veauté, puisque nous en employons nous-mêmes de semblables avec certaines modifications, dans plusieurs cas particuliers, hors desquels ils ne peuvent manquer d'être d'un usage pernicieux & devenir même des poisons.

Quant à *la conduite mercenaire*, que vous reprochez aux Praticiens, je sais que c'est par un sentiment de charité purement chrétienne que votre zele s'exalte, s'enflamme & tonne contre ces méprisables individus, qui, par une avidité basse & sordide, dégradent & avilissent une profession que seul vous honorez. La vertu du censeur est la plus belle censure du vice; & le prix modique auquel vous vendez votre lessive de cendre, fait l'éloge de votre généreux désintéressement.

Que *ces cris putrides & bilieux*, auxquels vous savez imposer silence avec tant de majesté, produisent un effet bien pittoresque dans le tableau que vous nous faites des Médecins! Que cette expression neuve est noble, hardie & tranchante! Que de grace & de finesse dans votre persifflage! Des cris putrides! Des cris bilieux! Ah! Docteur, n'avez-vous pas ressenti une commotion secrete dans la région

du foie (a), en accouchant de cette incomparable métaphore ?

» Le Public a élevé sur le pinacle du Temple d'Esculape de faux Docteurs, gens ignares & présomptueux, qui ne sont pas initiés aux mysteres de la doctrine d'Hippocrate, qui néanmoins dans les Villes, dans les Capitales, dans les Cours même sont pour ainsi dire les seuls en possession de l'Art, & président tellement la Faculté, que ceux qui voudront désormais aspirer au second rang, seront forcés d'essuyer l'insolence & les dédains de ces usurpateurs (b). «

Il faut, Docteur, que le Public soit bien simple, pour s'abandonner avec une confiance aussi téméraire & aussi superstitieuse à *ces profanes* qui le guérissent, sans y entendre finesse & sans s'embarrasser des conséquences. Ne vaut-il pas mieux être tué méthodiquement que guéri contre les regles ? Quel gré *les Villes*, *les Capitales* & *les Cours même* ne doivent-elles pas vous savoir de cette noble franchise

---

(a) On sait que le foie est le viscere qui sert à la sécrétion de la bile.

(b) Ibid. Préf. page 13.

franchiſe avec laquelle vous les tancez ſur leur ſtupide engouement ? Ne parlez pas cependant ſi haut des Cours ; les Gouvernemens ſont des coloſſes à cent oreilles & à cent yeux ; l'exiſtence d'un inſecte ne leur échappe pas ; & s'ils s'appercevoient de celle d'un géant tel que vous, peut-être qu'une curioſité indiſcrete les porteroit à vouloir approfondir la nature & l'efficacité de vos moyens, & à ordonner une analyſe exacte & rigoureuſe de vos ſpécifiques. Vous concevez qu'un examen de cette ſorte pourroit avoir des ſuites défavorables à votre Thérapeutique expérimentale, & donner des entraves à votre zele ardent pour le bien de l'humanité. Bias, dans une tempête, diſoit à quelques paſſagers peu dévots, qui, convertis par le danger, invoquoient les Dieux à grands cris ; » Taiſez-vous, de peur que les Dieux » ne s'apperçoivent que vous êtes ici. « Profitez du conſeil, M. le Docteur ; mais frondez ſeulement le Public qui *éleve ſur le pinacle du Temple d'Eſculape ces uſurpateurs* inſolens & dédaigneux, incapables d'exciter votre envie, quoiqu'ils ſoient *ſeuls en poſſeſſion de l'Art ;* criez à vos concitoyens qu'ils ſont aveuglés par la

prévention, par les préjugés & par l'ignorance. Bientôt une prompte réforme vous fera justice de ces petits tyrans de la Faculté; on désertera en foule leurs autels pour venir s'enyvrer de votre extrait digestif & se graisser de votre pommade... Tant il est vrai qu'il n'y a pas de plus sûr moyen pour réussir dans le monde, que de dire aux hommes en face qu'ils sont des sots.

Vous félicitez nos Provinces du rétablissement (a) de l'étude de la langue Grecque, dans les Pays-Bas Autrichiens...

Ah! permettez de grace
Que pour l'amour du Grec, Docteur, je vous embrasse.

Hâtez-vous donc de l'apprendre, pour vous couvrir de gloire, & les Médecins de honte. Tâchez sur-tout de parvenir à entendre Hippocrate en Grec, pour imposer silence aux méchans qui prétendent que vous ne l'entendez pas dans votre propre langue.

„Cependant, ajoutez-vous, par une contradiction (b) des plus bizarres, les grands

(a) Ibid. pages 13 & 14, note de la Préf.
(b) Ibid.

& *les plus grands*, qui eux-mêmes.........
veulent & autorisent des Médecins qui ne savent pas de Latin : la Faculté réclame envain contre ces abus ; plût à Dieu que les seuls auteurs en fussent les victimes! "

*Les plus grands*, *qui eux-mêmes*.... Ignorez-vous, Docteur, quels sont ceux que vous désignez par ce titre & à qui vous imputez une contradiction si bizarre? La sagesse & les lumieres du Gouvernement avoient droit de prétendre à un jugement moins sévere, & sur-tout plus respectueux de votre part.

Observez encore que ces *points* par lesquels vous entrecoupez le sens de votre phrase, donnent plus à penser que vous n'avez pensé peut-être vous-même, & que toute réticence est sujette aux interprétations les plus injurieuses & les plus malignes dans les discours qui tendent *au blâme*, & non à *la louange* des personnes qui en sont l'objet. Croyez-moi, Docteur, quoique le Gouvernement soit trop humain, trop généreux & trop doux, pour vous faire un crime d'Etat d'une étourderie & d'une indiscrétion qui n'annoncent pas en vous un grand fond de prudence, arrachez de votre livre ce feuillet *accompagné de plusieurs autres* ;

& donnez-les en décoction à vos malades ; ils leur nuiront dans bien des cas moins que vos spécifiques. Je laisse au Lecteur le soin de déterminer & d'apprécier au juste toute l'étendue du vœu charitable par lequel vous terminez votre diatribe ; mon but n'est point de vous rendre odieux, mais de vous ramener, s'il se peut, de vos écarts.

» Lorsque j'envisage, dites-vous, la méthode générale (a) de pratiquer cet art, je me trouve forcé de convenir qu'elle est bien digne d'un tel mépris. « Silence, Médecins ! c'est un nouveau Législateur qui parle .... Mais de grace, Docteur, comment pouvez-vous blâmer, accuser, mépriser même la méthode générale des praticiens, puisque vous convenez vous-même, que depuis le temps où vous avez commencé à exercer la profession de Médecin, vous avez suivi une route toute différente ? Aviez-vous essayé cette méthode, avant de la condamner ? Et êtes-vous sûr d'ailleurs que, dans les cas particuliers où vous en avez fait l'application infructueuse, toutes les fautes & tous les

(a) Ibid. page 14. Préf.

mauvais ſuccès doivent être attribués à la pratique & non au praticien ? Au reſte, il eſt facile à ceux qui connoiſſent le nombre prodigieux de ſujets que vous avez traités, de calculer juſqu'où doit s'étendre la ſphere de vos obſervations. Avouez, Docteur, que vous avez abandonné le tronc pour vous attacher à une branche; gare que la branche ne caſſe & que vous ne tombiez avec tous vos flacons d'eau digeſtive. Souvent mépris vient de mépriſe ou d'impuiſſance; un chaſſeur mal-adroit doit-il s'en prendre à ſon fuſil de ce qu'il n'abbat pas le gibier ? Et parce que, faute d'échelle, je ne puis cueillir une grappe dans un cep trop élevé, m'en retournerai-je en diſant, comme le renard, que les raiſins ne ſont pas mûrs ? La méthode n'eſt qu'un inſtrument; mettez cet inſtrument entre les mains d'un homme qui n'en connoiſſe pas l'uſage; c'eſt alors qu'on aura lieu de s'écrier avec un Philoſophe : » On dit que c'eſt le Médecin qui tue & non la Médecine, que la Médecine vienne donc ſans le Médecin. «

. . . . » Les plus fameux (a) Médecins

(a) Méd. ſimplif. page 27,

vantent & louent la ſimplicité dans la pratique de l'art de guérir.... Mais... par un aveuglement difficile à concevoir, ces illuſtres praticiens, en contradiction avec eux-mêmes, nous ont laiſſé des MATIERES MEDICALES, c'eſt-à-dire D'ENNUYEUSES LISTES DE MEDICAMENS, *qui forment des livres, dont le volume énorme effraie, mais qui appauvriſſent vraiment l'Art par une abondance ſtérile*; de ſorte qu'il faut à mon avis, être ébloui par l'éclat de leurs noms, & aveuglé en même-temps par les préjugés, pour ſe perſuader qu'il en ſoit *un ſeul* qui ait pratiqué la Médecine avec la ſimplicité requiſe. "

Oui, Docteur, les plus fameux Médecins vantent la ſimplicité dans la pratique de la Médecine; mais cette ſimplicité ne conſiſte pas à retrancher les noms de quelques maladies, pour paroître ſimplifier la maniere de traiter. Vous nous repréſentez *ces illuſtres praticiens*, comme des gens qui, *par un aveuglement difficile à concevoir, ſont en contradiction avec eux-mêmes*; c'eſt-à-dire que vous en faites d'habiles Médecins, qui ne connoiſſent pas la Médecine, des gens ſenſés, qui n'ont pas le ſens commun, & des

grands hommes, qui ſont des bêtes. Que cette maniere de louer & de blâmer en même-temps, eſt adroite & délicate, ſur-tout lorſque, convaincu par le ſentiment de ſa propre foibleſſe, de la ſupériorité d'un mérite tranſcendant, ſous le poids duquel on ſe ſent écraſé, on veut ſe réſerver l'avantage de paroître juſte & judicieux, juge circonſpect & réformateur éclairé, modeſte & grand tout à la fois! Il eſt vrai que *ces liſtes ennuyeuſes de médicamens* contraſtent ſinguliérement avec vos trois ſpécifiques; mais parce que quelques Médecins ont donné dans un excès, faut-il que vous donniez dans l'excès contraire? Et n'y a-t-il pas de moyen géométrique entre un grand nombre & un petit? La ſimplicité même, cette ſimplicité *vraiment Hippocratique*, dont vous vous vantez par-tout d'être le reſtaurateur & le modele, ne tient-elle pas le milieu entre toutes les hypotheſes? N'eſt-elle pas le point central où vont aboutir toutes les lignes de la théorie & de la pratique? Il n'eſt pas ſurprenant que le *volume énorme* des livres *de matieres médicales* vous effraie; vous avez peut-être peur des livres comme les hydrophobes ont peur de l'eau; & les enfans, des eſprits & des revenans.

On s'apperçoit clairement de cette *bibliophobie*, à la ſimple lecture de vos Ouvrages. Ils me tombent des mains malgré moi, lorſque vous citez Hippocrate, Boerhaave, Sydenham, &c. tantôt pour leur donner des camouflets, tantôt pour appuyer vos paradoxes; pour en faire tour-à-tour les Diſciples & les Apôtres de l'erreur. Je ſerois tenté de croire quelquefois que vous ne les avez jamais lus. La conſéquence que vous tirez de votre *bibliophobie*, eſt tout-à-fait juſte & modeſte. On s'aveugle ſur le compte de ces immortels praticiens! On eſt *ébloui par l'éclat de leurs noms!* Il n'en eſt pas un *qui ait pratiqué la Médecine avec la ſimplicité requiſe!* Ils jouiſſent donc d'une réputation uſurpée, tous ces illuſtres Charlatans! Ils ont tué ſans doute, & ils ont fait croire qu'ils guériſſoient. Ils en ont impoſé à tout l'Univers, & nous honorons encore la cendre des meurtriers & des bourreaux de nos peres! O Nature! Nature! pourquoi es-tu ſi avare de tes ſecrets? Pourquoi as-tu reculé juſqu'à notre ſiecle, l'époque heureuſe où tu devois nous découvrir les ſources les plus fécondes de la vie? Le Docteur devoit-il donc être ton enfant gâté? Et n'au-

rois-tu traité tous les autres hommes que comme des bâtards ? Concluons, Docteur ; il s'enſuit de votre propoſition que vous êtes le ſeul de tous les Médecins, qui ait pratiqué, qui pratique & qui pratiquera jamais la Médecine, ( ſi quà fata ſinant ) *avec toute la ſimplicité requiſe.* Paſſons à l'article où vous parlez avec tant de retenue & de circonſpection de la prétendue vertu de vos ſpécifiques.

» Il ſeroit à ſouhaiter, dites-vous, que » la compoſition en fut connue. (a)

Oui, Docteur, pour le bien du Public, & non pour le vôtre. Le Public frémiroit, comme nous, s'il connoiſſoit à quels dangers vous l'expoſez ; & vous ne tireriez pas long-temps parti de votre monopole.

» Je n'ai pas eu d'autre but depuis » vingt ans que je m'en occupe.

A quoi vous occupez-vous depuis vingt ans ? Ce n'eſt certainement pas à guérir, ſur-tout ſi vous n'employez pas d'autres remedes que les vôtres ? Vous nous faites trembler ſur le ſort de ceux que vous avez traités ; peut-être que vous ſerez forcé bientôt d'avouer pour votre hon-

(a) Méd. ſimplif. page 50.

neur que vous n'avez pas quitté la pratique, faute de conſcience, mais que la pratique elle-même vous a quitté, faute de confiance.

» Dès que j'ai eu, (a) ajoutez-vous, » toute la certitude poſſible de l'efficacité » de mes remedes (*dont vous aviez ſûrement fait l'expérience aux dépens d'un grand nombre d'individus*) » l'intérêt de » l'humanité (*que ce langage eſt adroit! l'humanité! mais l'argent? Docteur Bartholo; c'eſt bien là le véritable argument irréſiſtible.....*

*O Cives! Cives! quærenda pecunia primum;*
*Virtus poſt nummos....*

Horace.)

» m'a fait faire la démarche néceſſaire pour les faire parvenir au Public par une voie authentique. « *La voie la plus authentique étoit la connoiſſance publique de vos remedes, ou du moins le détail vrai & ſincere des cas particuliers où ils pouvoient convenir, ſuivi d'une longue notice de ceux où ils devenoient nuiſibles.* » Mais cette démarche, que je

(a) Méd. ſimplif. page 50 & 51.

n'ai voulu faire précéder ni de brigues ni de cabales, ( *on peut vous appliquer ici ce vers de Zaïre ;*

Tout art t'eſt étranger ; tu n'en as pas beſoin.)

» n'avoit d'autre appui que l'importance » de ſon ſujet ; (*cela eſt raiſonnable ; il s'agit de la vie des hommes* ) » elle ne » pouvoit par conſéquent être accueillie » favorablement dans un temps où l'on » eſt occupé de choſes ſi eſſentielles au » bonheur des citoyens «.

Comment, Docteur, vos ſpécifiques ſont ſi efficaces! on eſt occupé *de choſes eſſentielles au bonheur des citoyens !* & le Gouvernement ne daigne pas ſeulement abbaiſſer ſes regards ſur vous! Ah! la ſanté n'eſt plus comptée pour rien ſur la terre ; & vous n'obtiendrez plus de nouvelle penſion, avant que vous n'ayez graiſſé de pommade les yeux *des grands & des plus grands*, aveuglés, comme vous dites, par les preſtiges & les illuſions que forment les brigues & les cabales de ceux qui les guériſſent ſans avoir recours à l'eau digeſtive.

» Ce n'eſt pas un mal que ces remedes » ne ſoient pas de ſi-tôt connus. «

Vous avez raiſon, Docteur ; moins vos ſpécifiques ſeront connus, plus vous ferez de dupes.

» Comme ces remedes doivent opérer » une révolution & une réforme géné- » rale dans la pratique de la Médecine » & de la Chirurgie, ils auroient à eſſuyer » tous les traits d'une envie intéreſſée, » trop féconde en artifices & menſonges ; » & par conſéquent trop capable de ſé- » duire ceux qui n'ont point de connoiſ- » ſance de cet art. «

Je tombe à tes genoux, ſublime réformateur de l'art ; tu as ſurpris & prévenu l'attente des nations ; elles ſont dans l'admiration, & la terre en ſilence ; *in conſpectu ejus ſiluit terra.* Tu as dit ; *ego ſum Alpha & Omega* ; & les peuples baiſent la pouſſiere de tes pas. Diſparoiſſez prétendus légiſlateurs de la Médecine ; une ſeule fiole d'eau digeſtive contient plus d'élémens de ſanté, que toutes vos pharmacopées volumineuſes.

Quant au reſte de la phraſe, Docteur, il eſt encore plus beau & plus adroit que ce qui précede. J'ai vu bien des fois des Médecins de place imiter le ton & uſer des précautions des bons Médecins qui s'expriment comme vous. Rien n'eſt plus

fin & mieux avisé, quand on annonce un specifique d'une efficacité équivoque & douteuse, que de prévenir le Public que tous ceux qui oseront en dire du mal, sont des gens artificieux, envieux, intéressés, menteurs, calomniateurs, séducteurs de ceux qui n'ont aucune teinture de l'art, &c. Que vous connoissez bien le cœur humain, mon cher Docteur! que vous triompherez, lorsqu'on lira cette réfutation! On s'écriera: » le Docteur l'avoit bien prédit qu'on critiqueroit sa méthode! Voyez, comme il a l'esprit prophétique! & il savoit pourtant que sa méthode étoit la seule bonne & la seule salutaire! mais le monde est si méchant, si pervers, si..... qu'on ne voudra bientôt plus mourir, entre les mains des Médecins, sans savoir pourquoi. «

» Mais n'étant pas d'abord connus, (le Docteur parle de ses (a) spécifiques) » ceux *qui seront assez osés pour les critiquer* en aveugles, s'attireront le mépris des gens sensés, de maniere que » plusieurs de ceux qui ne guérissent pas » par les moyens ordinaires, (& personne

---

(a) Méd. simplif. page 51 & 52.

» n'ignore que ce nombre ne soit des plus
» grands) recourront à une méthode ef-
» ficace annoncée par un homme de
» l'art, qui s'est entiérement dévoué à
» l'étude des maladies chroniques, & qui
» n'a pu faire ces découvertes qu'au pré-
» judice de ses intérêts. «

*Mais n'étant pas d'abord connus*, &c. Comment, Docteur, vous comptez sur l'*incognito* de vos spécifiques ? Savez-vous qu'on empoisonne & qu'on tue, mais qu'on ne guérit jamais, *incognito* ?... C'est bien là ce qu'on appelle se couvrir de son dernier retranchement ! Vous menacez du *mépris des gens sensés* ceux qui oseront *critiquer* un remede inconnu ! les Charlatans de la Foire débitent tous les jours des remedes inconnus ; *les gens sensés* qui critiquent ces remedes seroient-ils dignes du mépris *des gens sensés* qui ne les critiquent pas ? Mais votre remede n'est point inconnu, comme vous voulez le persuader au Public, dans le dessein de lui faire croire ensuite que ceux qui osent en révoquer l'efficacité en doute, ressemblent à ces profanateurs sacrileges, qui moururent, dit-on, pour avoir touché l'*arche* du bout du doigt. Vous croyez aux analyses ou décompositions chymi-

ques; car on dit que vous vous connoiffez beaucoup en chymie : nous avons analyfé vos remedes; que pouvez-vous demander de plus? Que nous nous taifions peut-être? Avouez-le fincèrement; ne nous céderiez-vous pas volontiers la moitié du bénéfice de vos *leffives*, fi nous confentions à vous les voir débiter fans prévenir le Public fur les qualités de la marchandife? Peut-être un jour viendra où toute la Faculté, convertie par vos nombreux miracles, s'affociera avec vous, en applaudiffant à la bonne-foi avec laquelle vous prévoyez que tous les gens fenfés mépriferont ceux qui *oferont* critiquer vos remedes.

Vous avez tout lieu de vous attendre que ceux qui ne pourront être guéris *par les moyens ordinaires*, ne manqueront pas d'avoir recours *aux moyens extraordinaires*, c'eft-à-dire, aux vôtres? Le nombre des perfonnes non guéries par les moyens ordinaires eft certainement très-grand, puifque....

*Contra vim mortis non eft medicamen in hortis.*

Je vous félicite d'avance fur l'affluence innombrable des malades, qui des ex-

trémités de l'Orient & de l'Occident, du Nord & du Midi, viendront bientôt chez vous, par caravannes, comme les Pélerins de la Mecque, acheter la ſanté par pintes & par meſures. Après avoir guéri d'abord toutes les maladies chroniques par trois moyens, vous finirez par les guérir, comme les ſucceſſeurs de Clovis guériſſent les écrouelles, par le ſeul attouchement; vous ferez plus de miracles que le Prophête auquel Gabriel apporta le Koran, ou que la Vierge qui enfanta douze mille Prophêtes. Comment avez-vous encore la modeſtie de vous aſſimiler aux Médecins, comme les élémens s'aſſimilent en chymie par affinité? Vous êtes *un homme de l'Art*, dites-vous:

Mais votre empire en eſt d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de votre joug les peuples amoureux.

*Sertorius.*

Vous raſſemblerez autour de vous des millions de Diſciples; à la vue de cette foule prodigieuſe de nouveaux adeptes, on s'écriera avec étonnement, en parlant de la Médecine...

D'où lui viennent de tous côtés,
Ces enfans qu'en fon fein elle n'a point portés?

*Athalie.*

» Vous vous êtes, dites-vous, entiérement dévoué à l'étude des maladies chroniques.« Croyez-moi, Docteur, achevez votre cours d'études; quelques années de College de plus ne vous nuiront pas, puifque vous avez déja fait tant de progrès. » Vous n'avez pu faire ces découvertes qu'au préjudice de vos intérêts. « Tout le monde peut s'affurer qui des deux y perd le plus, du Public ou de vous. Au refte nous vous difpenfons du foin embarraffant de communiquer vos fecrets, en devançant de vingt ans l'époque où vous promettez d'en gratifier généreufement le public; tant nous craignons que, malgré toute votre bonne volonté, des fecrets fi importans ne meurent avec vous. Nous ne finirions pas, fi nous prétendions relever toutes les petites gentilleffes éparfes çà & là dans vos deux brochures; en voici cependant une qu'il n'eft pas poffible de paffer fous filence, puifqu'elle l'emporte fur toutes les autres, autant par le ton & par le ftyle

que par l'effet qu'elle doit (a) produire. » J'ai la satisfaction de voir que dans cette Ville un grand nombre d'expériences (c'est-à-dire cinq ou six cas de la nature de ceux où nous convenons de l'efficacité de vos spécifiques), a depuis peu fait reconnoître les vérités annoncées dans ce petit Ouvrage; (vous ne parlez pas des expériences qui ont fait reconnoître les faussetés qui y sont pareillement annoncées) & que la plupart des personnes les plus sensées & les plus distinguées n'en doutent plus (voilà un moyen bien adroit pour se procurer des témoins, sans compromettre personne & sans s'exposer aux contradictions.) Malgré les cris douloureux de mes nombreux, mais vains adversaires que *la Médecine simplifiée allarme*, (voilà une diatribe qui ne peut manquer d'intéresser en votre faveur; en effet votre Médecine simplifiée est un digne sujet d'allarme, & *le nombre de vos adversaires* vous donne un air d'importance que vous n'auriez jamais eu sans eux. Mais qui sont-ils ces vains adversaires, *que l'intérêt engage à mettre*

(a) Observations sur la petite vérole, pages 33 & 34.

*en jeu l'artifice, le menſonge, la calomnie même* (a), *en un mot tous les reſſorts imaginables pour décréditer votre méthode* (b), *au grand préjudice du Public, depuis trop long-temps la victime d'une pratique meurtriere* (c), *qui ne conſiſte guere qu'à ſaigner, à purger, à corriger la bile par des acides* (d), *ſi meurtriere*, ajoutez-vous (e), *qu'elle engendre plus de maladies dans une ſeule Ville, que tous les Médecins n'en guériſſent dans les Pays-Bas ?* Savez-vous, Docteur, que vos ſorties ſont terribles ? En vérité, vous êtes un petit méchant, un petit Cynique, un Diogene en petit, dont on doit bien ſe garder ! Comme vous mordez à droite & à gauche, avant même qu'on vous agace ! Ah ! ne craignez point que *ces envieux* & *ces mercenaires* qui prétendent connoître & qui connoiſſent en effet la compoſition de vos remedes, ne

---

(a) Précaution oratoire du Docteur.

(b) Autre précaution du même genre.

(c) Déſintéreſſement de l'Auteur.

(d) Aveu tacite de la nature de ſon remede.

(e) Hyperbole ou gaſconnade, pour gagner la confiance.

viennent vous ravir *votre moiſſon en inſultant à votre bonhommie*, (a)

Comme on voit les frêlons, troupe lâche & ſtérile,
Aller piller le miel que l'abeille diſtile.

les abeilles de votre eſpece compoſent un miel d'une nature toute particuliere; elles ne doivent point craindre les larcins des frêlons; mais ceux pour leſquels ce miel eſt diſtilé, doivent bien en redouter l'uſage. Ah! Docteur anti-bilieux, votre *imagination* n'étoit-elle pas *échauffée par quelque matiere putride*, lorſque vous avez enfanté ce beau paragraphe? (b) Vos invectives, quoiqu'elles ſoient *aigres comme du jus de limon*, ſont tant ſoit peu *bilieuſes*. (c) Ne ſeriez-vous pas tombé ici dans un *délire putride?* (d) Et n'auriez-vous pas gagné, par contagion, le mal dont vous prétendez guérir *tous ces Docteurs putrides & bilieux*, *armés*

(a) Ibid. p. 39. La bonhommie du Docteur!.. & Tartuffe? . . . le pauvre homme!

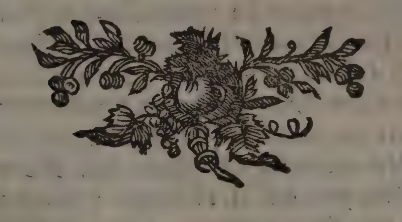
(b) Méd. ſimplif. p. 11.

(c) Ibid. p. 17.

(d) Ibid. p. 60.

*de purgatifs* ? (a) Hélas ! il n'eſt que trop vrai, Docteur ; chez vous, la *bile peche*, *il faut corriger la bile ; il faut purger cette bile*, (b) ſans vous confondre pourtant *dans la lie de ces Médecins fanatiques-bilieux*, qui ſont *ſi courus* à Bruxelles, quoique leur cervelle ſoit *ſouillée de matieres putrides & bilieuſes.* (c)

(a) Ibid. p. 61.
(b) Ibid. p. 62.
(c) Ibid. p. 63.



# CHAPITRE IX.

## *Parallele du* Docteur *avec Hippocrate & Sydenham.*

UN parallele entre trois grands hommes, quelle entreprise difficile! Hippocrate, Docteur de l'*Université* d'Athenes, Sydenham, Docteur de celle de Cambridge, l'Auteur de *la Médecine simplifiée*, Docteur de celle de..... Pardonnez, sublime disciple de Pythagore, si nous avons oublié l'époque de votre *these doctorale*, nous sommes convaincus du moins, en dépit de ces doutes & de ces réclamations éternelles, auxquels vous êtes infiniment supérieur, que vous avez fait de terribles *licences* en Médecine. Ne vous offensez pas de la réticence; vous n'en avez pas sujet, comme quelques *Grands* l'auroient eu de s'offenser des vôtres. (a) Nous vous rendons toutefois un hommage sincere; vous aimez *les ternes*, &

(a) Voyez Chapitre VIII, *des Gentillesses du Docteur.*

nous allons faire un parallele *ternaire ;* le mal nous a gagnés par contagion, ſans nous en appercevoir ; & c'eſt un mal qu'on ne guérit pas avec l'*eau digeſtive*, *la teinture martiale*, & *le régime.*

Pour nous en tenir ſcrupuleuſement à notre *terne*, nous ne parlerons point ici de la ſaignée ; vous nous accuſerez peut-être d'en avoir trop parlé... ſoit... Mais vous en aviez parlé trop peu, & votre traité de *phlébotomie* exigeoit un ſupplément. Il ne ſera ici queſtion que d'Hippocrate & de Sydenham, du régime convenable dans les maladies aiguës, des purgatifs que vous proſcrivez, de l'émétique... & de vous... O immortel Hippocrate ! tu fus le Sydenham de la Grece, comme Sydenham fut l'Hippocrate de l'Angleterre ! mais le Docteur eſt tout-à-la-fois l'Hippocrate & le Sydenham de ſa patrie ; il étoit le ſeul qui put aſſurer à Bruxelles la ſupériorité ſur Athenes & Cambridge, ſur Londres & Paris, ſur Pétersbourg & Stokholm, &c....

Hippocrate voyagea pendant douze ans pour s'inſtruire ; le Docteur eſt prêt à ſe dévouer, à ſe ſacrifier, comme lui, pour le bien de l'humanité, en entreprenant même, s'il eſt néceſſaire, des

trajets de quinze lieues, (a) par mer & par terre, pour débiter la ſanté dans les bourgades & les villages. Le premier tranſcrivit à Epheſe les Tables de Médecine, qu'on y conſervoit dans le Temple de Diane, & les Mémoires du Temple d'Eſculape dans l'iſle de Cos : le ſecond, dédaignant de copier ceux qui l'ont précédé & fier d'être en tout original, a donné lui-même des Tables nouvelles qu'une main profane & ſacrilege tremblera peut-être de copier dans la ſuite des ſiecles. L'un fut appellé & honoré à la Cour des Princes & des Rois ; l'autre les fera (b) rougir aux yeux de la poſtérité de ne lui avoir pas rendu cette juſtice. Le premier rejettoit avec hauteur les riches préſens du plus puiſſant deſpote de l'Aſie ; le ſecond forcera, par ſes ſarcaſmes ſalutaires, les maîtres de la terre à faire refluer juſqu'à lui ces tréſors & ces diſtinctions qu'ils aviliſſent & proſtituent, en les prodiguant à l'ignorance & à la préſomption. Athenes décerna des couronnes

(a) Méd. ſimplif. pag. 160.

(b) Voyez le Chapitre VIII *des Gentilleſſes du Docteur*.

couronnes d'or au defcendant d'Efculape; (a) Argos lui éleva des ftatues; fon nom fut placé de fon vivant même dans la lifte des demi-Dieux à côté de celui d'Hercule; & déja celui du Docteur, qui prévient par les éloges qu'il fe donne le jugement de fes contemporains, figure à la tête du catalogue des Héros de l'empyrifme entre ceux des *Synalus* (b) & des *Butler.* L'un, par une modeftie fans exemple, par une fage défiance de lui-même, par la noble ingénuité avec laquelle il convenoit de fes fautes, par le généreux défintéreffement avec lequel il commu-

(a) On prétend qu'Hippocrate étoit le 18me. defcendant d'Efculape en ligne directe; le Docteur en defcend probablement auffi; mais on ignore de quel côté, vu que ce pere de la Médecine a laiffé un grand nombre de bâtards, d'où font venus les Charlatans, &c. Nous le refpectons trop, pour lui imputer cette irrégularité d'extraction.

(b) *Synalus*, Médecin d'Annibal, qui vivoit dans le 38me. fiecle du monde, guériffoit fes malades par *les enchantemens*. Anciennement, dit M. Eloi, ceux qui fe mêloient de la Médecine, cachoient leurs procédés fous le voile myftérieux des enchantemens & des incantations; aujourd'hui les détours obliques, les menées baffes, la foupleffe adroite font les talens qui réuffiffent à faire des dupes.

niquoit ſes connoiſſances & ſes découvertes aux étrangers, montra que c'étoit plutôt par principe d'humanité que dans la vue d'acquérir de la gloire & d'en tirer du profit qu'il exerçoit ſa profeſſion : l'autre .......... Mais ici le parallele eſt en défaut. Il y a plus d'adreſſe ſans doute à pallier ſes fautes qu'à en convenir. A la place d'Hippocrate, le Docteur n'eût jamais avoué qu'il avoit été la cauſe de la mort d'*Antonomus*, & que dans une épidémie, de 42 malades, il n'en avoit ſauvé que 17.

Liſez, M. le Docteur, le ferment que ce grand homme exigeoit de ſes diſciples avant de les initier aux ſecrets de l'art. Que leur enjoignoit-il ſur toutes choſes dans le traitement des maladies ? D'ordonner à leurs malades le régime qu'ils jugeroient leur être le plus convenable. Hippocrate diſtinguoit donc différentes ſortes de régimes, bien éloigné en cela de penſer comme vous, qui preſcrivez toujours le même indiſtinctement à tous les ſujets, ſans avoir égard à la différence des circonſtances. Or ſur quelles conſidérations établiſſoit-il la connoiſſance diagnoſtique du régime qui pouvoit convenir à chaque individu en particu-

fier ? Sur quatre principales ; favoir, 1°. la durée de la maladie & les forces du malade ; 2°. l'âge & le tempérament du malade ; 3°. la violence du mal ; 4°. la faifon de l'année & la température du climat. Eft-il raifonnable de croire que des hommes qui n'auront d'autre fecours, d'autre confeil, d'autre Médecin, que votre Livre, puiffent porter l'efprit d'obfervation jufqu'au point de faire toutes ces réflexions dont la plupart vous font échappées à vous-même ? Hippocrate, fi l'on s'en rapporte à vous, n'ordonnoit dans les fievres que la fimple tifanne d'orge pour régime & pour remede. (a) Avez-vous oublié qu'il prefcrivoit encore le mélicrat ou l'eau miellée, & l'oxymel qui, felon lui, eft d'un grand fecours dans les maladies aiguës, fur-tout lorfqu'il faut faciliter l'expectoration & rendre la refpiration plus aifée ? Il ajoute même que la partie acide de cette boiffon eft très-falutaire aux tempéramens bilieux, dans les fievres ordinaires, pour avancer la fécrétion des humeurs, lorfque la nature eft trop lente.

Il ordonnoit le vin jaune fpiritueux

---

(a) Méd. fimplif. p. 27.

aux ſujets qui avoient l'eſtomac froid ; lorſqu'ils n'avoient ni délire ni peſanteur à la tête. Dans les maladies malignes, il employoit avec ſuccès le vin noir auſtere, (eſpece de vin modérément aſtringent) lorſque l'eſtomac & le ventre du malade abondoient en matieres pituiteuſes ou glaireuſes, &c. pourvu néanmoins qu'il n'y eût pas d'indications contraires qui le déterminaſſent à en ſupprimer l'uſage. Vouloit-il exciter ou favoriſer une criſe par les urines ou la tranſpiration ? il employoit les décoctions des plantes (a) adouciſſantes & délayantes. Vous avez dépouillé la Thérapeutique de tous ces moyens curatifs, ſans les remplacer par d'autres moyens plus efficaces. Vous excluez du régime juſqu'au vin du Rhin, un des cordiaux anti-ſeptiques les plus légers & les plus ſalutaires, parce que vous ſuppoſez toujours dans vos ſujets aſſez de force pour réſiſter à la violence du mal. Vous nous objecterez peut-être que vous ne les affoibliſſez pas par de fortes ſai-

(a) Hippocrate employoit les ſimples dans le traitement des maladies. On aſſure qu'il connoiſſoit près de 200 plantes uſuelles. Le Docteur n'en connoît point l'uſage.

gnées ; & quoi ? Hippocrate les affoibliſſoit-il ? Non. Mais il ne laiſſoit pas, comme vous, toute la machine s'embraſer par un feu deſtructeur ; il n'avoit recours aux moyens violens que lorſqu'ils étoient néceſſaires ; c'eſt dans ces cas-là même que vous ſemblez proſcrire juſqu'aux moyens les plus doux ; & vous laiſſez mourir vos malades avec toutes leurs forces.

L'émétique & les purgatifs ſont deux moyens puiſſans & héroïques que le Docteur exclut encore du traitement des fievres. Comment oſe-t-il donc jurer ſans ceſſe par Hippocrate, dont la méthode par-tout en contradiction avec la ſienne, ne paroît jamais lui être plus diamétralement oppoſée, que dans l'uſage que celui-ci preſcrit de ces deux ſortes de remedes, dont la pratique de tous les ſiecles a tant de fois démontré les avantages & même la néceſſité. Le Médecin de Cos ordonnoit les vomitifs, non-ſeulement dans les flux de ventre immodérés ou ſymptomatiques, & dans quelques autres maladies chroniques, mais encore dans les premieres attaques de quelques fievres, par exemple dans le commencement d'un *cauſus*, » lorſque le malade avoit la bouche amere, la langue char-

gée, des rapports, des soulevemens d'estomac, comme il arrive souvent au commencement des fievres bilieuses & putrides, » parce que, dit M. le Clerc, l'amertume de la bouche, les nausées, les vomissemens indiquent que l'estomac & les intestins sont le siege ou le foyer de la fievre; en effet, dans ce cas, la matiere morbifique est bien moins dans les vaisseaux sanguins que dans les premieres voies. » Les fievres ardentes nous en fournissent quelquefois des exemples frappans; si le Docteur veut s'en convaincre, qu'il lise l'histoire de ce jeune homme de *la place des menteurs* qui fut attaqué d'une fievre ardente, dont Hippocrate nous a laissé la description. » Il convient en général, dit Hippocrate (a), de purger en hiver par le bas & en été par le vomissement. «

» Ceux, ajoute-t-il, (b) qui vomissent difficilement & qui sont médiocrement charnus, doivent être purgés par le bas, & non pendant les chaleurs de l'été: au-lieu que ceux qui sont maigres & qui vomissent (c) aisément, doivent être pur-

(a) Aphor. 4. Sect. 4.
(b) Aphor. 21. Sect. 1.
(c) Aphor. 7. Sect. 4.

gés par le vomissement, hors l'hiver.«

» La raison de cette pratique, dit M. Aubri, vient de ce que la bile, durant les chaleurs de l'été, est communément plus dominante; qu'elle devient acrimonieuse en cette saison; qu'elle reflue souvent à l'estomac; qu'elle y dégénere en se putréfiant ou autrement, & qu'elle occasionne des nausées, des maux de cœur, &c. ce qui, dans ce cas, exige le vomissement (a), comme la voie la plus commode & la plus courte. «

Voilà, M. le Docteur, les principaux points de la doctrine d'Hippocrate sur les vomitifs. Ce grand homme, non content de marquer les saisons où ces sortes de remedes doivent être employées, & les tempéramens capables de les soutenir, indique encore les époques où ils peuvent devenir nuisibles & les maladies dans lesquelles ils ne conviennent pas. Quelle raison avez-vous eu de les proscrire? Est-ce parce que l'abus qu'on en a fait a été quelquefois pernicieux? A ce compte, ne devroit-on pas proscrire, je ne dis pas seulement toute espece de remedes, mais les alimens même, & tout ce qui,

(a) Aphor. 6. Sect. 4.

par un usage prudent & modéré, concourt à la conservation physique, morale & politique du genre humain ? Regardez-vous les vomitifs dans la Thérapeutique, comme des branches inutiles qu'il faut élaguer, ou ne vous flattez-vous pas d'y suppléer par votre extrait digestif ? . . . .

. . . . . . *Credat Judæus Apella,*
*Non ego.* . . . . . . . . . .

Hippocrate, dans les maladies aigues, ne préparoit pas seulement les voies à la Nature par le moyen des vomitifs ; mais dans les cas où il ne pouvoit s'assurer de cet avantage, il purgeoit par le bas dans le commencement & dans le déclin du mal, souvent le quatrieme jour. » Purgez, disoit-il, au commencement de la maladie (a), s'il en est besoin. Le malade jouit encore de toutes ses forces : si vous laissez échapper cette occasion favorable de le faire dans les commencemens, vous serez obligé de différer jusqu'au déclin. Mais alors la longueur du mal a épuisé les forces du malade ; quand

(a) Aphor. 33. Vers. de Duret.

la maladie eſt à ſon plus haut degré de force, il vaut mieux ſe tenir tranquille. Telle étoit la ſageſſe de ce grand Maître, & la connoiſſance profonde qu'il avoit de la Nature, qu'il ſembloit toujours ſuivre ſes opérations pour les diriger au but où elle paroiſſoit tendre ; tantôt en la ſecondant par les vomitifs, lorſque la matiere morbifique, encore flottante dans les premieres voies, ſe prêtoit d'elle-même à une évacuation facile par le haut ; tantôt en précipitant cette matiere par les ſelles, lorſque les douleurs ſe faiſant ſentir au-deſſous du diaphragme, annonçoit qu'elle étoit deſcendue dans les inteſtins. Hippocrate preſcrit encore la purgation tant que les urines ſont craſſes & épaiſſes ; lorſqu'elles ſont tenues, il la défend. Il ne faut jamais purger dans les commencemens que quand la matiere eſt mobile, ou que quand les humeurs ſont en parfaite coction. Ce précepte excellent eſt ce que les praticiens appellent l'Aphoriſme d'or d'Hippocrate. Ainſi vous voyez, Docteur, combien vous êtes au-deſſus de la riche ſimplicité de ce ſage Médecin, puiſque pour réduire l'Art à ſes moindres termes, ſans paroître vous écarter de ſa méthode, vous n'avez pas cru

trouver de plus sûr moyen que de tronquer ſa Thérapeutique. Examinons maintenant quel rapport il y a entre Sydenham & vous, & ſi vous méritez, comme lui, le pompeux éloge qu'en fait le grand Van Swieten, *Nunquam ſatis laudandus Sydenhamus*; & cet autre plus pompeux encore qu'en fait le célebre Boerhaave; *Unum eximium habeo Thomam Sydenham, Angliæ lumen, artis Phœbum; cujus ego nomen ſine honorifica præfatione memorare erubeſcerem : quem quoties contemplatur, occurrit animo vera Hippocratici viri ſpecies, de cujus erga Rempublicam medicam meritis nunquam ita magnificè dicam, quin ejus id ſit ſuperatura dignitas.* » Au-deſſus de la ſphere de la Médecine & du vulgaire des Médecins, s'éleve & plane le fameux Thomas Sydenham, dont je rougirois de prononcer le nom ſans lui payer le tribut d'éloges qui lui ſont dus. Toutes les fois que j'enviſage & que je contemple ce grand homme, il me ſemble voir en lui le flambeau de l'Angleterre, l'Hippocrate de ſon ſiecle, ou plutôt le Dieu de la Médecine, dont il a mérité ſi juſtement la reconnoiſſance & les hommages par tant de bienfaits ſignalés, que les louanges

même les plus magnifiques, dont je pourrois le combler, feroient toujours beaucoup au-deffous de la grandeur du fujet. »
Oppofons à ces éloges celui dont vous prétendez l'honorer, en avançant que » *chez les pauvres* (a) *il guériffoit les fievres fans remedes*. Guérir fans remedes, bon Dieu ! quand même un Médecin s'en tiendroit au feul régime, pourroit-on dire encore qu'il guérit fans remedes ? S'il étoit vrai que Sydenham eût guéri les pauvres par cette méthode, n'auroit-il pas trompé les riches, en les guériffant d'une autre maniere ? Il n'eft pas étonnant que vous foyez quelquefois inintelligible, puifque fouvent vous ne vous entendez pas vous-même. Si vous regardez les mots *remedes* & *médicamens*, comme fynonimes, vous êtes dans l'erreur la plus groffiere où puiffe tomber un homme de l'Art. Tous *les médicamens* font *des remedes*; mais tous *les remedes* ne font pas des *médicamens* : le dernier de ces mots n'exprime qu'une idée particuliere ; & le premier, une idée générale. D'ailleurs, fuppofez même que par *remedes*, on dût entendre feulement *les médica-*

(a) Méd. fimplif. page 28.

*mens*, votre aſſertion ſeroit encore fauſſe dans toute l'étendue du terme, mais d'une fauſſeté ſi frappante, que votre bonne foi même & votre candeur pourroient quelquefois devenir ſuſpectes à ceux qui ne vous connoiſſent pas aſſez, pour vous croire ennemi du menſonge & de l'impoſture.... Non, non, Docteur, jamais Sydenham ne fut tout à la fois Médecin chez les pauvres, & Charlatan chez les riches.... Vous prétendez vous couvrir de ſon nom immortel, comme d'une Egide impénétrable à tous les traits. Le loup s'eſt revêtu quelquefois de la peau de l'agneau, & l'âne de celle du lion; mais jamais le loup n'eſt devenu agneau; jamais l'âne n'eſt devenu lion; vous êtes peut-être *Sydenham* par la Métempſycoſe; mais les ames ont des principes énergiques qui s'émouſſent & s'énervent par un long uſage. Voyez comme Sydenham traitoit les pauvres dans les fievres; liſez; voici votre ſentence ſous vos yeux. » Une choſe que je ne veux pas paſſer ſous ſilence, (dit ce célebre praticien (a) en parlant des fievres continues) c'eſt que

(a) *Méd. prat.* de Sydenham, traduction de M. Jault. page 33.

ſouvent étant appellé pour aller voir des gens du commun, dont les facultés ne leur permettoient pas de dépenſer beaucoup en remedes, je ne leur ai ordonné autre choſe, après les avoir fait *ſaigner* & *vomir*, quand l'indication le demandoit, ſinon de demeurer au lit tout le temps de leur maladie, de ſe nourrir ſeulement de décoction d'avoine & d'orge, ou autres ſemblables, de boire modérément, & ſuivant leur ſoif, de la petite biere, la faiſant tiédir auparavant, & de prendre chaque jour ou de deux en deux jours, juſqu'au dixieme ou onzieme de la maladie, un *lavement* de lait avec du ſucre. Vers la fin de la fievre, lorſque la ſéparation de la matiere morbifique étoit commencée, je leur permettois, pour l'aider, ſi elle ſe faiſoit top lentement, d'uſer de temps en temps d'une boiſſon plus forte, au-lieu de cordiaux. Tout ce que je faiſois de plus, étoit de donner à la fin de la maladie un léger *purgatif*, & de cette maniere je les guériſſois. « Eh! bien, Docteur, Sydenham guériſſoit-il les pauvres ſans remedes? N'ordonnoit-il pas la ſaignée, les vomitifs, les lavemens, les purgatifs, &c? Vous vouliez vous appuyer ſur

un chêne ; mais ce chêne est devenu roseau entre vos mains. Le roseau s'est brisé & vous vous êtes percé la main. Ce seul passage de Sydenham suffit pour vous condamner sans appel ; mais quelques mots sur sa méthode générale ajouteront un nouveau degré de force à notre raisonnement.

Sydenham fut l'éleve & le disciple de la Nature ; éclairé par le flambeau de l'observation, il en devint l'historien ; il la suivit pas à pas dans sa marche & dans ses écarts ; il ne pouvoit s'égarer, puisqu'il avoit pris Hippocrate pour guide & l'expérience pour maître ; » C'est ainsi, dit M. Eloi, qu'en Architecte habile & judicieux, il a bâti, sur les plus solides fondemens, un édifice plus durable que le bronze & l'airain, où la critique & l'envie sont plus d'une fois venues se briser. « Il savoit si bien proportionner les secours de l'Art aux besoins de la Nature, que la simplicité de sa Thérapeutique eût pu faire croire, dans certains cas, qu'il guérissoit sans avoir recours aux remedes. Qu'on parcoure néanmoins toutes les recettes éparses çà & là dans ses Ouvrages, on se convaincra qu'outre la saignée, les vomitifs & les purgatifs, il employoit

encore dans la pratique plus de 200 médicamens ; preuve évidente qu'il ne guérissoit pas sans remedes, comme le prétend le Docteur, mais qu'il savoit les administrer à propos & s'en servir avec économie, sans donner dans l'un ou l'autre de ces excès opposés qui caractérisent la timidité ou l'imprudence, l'avarice ou la prodigalité. Qu'ils sont rares maintenant ces habiles praticiens, qui doués d'un grand sens & d'un tact fin & délicat, savent, comme Sydenham, déterminer les circonstances où la Nature, se suffisant à elle-même, semble dédaigner l'appui des forces étrangeres, pour triompher du mal; & celles où, prête à succomber sous les coups d'un ennemi destructeur, elle implore le secours de la main bienfaisante qui doit la soutenir dans le combat ! Combien de fois Sydenham ne s'est-il pas servi avec le plus heureux succès de la teinture d'*opium*, qui porte son nom, pour calmer des douleurs insupportables, pour rendre le repos & la tranquillité aux sens trop agités & favoriser les crises ! Combien de fois, par le moyen de ce remede, n'a-t-il pas arraché des bras de la mort, des malheureux prêts à devenir les victimes de la goute, ou d'une métastase

de la matiere morbifique répercutée sur les visceres nobles ! &c. Combien de fois enfin n'a-t-il pas arrêté, par le même moyen, des évacuations trop abondantes, & même mortelles ! Usez-en, Docteur, avec prudence à l'exemple de Sydenham ; vous éprouverez que le *Laudanum* est un calmant admirable, sur-tout dans les douleurs néphrétiques, &c. Sydenham, qui ne craignoit pas que l'expérience ne démentît les vertus de ce spécifique, qui par des effets prompts & surprenans, pouvoit en imposer jusqu'à la séduction, Sydenham, dis-je, sacrifiant au bien de l'humanité le profit qu'il pouvoit tirer de cette utile découverte, rendit son secret public, sans attendre qu'il se fût enrichi par un monopole de vingt années ; monopole indigne d'un homme qui sait que les autres hommes sont ses freres, d'un citoyen qui aime vraiment sa patrie, & sur-tout d'un Médecin qui doit estimer & chérir l'honneur de sa profession à l'égal de son honneur personnel. Mais vous avez eu raison d'adopter un systême tout différent ; l'eau digestive est bien d'un autre prix que le *Laudanum*.

Retournez sur vos pas, M. le Docteur ;

vous avez franchi les bornes de la théorie de Sydenham, sans vous en appercevoir, comme le lévrier agile dépasse souvent le gibier, au-lieu de le saisir. Faites une attention scrupuleuse à sa manière de traiter les fievres; & vous jugerez alors vous même s'il y a la moindre ressemblance vraiment marquée entre sa méthode & la vôtre. Il vous apprendra qu'il y a certaines fievres qui exigent chacune un traitement différent, que les unes se guérissent par la diete seule, les autres par les sueurs; celles-ci par la saignée, les vomitifs, la purgation; celles-là sans évacuations sensibles; que dans leur traitement, il faut avoir égard à la constitution de l'année; à la saison, au tempérament du sujet, à son régime antérieur, aux symptômes du mal, &c. comment on peut aider ou opérer la coction de la matiere fébrile, & par quelles voies elle doit être évacuée; que la fievre qui regne dans le printemps ne doit pas être traitée de même que celle de l'automne, ni celle d'hiver comme celle d'été, quoiqu'elles semblent porter l'empreinte du même caractere; que la fievre d'une année n'a souvent que des rapports très-éloignés avec celle de l'année précé-

dente; enfin que le régime & les remedes doivent ſuivre les mêmes variations que les conſtitutions épidémiques & individuelles; que le moyen qui guérit dans un temps, tue dans un autre, quoique les circonſtances ſoient les mêmes en apparence; & que les tempéramens même ne fourniſſent ſouvent au praticien que des indications trompeuſes, parce que les diſpoſitions conſtitutionnelles dépendant de la complication de pluſieurs cauſes irrégulieres, le mal plus difficile à démaſquer, ſemble, comme un nouveau Protée, ſe jouer de la prudence du Médecin qu'il jette dans l'incertitude, & ſe dérober avec adreſſe à l'aſcendant des moyens curatifs, dont le choix devient alors problématique.

Ces principes, M. le Docteur, ſont auſſi évidens & auſſi inconteſtables, que les axiômes qui ſervent de baſe & de fondement à toutes les ſciences phyſico-Mathématiques; comment ſe peut-il faire qu'un Médecin tel que vous les ignore?... Citez maintenant Sydenham, & faites-en le Dieu de l'empyriſme; vous avez bien beſoin du ſecours d'un Dieu pour ſoutenir l'édifice que vous avez bâti ſur le ſable. Quelle reſſource affreuſe offrez-vous

à ceux que vous prétendez affranchir du joug ſervile de la Médecine & des Médecins!... Mais qu'importent qu'ils ſe tuent eux-mêmes, pourvu que vous débitiez vos ſpécifiques ? Selon vous, toujours même régime dans les fievres ; point de remedes, point de diſtinction de tempéramens, de ſaiſons, d'âge, &c. & voilà comme vous vous vantez de guérir ! Guériſſez-vous donc vous-même de cette manie de réforme qui s'eſt emparée de vous, je ne ſais comment, & rappellez-vous que de notre temps on eût appliqué à Paracelſe ce vers d'Horace...

... *Anticyram ratio tibi deſtinat omnem.*

Les anciens repréſentoient *Janus* avec deux têtes ou deux viſages ; allégorie ingénieuſe qui marquoit que ce Dieu connoiſſoit également le paſſé & l'avenir, & qu'une érudition pieuſe a voulu appliquer à celui qui ſauva les derniers débris du genre humain enſéveli ſous les eaux. Cet emblême vous conviendroit aſſez, M. le Docteur ; on pourroit vous peindre avec deux maſques, celui d'Hippocrate d'un côté, & celui de Sydenham de l'autre, pour montrer que vous con-

noiſſez auſſi-bien la Médecine des anciens que celle des modernes. Cette idée là me plaît parce qu'elle eſt originale, & d'ailleurs elle eſt conforme à la nature de ſon objet. Vous avez voyagé en effet dans le monde médical, autant que l'Amiral Anſon ſur la ſurface de notre globe. Vous avez vu les deux hémiſpheres de la Médecine, le vieux & le nouveau continent; mais il eſt malheureux pour nous que vous n'ayez pas tenu un journal exact de vos découvertes. Quoique vous n'ayez été ni à Cos, ni à Londres, vous ſavez cependant ſi bien peindre d'après les antiques & les deſſins modernes, qu'il paroît que ſi vous avez copié Hippocrate & Sydenham, c'eſt plutôt ſur quelques vieilles médailles que d'après leurs Ouvrages: ce n'eſt pas une mal-adreſſe; vous vous êtes moulé ſur *Tachenius*; à la vue de ſa marche & de ſes écrits, vous vous êtes écrié, comme le Correge à la vue des tableaux de Raphaël; *Anch'io ſon pittore*; & vous êtes devenu Médecin comme Tachenius.

## CHAPITRE X.

*De la Nature & des effets des spécifiques du* Docteur.

LEs réflexions répandues çà & là & jettées au hasard dans le cours de cet Ouvrage, sur la nature & les effets des spécifiques du *Docteur*, sembleroient devoir nous dispenser d'en faire un article séparé, si nous n'avions pas tout lieu de craindre qu'il ne nous accusât avec sa candeur ordinaire, d'avoir voulu calomnier ses remedes sans les avoir analysés. Rien n'inspire plus d'audace à un Charlatan que l'ignorance réelle ou supposée du Public; il en est de même de certains Docteurs à secrets, espece d'animaux amphies, qu'on ne peut placer ni dans la classe des Médecins, ni dans celle des Charlatans, mais qui préferent souvent la gloire chimérique de briller dans une classe inférieure à l'humiliation plus chimérique encore de ramper dans une classe plus élevée. César eût mieux aimé être le premier dans une chétive bicoque,

que d'être le second dans Rome. Et s'il eût exercé l'art de guérir, il auroit sans doute préféré d'être le premier des Empyriques, plutôt que le dernier des Médecins. Ces réflexions sont trop vagues & trop générales, pour vous toucher ; ce n'est point la haine, mais l'humanité qui nous les dicte ; que votre aveuglement soit volontaire, ou qu'il ne le soit pas, nous vous laissons le soin de vous en punir vous-même, en nous réservant seulement le droit de plaindre votre sort... & sur-tout celui de vos malades. Heureux ceux que vous avez guéris ! Plus heureux encore ceux qui n'ont pas cherché à l'être par vos moyens ! Avouez en effet que votre méthode est une vraie loterie, & que si l'on parioit pour la vie ou pour la mort des sujets qui font un long & fréquent usage de vos remedes, il y auroit toujours au moins sept chances malheureuses contre une seule chance salutaire. Nous n'exagérons point, M. le Docteur ; nous allons vous donner la preuve de ce que nous avançons, après avoir décomposé vos spécifiques ; nous n'omettrons aucune circonstance du détail de cette décomposition, afin que vous soyez vous-même votre juge. Vos moyens étoient suspects

avant l'analyse ; & l'analyse n'a fait que confirmer les soupçons. Si le bien public ne nous imposoit pas le devoir de divulguer ce prétendu secret qui intéresse la santé de tous les membres de la société, nous n'aurions pas même songé à traverser votre trafic.

Voici le moment arrivé où nous devons lever le voile, qui couvroit un mystere dangereux ; les prestiges vont s'évanouir ; l'erreur rentrera dans la nuit éternelle ; le mensonge, couvert de confusion, frémira de douleur & de désespoir ; la Vérité percera les nuages qui éclipsoient son front majestueux ; la Médecine triomphante écrasera le Charlatanisme abbattu sous ses pieds, elle le chargera de cent chaînes d'airain, & . . .

*Centum vinctus ahenis*
*Post tergum nodis fremet horridus ore cruento.*
Virgile.

Vous vous récrierez peut-être, M. le Docteur, sur l'analyse de vos spécifiques ; vous prétendrez qu'elle manque de précision & d'exactitude ; c'est-là toujours la derniere ressource des adeptes de votre sorte ; mais il ne tiendra qu'à vous d'être

témoin avec tous vos amis de la décomposition chymique. *Peccator videbit & irascetur, dentibus suis fremet, & tabescet; desiderium peccatorum peribit.* Souvenez-vous toujours que si votre intérêt particulier nous est cher, nous devons encore plus chérir l'intérêt général de la société.

---

# ANALYSE

## *Des Spécifiques du* Docteur.

---

*EXTRAIT d'une Lettre de Bruxelles, du* 10 *Juillet* 1783.

PArdonnez, Monsieur, si j'ose interrompre le cours de vos observations & de vos travaux; mais comme je suis persuadé qu'ils n'ont d'autre but que le bien de l'humanité, & que l'amour de la Vérité est la seule passion qui dirige toutes vos démarches, j'ai tout lieu de croire que vous verrez avec plaisir l'analyse chymique que je viens de faire de ce *Polichreste caustique* & brûlant, que M. le

le Médecin D. F. débite ſous la fauſſe dénomination d'*extrait digeſtif.* Chaque pinte coûte ſix eſcalins, & je m'en ſuis procuré un aſſez bon nombre, pour me convaincre que la manipulation employée par le *Docteur* dans la compoſition de ce prétendu ſpécifique, eſt irréguliere, ſans poids & ſans meſure, & abſolument contraire aux principes de l'Art.

Quant au ſpécifique lui-même, je me ſuis convaincu en le décompoſant, que ce n'eſt autre choſe qu'un alcali lixiviel, tiré des végétaux par incinération, par exemple de la potaſſe & de la cendre des foyers, tel en un mot que la leſſive ordinaire des lavandieres, & diſſous dans une certaine quantité d'eau, chargé cependant d'une plus ou moins grande quantité de phlogiſtique. Le Médecin D. F. jaunit cette liqueur avec le ſaffran, & la colore à ſon idée, tantôt plus, tantôt moins, vraiſemblablement pour la maſquer. Il en eſt de même de la liqueur, dont deux pintes différentes ne ſont preſque jamais également ſaturées de ſubſtance ſaline.

Pour m'aſſurer que la baſe de ce prétendu remede univerſel n'étoit qu'un alcali végétal phlogiſtiqué, je me ſuis borné

à en ſaturer les trois acides minéraux. Cette panacée combinée ſucceſſivement avec ces trois acides, m'a produit par évaporation & par refroidiſſement les trois réſultats ſuivans;

| *Combinaiſons* | *Réſultats.* |
|---|---|
| 1°. Avec l'acide vitriolique . . . | du tartre vitriolé. |
| 2°. Avec l'acide marin . . . | du ſel fébrifuge de Sylvius. |
| 3°. Avec l'acide nitreux . . . | du ſalpêtre ordinaire. |

Après avoir ajouté au réſidu deſſéché de ce dernier même volume de charbon végétal pulvériſé, j'ai mis ce mélange dans une cuillere de fer ; j'y ai mis le feu & il s'eſt fait une exploſion ſemblable à celle de la poudre à canon ; ce qu'ayant réitéré avec de l'alcali phlogiſtiqué, ou plutôt avec des cendres gravelées, j'ai obtenu le même réſultat & le même effet. Mais il n'en a pas été de même, lorſque je l'ai voulu combiner avec l'alcali fixe, traité ſelon l'art.

Il réſulte de cette décompoſition, 1°. que le prétendu extrait digeſtif eſt un *cauſtique* mordant, déchirant, pénétrant ; 2°. que le procédé du Docteur dans la compoſition de ſon remede eſt d'autant plus dangereux qu'il eſt irrégulier, puiſ-

qu'il ne met aucune égalité, aucune proportion dans la ſaturation de chaque pinte de liqueur ; 3°. que dans l'uſage qu'il en fait faire, il devroit ſavoir la quantité de particules acides que renferme chaque eſtomac, pour en produire la ſaturation parfaite, parce qu'il doit toujours pécher par défaut ou par excès ; par défaut, lorſque l'alcali n'eſt pas en quantité ſuffiſante pour opérer la neutraliſation des acides ; par excès, lorſqu'après avoir opéré cette neutraliſation, il reſte une ſurabondance d'alcalis qui doivent naturellement produire les plus grands ravages.

Permettez-moi encore une réflexion, Monſieur ; il paroît par le ſoin que le Docteur a pris pour déguiſer la nature de ſon remede, qu'il avoit deſſein d'en impoſer aux gens de l'Art par une de ces ſupercheries ſi groſſieres & ſi frappantes, que le moins inſtruit des éleves en pharmacie n'en ſeroit pas la dupe.

L'Empyriſme a beau vouloir ſe traveſtir ; on le reconnoît toujours ſous le maſque. Mais il importe au bien & au ſalut de la ſociété qu'il ſoit promptement démaſqué, de peur qu'en s'accréditant par quelques ſuccès éphémeres, & par la connivence inexcuſable de ceux qui de-

vroient réclamer contre ſes abus pernicieux, il ne profite du voile perfide de l'*incognito*, pour répandre par-tout ſon poiſon deſtructeur. Au reſte, que le Docteur, avant de ſe mêler de compoſer ſes prétendus ſpécifiques, faſſe au moins un petit cours de pharmacie, pour apprendre à mieux déterminer les doſes; ou qu'il abandonne ce ſoin à ceux qui en ont la connoiſſance. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on ſe ſert des *alcalis* & des remedes analogues aux ſiens. Mais il faut qu'ils ſoient adminiſtrés par des praticiens d'une prudence conſommée, &c.

C'eſt à vous, Monſieur, & aux Médecins éclairés comme vous, qu'il appartient de prévenir le Public d'une maniere étendue ſur les ſuites funeſtes que peut avoir l'uſage imprudent & peu réfléchi, d'un ſel capable de produire les effets les plus dangereux dans l'économie animale. Je ſuis avec tous les ſentimens, &c.

*Bruxelles, le* 10 *Juillet* 1783.

DE ROOVER, Apothicaire.

*P. S.* Quant à la pommade, que le Docteur décore du titre pompeux de *pommade générale*, voici les obſervations que m'a fourni l'analyſe ſur ce remede, connu

bien long-temps avant M. D. F. quoiqu'il l'annonce ſous un autre nom, comme un ſpécifique de ſon invention ; artifice aſſez ordinaire à ceux qui, ayant retrouvé parmi de vieilles recettes oubliées, quelques remedes ſurannés auxquels on en a ſubſtitué de plus doux ou d'équivalens, tâchent pour leur intérêt, de leur donner dans l'eſprit du public le mérite des nouvelles découvertes. C'eſt une compoſition de ſain-doux, de cire, de ſaturation de plomb avec l'acide végétal, aſſez bien combinés & caractériſés pour être regardés comme un ſucre de Saturne, c'eſt-à-dire, une ſaturation parfaite de litharge avec le vinaigre, que nous appellons vulgairement *extrait de Saturne* ou *de Goulard.*

---

VOILA donc cette fameuſe Panacée qui devoit occaſionner une révolution ſi étonnante dans l'art de guérir ! Voilà ce ſpécifique univerſel, dont l'uſage devoit ſuppléer à tout ce vain amas de médicamens, dont la liſte volumineuſe effraie ! Voilà enfin la baſe ſolide & durable ſur laquelle étoit fondée cette Thérapeutique merveilleuſe, qui devoit rendre déſormais la

ſcience & le ſecours des Médecins frivoles & ſuperflus ! Nous n'en faiſons point un ſecret, M. le Docteur ; mais nous le divulguons généreuſement, ſans prétendre en tirer le moindre avantage ; nous avouons même que nous nous en ſommes ſervis plus d'une fois avec ſuccès ; mais nous ne l'avons jamais regardé comme un remede propre à toutes les maladies chroniques ; mais nous ne l'avons jamais adminiſtré qu'avec une extrême précaution, après nous être aſſurés exactement de la nature du principe de la maladie ; mais nous n'aurions jamais oſé penſer qu'on dût le publier un jour comme un remede de nouvelle invention. » C'eſt, dites-vous, des Ouvrages du célebre Boerhaave (a) & de quelques autres modernes, que j'ai puiſé cette découverte ; ces grands hommes l'ont vue ſans la remarquer. « Vous vous trompez, Docteur, ils l'ont peut-être encore mieux remarquée que vous. Mais vous avez fait un ſpécifique général, de ce qu'ils regardoient comme un ſpécifique particulier. Vous avez attribué la cauſe de tous les maux chroniques aux crudités acides,

(a) Méd. ſimplif. page 46.

au-lieu que ces *grands hommes* reconnoiſſoient encore la ſurabondance des principes alcalins &c. comme la cauſe d'un grand nombre de maladies de cette eſpece. Vous vous êtes élevé contre cette diſtinction fondée ſur la Nature & la Vérité ; & vous avez exclu les *alcalis* de la pathologie, pour exclure les *acides* de la Thérapeutique. C'étoit bien le vrai moyen de vous mettre tout-à-fait à votre aiſe. Plût au Ciel que vous euſſiez pu réformer la conſtitution de l'eſpece humaine, au-lieu de dépouiller l'Art de ſes reſſources réelles ! Mais l'Art eſt comme ce chêne robuſte & ſuperbe, (dont parle Horace) qui, mutilé ſans ceſſe par la hache du bucheron, ſemble renaître de ſes débris & emprunter une nouvelle force de ſes bleſſures même.

*Duris ut ilex tonſa bipennibus,*
*Nigræ feraci frondis in Algido,*
*Per Damna per cædes, ab ipſo*
*Ducit opes animumque ferro.*

Il eſt donc prouvé par votre aveu même que Boerhaave a connu votre remede, & il s'explique trop clairement à ce ſujet, en parlant des maladies pro-

duites par un acide ſpontané (a), pour qu'on puiſſe ſe perſuader qu'il n'y a pas fait attention. *Lewis* dans ſa Pharmacopée de Londres, ne donne-t-il pas juſqu'à la formule de votre infuſion alcaline, à laquelle il vous a plu de donner le nom d'*extrait digeſtif?* Le ſel de tartre, le ſaffran, le jus de régliſſe infuſés dans l'eau chaude, compoſoient cette infuſion fameuſe, dont vous faites tant de bruit, comme ſi vous en étiez le ſeul dépoſitaire.

Il vous convient bien maintenant d'oſer avancer, que » vous donnez *cet extrait digeſtif* (b), comme un remede abſolument nouveau, dont les effets étoient inconnus, dont on ne s'eſt jamais ſervi d'après un plan ſuivi, ni dans des vues ſemblables aux votres! « Nous avouons qu'à l'exception de Van Helmont, de Tachenius & de quelques autres Médecins de la même claſſe, perſonne ne s'eſt aviſé de ſe ſervir d'un pareil remede dans *des vues ſemblables aux vôtres*, c'eſt-à-dire, d'en faire un remede univerſel pour

---

(a) Voyez Aphor. Boerhaave ſur l'acide ſpontané & ſur la débilité des fibres.

(b) Médecine ſimplifiée, pag. 45.

toutes les maladies chroniques indifféremment, ſans égard aux cauſes de ces maladies : mais aurez-vous l'aſſurance de ſoutenir que les grands praticiens, tels que Boerhaave, Van Swieten, &c. *ne s'en ſont jamais ſervis d'après un plan ſuivi*, & qu'ils n'en ont pas connu les effets, parce qu'ils ne l'ont administré que dans les cas où il pouvoit être efficace & ſalutaire, & qu'ils ont reſtreint ſon uſage à l'eſpece particuliere de maladies, hors deſquelles il ne pouvoit manquer d'être pernicieux & mortel ?

» J'ai réfléchi, dites-vous, que lorſque les maladies chroniques ſont anciennes & opiniâtres, les plus grands praticiens conviennent tous de l'efficacité des eaux minérales naturelles, qu'ils regardent comme des remedes univerſels contre tous ces maux, parce qu'une longue expérience en a démontré la vertu, ce qui ſelon moi eſt une preuve convaincante, qu'ils reconnoiſſent, & qu'ils avouent tacitement, que toutes ces maladies viennent des mêmes cauſes (a).

Vous avez prétendu imiter les eaux minérales, M. le Docteur, & ſur-tout

(a) Méd. ſimplif. page 42.

celles de Seltz & de Spa. Vous vous vantez même que votre *eau factice*, analogue à celle de Seltz, ſurpaſſe en vertu & en efficacité toutes les autres eaux minérales (a). Ainſi, l'Art qui n'eſt qu'une imitation de la Nature, eſt devenu dans vos mains ſupérieur à la Nature même. Il ne faut pas s'étonner maintenant ſi vous êtes devenu enthouſiaſte de votre prétendue découverte, & ſi vous attribuez à vos remedes une ſupériorité ſi marquée ſur tous les remedes connus en Médecine, une puiſſance ſi extraordinaire, qu'on *auroit de la peine à ajouter foi à leurs effets ſans en avoir été témoin, mais que vous oſeriez garantir à telle condition que l'on ſouhaiteroit* (b). Examinons cependant ſi cet enthouſiaſme eſt bien fondé & ſi l'on doit s'en rapporter au marchand ſur l'éloge qu'il fait de ſa marchandiſe.

Les principes des eaux minérales de Spa, ſont l'*eau*, le *fer*, un *eſprit acide*, un *eſprit ſulfureux*, du *ſel alcali fixe*, une *matiere ſéléniteuſe* & de l'*air* : cette aſſertion eſt prouvée par l'analyſe que les plus habiles Chymiſtes ont faite de ces

(a) Méd. ſimpl. page 46 & 49.
(b) Ibid. page 45.

eaux ; or il eſt évident que votre *extrait digeſtif*, combiné même avec la teinture martiale, ne contient point les mêmes principes ; & conſéquemment, il ne peut avoir les mêmes propriétés. En quoi conſiſte principalement la vertu des eaux minérales ? N'eſt-ce pas dans cet *eſprit éthéré*, (a) dont l'évaporation inſenſible altere les principes énergiques des eaux minérales, & fait qu'elles ne produiſent point le même effet quand on les tranſporte, que quand on en fait uſage ſur les lieux ? Or, quelle autre puiſſance que celle de la Nature peut communiquer aux eaux minérales cet *eſprit* ſubtil toujours prêt à s'en dégager ? D'ailleurs, quoique ces eaux aient pour la plupart les mêmes principes pour baſe, peut-on croire qu'elles aient toutes les mêmes qualités, & que les mêmes eaux conviennent dans le traitement de tous les maux chroniques ? A Spa même, quelle différence frappante ne trouve-t-on pas entre les eaux d'une

(a) M. Prieſtley, d'accord avec Van Swieten, prétend que les eaux minérales ne doivent leurs vertus admirables qu'à un eſprit éthéré qu'elles contiennent. Le Docteur avoue lui-même qu'il n'entre point d'*eſprit* dans la compoſition de ſon ſpécifique.

fontaine & celles d'une autre, entre celles du *Pouhon*, par exemple, & celles du *Watroz*, celles de la *Géronstere* & celles de la *Sauveniere*, &c ? (a). Je ne m'étendrai point sur les eaux minérales des autres Pays ; mais il est bon de remarquer en passant que celles de *Plombieres* n'ont point la même propriété que celles de *Balaruc*, celles de *Bourbonne*, la même que celles de *Forges*, &c. Quelle conséquence tirer de tout cela ? 1°. qu'on ne peut imiter que très-imparfaitement les eaux minérales, & qu'il est impossible

---

(a) » Il est très-certain, dit M. de Limbourg, que non-seulement une source est plus ou moins efficace dans certains cas ; mais encore que l'une est dangereuse dans des incommodités, dans lesquelles l'autre sera infailliblement très-utile. La Géronstere, par exemple, empirera des vices de la peau provenant d'âcreté, qui se guérissent très-bien par la Sauveniere, la Groisbeeck ; celles-ci au contraire, ne soulageront point & seront très-pernicieuses, dans d'autres cas, où la Géronstere seroit très-efficace. M. de Limbourg ajoute que celle qui est propre à un tempérament, est rarement propre à un autre, &c. *Traité des eaux minérales de Spa.* Voyez aussi *Van Swieten, de morbis chronicis*, pag. 344, 345, & 346.

de composer une *eau factice*, qui ayant les mêmes propriétés, puisse suppléer exactement à leur usage ; 2°. que les qualités des eaux minérales variant à l'infini, suivant la différente combinaison de leurs principes, celles qui conviennent à une espece particuliere de maladies, peuvent devenir inutiles & même nuisibles dans une autre ; 3°. enfin, qu'elles ne peuvent être regardées & qu'elles ne sont regardées en effet par aucun praticien comme un remede universel dans toutes les maladies chroniques. » Quoique les eaux de Spa, dit le savant M. de Limbourg, conviennent dans toutes les maladies que je viens de nommer, & dans plusieurs autres dont le détail seroit trop diffus, elles ne tiennent cependanr pas lieu de remede universel. Outre qu'il faut avoir plus d'égard aux causes & à la Nature qu'aux noms de celles dans lesquelles elles sont ordinairement utiles, il y en a plusieurs où elles seroient inutiles, & d'autres où elles seroient absolument contraires. «

Loin que les eaux minérales doivent être ou soient en effet regardées comme un remede universel, leur usage même exige certaines préparations, & le concours de certains remedes, sans lesquels

on ne peut en attendre l'effet qu'on s'en étoit promis. Tantôt il faut diminuer par la ſaignée la trop grande abondance du ſang ; tantôt débarraſſer l'eſtomac par les vomitifs, des matieres vicieuſes dont il eſt ſurchargé ; tantôt enfin évacuer les matieres peccantes des inteſtins par les purgatifs ; & le choix de l'un ou l'autre de ces moyens n'eſt point indifférent ; il exige un diſcernement exquis, qui ne peut être que le fruit d'une longue expérience. Tel eſt le ſentiment des plus grands Médecins en général, & en particulier celui du reſpectable praticien que nous venons de citer, à qui plus de 30 ans d'obſervations exactes & utiles, le nombre prodigieux des maladies chroniques qu'il a traitées, la diverſité des phénomenes de toute eſpece, dont il a toujours été à portée d'étudier & d'apprécier la cauſe, ont acquis ſans doute la connoiſſance la plus préciſe & la plus profonde de cette partie intéreſſante de la Pathologie. Ce ſage Médecin recommande à ceux qui fréquentent les eaux, l'uſage des purgatifs les plus doux & les plus analogues aux circonſtances : par exemple, dans l'ardeur du ſang, dans l'échauffement, pour les tempéramens

bilieux & alcalescens, le sel polychreste, le sel de glauber, les sels de sedlitz & d'epsom, les syrops de chicorée avec de la rhubarbe, les feuilles de séné, les fleurs de pêcher, &c. pour les aigreurs, la magnesie blanche & les sels lixiviels; dans l'excès de sérosité, la manne & la casse; dans le relâchement des premieres voies, la rhubarbe; la scammonée rendue savonneuse par son union avec quelque sel alcalin, de même que les aloëtiques, dans la qualité froide & visqueuse du sang & les viscosités des premieres voies.

Voilà, M. le Docteur, la maniere dont M. Limbourg (praticien qui a sans doute vu & traité plus de maladies chroniques, pendant l'espace de trois ans, que vous n'en avez traité & que vous n'en traiterez peut-être pendant tout le cours de votre vie) prétend qu'on doit seconder la Nature, pendant l'usage des eaux minérales naturelles. Mais vous êtes bien un autre homme que M. de Limbourg; & votre eau minérale factice n'a point besoin de ces moyens accessoires. Est-il besoin de saigner? elle supplée à la lancette comme par enchantement. Ne seroit-elle pas chargée de quelques petits

Sylphes toujours attentifs à épier les circonstances, pour modifier ou changer sa nature ? Elle prend toutes les formes que vous désirez : faut-il devenir casse, séné, manne, &c. Elle le devient sur-le-champ....

*Omnia transformat se se in miracula rerum.*

Seule, elle tient lieu de tous ces végétaux, &c. dont l'usage, selon vous, est moins le symbole d'une richesse réelle que d'une abondance stérile. Mais tirons une conséquence sérieuse de ce que nous venons de dire ; quand il seroit vrai que l'eau factice du Docteur auroit toutes les vertus des eaux minérales naturelles qu'il a prétendu imiter, (ce qu'on ne peut jamais supposer, comme nous l'avons démontré) il ne s'ensuivroit pas pour cela qu'on pourroit l'employer comme remede unique, indépendamment des autres remedes, puisque les eaux minérales naturelles exigent elles-mêmes le concours de ces mêmes remedes, que le Docteur proscrit.

Puisque la base de votre extrait digestif est un alcali, comme l'analyse l'a démontré, il est facile maintenant d'en ap-

précier au juste les vertus, & de déterminer avec précision dans quelles especes particulieres de maladies chroniques il peut être administré sans danger ; ce ne peut être sans doute que dans celles qui proviennent d'une surabondance d'acidité, parce qu'alors l'effet qu'il produit est de neutraliser les sels acides ; (a) mais par-tout où il ne trouvera point d'acides à neutraliser, il causera nécessairement les ravages les plus terribles, parce qu'alors toute son action se tournera toute entiere contre le tissu & les parois des visceres, & occasionnera un bouleversement général dans les solides & dans les

(a) Tous les Praticiens savent que les alcalis fixes se neutralisent avec les acides des premieres voies ; & c'est dans le cas où les premieres voies abondent en acides qu'ils les ordonnent. Mais lorsque le sang peche par excès d'acidité, tous les plus grands Médecins, Boerhaave, Van Swieten, &c. ordonnent les alcalis volatils. *Tachenius* lui-même se servoit de ces deux sortes d'alcalis. Les alcalis fixes, préparés selon sa méthode, ont l'avantage sur tous les autres, parce qu'ils conservent en quelque sorte l'huile du végétal dont on les tire, & qu'ils doivent être par conséquent plus savoneux, plus résolutifs & moins âcres que les autres.

fluides. Quoique les Médecins emploient souvent ces sels dans la pratique, en les énervant par une combinaison analogue aux effets qu'ils en veulent obtenir, vous n'ignorez pas cependant que l'alcali fixe pur est un poison corrosif, caustique, brûlant, dont la propriété est de dissoudre le sang & de le disposer à la putréfaction. (a) Administré sans précaution & hors des cas où il convient, ses molécules deviennent autant de cauteres qui brûlent & rongent les parties où elles s'attachent. » Si sur la peau moite & humide d'un sujet sain, on applique, dit Boerhaave, un sel alcali fixe, de maniere qu'il reste constamment fixé à la même place, & qu'on le recouvre extérieurement pour l'empêcher de tomber ; ce sel est bientôt dissous par cette moiteur naturelle du corps, qui se renouvelle & s'entretient sans cesse par la transpiration ; bientôt, mis en mouvement par l'action de cette chaleur, qui est propre à tout individu dans l'état de santé, il excite la démangeaison, la chaleur, des cuissons semblables à ceux qui viennent d'une brûlure, un gonflement de la peau, une

(a) Crantz. Mat. méd. p. 59. tome 3.

inflammation véritable, gangreneuſe & dure, une eſcarre noire ; il corrode profondément les chairs, & produit ſur les parties ſolides du corps humain les mêmes effets qu'un feu dévorant & deſtructeur... Lorſqu'il eſt pur, c'eſt un poiſon violent qui détraque & détruit tous les reſſorts de l'économie animale ; & les maux qu'il cauſe ſont irréparables ; ainſi, puiſque ce ſel eſt un de ceux dont les effets ſont les plus pernicieux à l'homme, combien ne doit-on pas blâmer l'imprudence coupable de certains Médecins modernes, qui oſent le vanter comme un ſpécifique d'une efficacité ſi sûre & ſi (a) générale ? « Ces paroles immortelles de Boerhaave s'adreſſent à vous, M. le Docteur ; qu'il eſt à craindre que vous n'ayez déja cautériſé les entrailles de quelques malheureux, qui ſéduits par le charme de la nouveauté, auront cherché la vie dans un breuvage funeſte où ils devoient trouver la mort ! Vous mettez un poiſon dans les mains des gens les plus ſimples, les plus ignares, les plus groſſiers, en leur annonçant que vous leur vendez la ſanté ; combien en trouverez-vous parmi eux

---

(a) Boerhaave, chem. tome 2. proc. XII.

capables de concevoir qu'un poiſon même, avec certaines modifications, peut devenir un remede ſalutaire ? Or, ſuppoſez qu'un de ces infortunés, fatigué de la longueur de ſes maux, s'avisât imprudemment de vouloir eſſayer toute la force de votre ſpécifique, dans l'eſpoir de hâter ſa guériſon, en le buvant pur & ſans mélange ; (car ces bonnes gens-là ne ſe défient pas de ce qu'on leur donne pour les guérir, ſur-tout lorſque le myſtere ſemble être de la partie) eh ! bien, dans ce cas-là, M. le Docteur, n'auriez-vous pas lieu de vous applaudir de vos cures merveilleuſes & d'inſulter à l'Art & à ceux qui le pratiquent ? Cela, me direz-vous, n'arrivera pas une fois ſur cent ... ſoit ... mais malheur à celui qui en fera l'expérience ! ... D'ailleurs, pourquoi cet accident ne pourroit-il arriver que rarement ? La plupart de ceux pour qui votre livre eſt fait, ou ne ſavent pas lire ou ne liſent preſque jamais ; ajoutez à cet inconvénient que vous les prévenez prudemment qu'ils peuvent ſe paſſer des conſeils d'un Médecin dans l'uſage d'un remede que les Médecins même les plus éclairés n'adminiſtreroient jamais qu'en tremblant, ſur-tout en le donnant tel qu'il

ſort de vos mains. Nous ne nions point (Nous vous le répétons encore) que les alcalis employés avec les précautions requiſes ne puiſſent produire des eſpeces de miracles dans certaines maladies chroniques. Mais combien n'y a-t-il pas de circonſtances où la plus petite doſe de ces ſels ſeroit mortelle ? » Dans les cas, dit M. James, (a) où les humeurs ſont putrides, bilieuſes, alcaleſcentes, ou trop agitées, & par conſéquent trop échauffées, ces ſels ne font qu'ajouter de l'huile au feu. Ils ne ſont pas moins nuiſibles aux perſonnes dont la conſtitution eſt ſi délicate, qu'elles ne peuvent en ſupporter l'effet ; car pour lors les mouvemens qu'ils excitent deviennent pernicieux. Ils ſont encore très-nuiſibles, lorſque les ſels animaux ſont déja trop abondans dans le corps, ou lorſqu'ils commencent à dégénérer, lorſque les humeurs du malade ont ſouffert une trop grande diſſolution, & ſont trop fluides & trop corrompues. De-là vient qu'ils ſont preſque un poiſon dans la peſte, & qu'ils communiquent ſouvent cette qualité pernicieuſe au ſavon

(a) Dict. univ. de Méd. par M. James pages 611 & 617.

dans la composition duquel ils entrent. C'est ce qui fait qu'on doit absolument en (a) proscrire l'usage interne dans toutes les maladies qui viennent de la putréfaction des humeurs ou de la trop grande vélocité du sang. » Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que les remedes alcalins, tels que votre extrait digestif, loin d'être des remedes universels dans toutes les maladies chroniques, sont souvent d'un usage très-pernicieux dans un grand nombre de maladies de cette espece ; & que dans les cas même où ils peuvent être salutaires, ils doivent être administrés par un Médecin sage & habile, capable d'apprécier la force du tempérament du malade & de l'intensité du mal ; condition essentielle, que votre intérêt particulier seul vous a fait regarder comme inutile.

---

(a) Le Docteur dira peut-être qu'il ne donne point son extrait digestif dans les fievres ; mais il n'est point de maladies sans fievre : si l'obstruction d'une partie quelconque ne produit pas toujours l'accélération du mouvement général dans les grands vaisseaux, elle excite du moins une fievre locale dans les parties voisines de celle qui est obstruée.

*M. le Clerc.*

# CHAPITRE XI.

## *Fausseté de la Théorie du* Docteur *sur les maladies chroniques.*

LEs maladies chroniques, suivant le sentiment de Boerhaave, proviennent ou des vices qui se sont formés peu à peu dans les fluides, ou de ceux que des maladies aiguës mal guéries ont laissés après elles.

Les vices des fluides proviennent des matieres que l'on prend, & qui étant d'une nature différente de nos humeurs, ne peuvent y être assimilées par le ressort des visceres & l'action des humeurs; ils peuvent avoir aussi pour cause la trop grande action du corps sur les alimens, ou enfin quelques changemens vicieux spontanés des humeurs elles-mêmes.

Les vices qui sont les suites des maladies aiguës mal guéries, produisent des maladies chroniques de différente espece, selon qu'ils affectent les fluides ou les solides. Mais nous n'entrerons point dans un détail qui nous jetteroit trop loin

hors de notre ſujet. Les principes que nous venons de poſer, ſuffiſent pour prouver que ces maladies ne proviennent point toutes des indigeſtions, & que quand même elles en proviendroient, on ne pourroit pas regarder, dans tous les cas, les crudités acides comme leur cauſe ſecondaire.

Sydenham avoit dit avant le *Docteur* que la coction imparfaite des humeurs étoit la cauſe d'un grand nombre de maladies chroniques, & nous ſommes bien éloignés de le contredire en cela. Mais le Docteur a jugé à propos de donner plus d'étendue & de généralité à cette propoſition, en attribuant au *tout* ce qui ne convenoit qu'à un certain nombre de *parties*. Comme vous poſſédez bien l'art de dénaturer les idées, M. le Docteur, lorſque le beſoin de votre ſyſtême l'exige! La maniere dont vous faites parler M. *Lieutaud* en votre faveur (a), eſt tout-à-fait capable d'éblouir & de ſéduire ceux qui n'ont pas lu les Ouvrages de ce célebre Médecin! Vous citez ſes paroles

(a) Méd. ſimplif. Préf. p. 11. & p. 134 & 135 du même Ouvrage.

paroles ſans avoir égard ni à ce qui ſuit, ni à ce qui précede, enſorte que la conſéquence que vous en tirez modeſtement, c'eſt que vous avez découvert un remede infaillible pour guérir des maladies dans le traitement deſquelles, la Médecine ne procédoit qu'avec incertitude & par *tâtonnemens*. Mais puiſque vous prétendez vous appuyer de l'autorité de M. *Lieutaud*, & que vous regardez l'eſtomac comme le ſiege de tous les maux chroniques, voyons ſi ce grand homme, ſurnommé avec raiſon, comme vous le dites, *l'Hippocrate François*, ne nous fournira pas à notre tour quelques armes avantageuſes pour combattre l'erreur & faire triompher la vérité.

» La (a) vraie connoiſſance de *l'eſtomac*, dit M. Lieutaud, qui eſt, comme on le ſait, le foyer d'un très-grand nombre de maladies, eſt, peut-être, dans la Médecine, la plus importante & la plus négligée. La conſtitution de ce viſcere, particuliere à un individu, ne reſſemble pas plus à celle des autres, que les traits du viſage : cette différence qui ne nous

(a) Précis de la Méd. prat. Tome 2. *des indigeſtions*, par M. Lieutaud.

eſt connue que par quelques effets, eſt prodigieuſement variée; & à peine trouveroit-on ſur pluſieurs milliers, deux hommes qui auroient, à cet égard, les mêmes facultés. « S'il y a une différence ſi étrange entre les différens eſtomacs, que les alimens même qui conviennent à l'un ne peuvent convenir à l'autre ni pour la quantité, ni pour la qualité, comment voulez-vous, Docteur, que les mêmes remedes & le même régime puiſſent convenir dans toutes les maladies chroniques à toutes ſortes d'eſtomacs? Suppoſez même que les indigeſtions fuſſent la cauſe commune de ces maladies, la diverſité des effets qu'elles produiſent, n'exige-t-elle pas naturellement une différence dans le traitement? Si la nature eſt trop foible pour ſoutenir vos ſpécifiques, vous ne vous en prendrez certainement pas à votre extrait digeſtif ni à votre teinture martiale, &c. Mais vous aurez recours au ſubterfuge ordinaire de certains Empyriques, qui, lorſqu'ils voient qu'ils ne peuvent réuſſir par les moyens qu'ils ont vantés, finiſſent par affirmer que le mal eſt incurable, & ôtent ainſi aux malades juſqu'à l'eſpoir d'une guériſon qu'ils auroient pu ſe procurer aiſément par une

autre voie ſouvent plus courte & plus ſimple.

» L'état (a) de la bouche, ajoute M. Lieutaud, les rapports & le vomiſſement peuvent nous faire connoître la nature des *matieres dépravées* qui croupiſſent dans l'eſtomac, & qui ſont l'effet des *mauvaiſes digeſtions*.... Ces matieres ſont *acides*, *ameres*, *glaireuſes*, ou *putrides*. (Nous nous bornerons à celles qui ſont *acides* & à celles qui ſont *putrides*) » Les rapports aigres, le gonflement, le tiraillement & l'ardeur de l'eſtomac; la douleur ou peſanteur à la tête, la toux, le hoquet, la conſtipation, & quelquefois le téneſme, ſont les ſignes de ce qu'on appelle les *crudités acides*, qui ne ſont qu'une eſpece de pourriture (b) qui contracte cette qualité : c'eſt la cauſe de cette eſpece de faim canine, qu'éprouvent quelques mélancoliques. «

Quel ſujet de triomphe pour vous, Docteur, & que vous auriez eu de motifs pour chanter votre victoire, ſi M.

(a) Ibid. p. 5, 6 & 7.

(b) M. Lieutaud entend par cette putridité *acide*, une eſpece de *putridité* ſi exaltée & ſi phlogiſtiquée, qu'elle devient inflammable.

Lieutaud eût eu la complaiſance de s'en tenir là ! Voilà des *crudités acides*, telles qu'il vous en faut dans votre méthode, propres enfin à ſe neutraliſer avec *l'alcali* de votre extrait digeſtif ? Voilà des cas où votre ſpécifique *ſagement adminiſtré* peut produire les meilleurs effets ! Mais il n'en eſt pas de même de toutes les indigeſtions ; on ne rencontre pas partout des crudités de cette nature ; & votre extrait, loin d'être un remede univerſel dans toutes les maladies produites par les dérangemens réitérés de l'eſtomac, feroit un poiſon mortel dans un dérangement accidentel & paſſager, de la nature de celui dont nous allons parler. Nous ſuivons toujours M. Lieutaud pas à pas ; votre oracle, M. le Docteur, peut bien devenir votre juge. » Le goût de pourri, dit-il, ou d'œuf couvé, qu'on a dans la bouche, & que les rapports de la même nature y entretiennent ; la peſanteur de l'eſtomac, les anxiétés, les flatuoſités, les vomiſſemens fétides, & la liberté du ventre, ne laiſſent aucun lieu de douter que l'eſtomac ne contienne ce qu'on appelle des *crudités nidoreuſes*, matieres qui ont ſouffert une putréfaction *alcaline.* «

Eh ! bien, Docteur, que ferez-vous

de ces *crudités alcalines ?* Ordonnerez-vous votre extrait digeftif, pour les neutralifer ? L'alcali qu'il contient, eft-il d'une nature affez bénigne & affez pacifique, pour qu'il ne contribue pas à irriter le feu qu'il trouvera tout allumé ? C'eft donc là ce fpécifique fameux, avec le fecours duquel vous vous flattiez de refondre la Médecine & de fuppléer à tous les médicamens ! N'eft-il pas évident que dans les deux cas propofés, fi vous guériffez d'un côté, vous devez tuer néceffairement de l'autre ? En vérité, Docteur, je m'étonne que vous ayez ofé citer M. Lieutaud dans une circonftance où il fe déclare ouvertement contre vous : vous l'aviez lu cependant ?... Mais vous avez gliffé trop légerement fur *les crudités alcalines.* Que cet *alcali* que vous rencontrez par-tout, doit vous caufer de chagrin & de tourment ! Sans cela, adieu la Médecine : l'extrait digeftif l'emporteroit fur les poudres d'Ailhaud. » L'ouverture des cadavres, ajoute encore M. (a) Lieutaud, ne nous donne pas beaucoup de lumieres fur la vraie fource des *mauvaifes digeftions ;* mais elle nous apprend que l'ef-

(a) Lieutaud p. 10 & 11, Tome 2.

tomac ne souffre le plus souvent que relativement à d'autres parties qui sont le siege principal de la maladie. « Ainsi l'estomac, quoique sain par lui-même, ne souffre le plus souvent que par la relation ou le rapport qu'il a avec les autres viscères; je veux bien croire que les remedes introduits dans le premier, peuvent influer sur l'état des autres, sans cependant les guérir. Je ne parle point ici seulement d'un estomac chargé des différentes sortes de crudités, dont nous avons fait mention, mais d'un estomac prodigieusement dilaté ou rétréci, dont les tuniques sont exténuées & les rides effacées, contenant des pierres, &c. déplacé, descendant même au-delà du nombril. Répondez-moi, Docteur; quels sont les signes par lesquels on peut reconnoître que le mal exige ou n'exige pas le secours de votre extrait digestif? Vous me répondrez sans doute que ces cas ne sont pas ordinaires; soit . . . mais lorsqu'on annonce un spécifique, dont on ne borne point l'efficacité, il faut être armé de pied en cap, & prêt à combattre la raison même, quand on n'auroit pas d'autres adversaires à redouter. . . . Mais, voici des phénomenes qui accompagnent plus

ordinairement les indigeſtions. » Tels ſont, dit M. Lieutaud, l'engorgement ſquirrheux du foie; ſa couleur blanchâtre & plombée, ſon adhérence à l'eſtomac; ſa groſſeur démeſurée, deſcendant quelquefois juſqu'au baſſin; ſon deſſéchement; ſa ſubſtance, renfermant des abſcès, des tubercules, des hydatides, & aſſez ſouvent ulcérée, putride & gangrenée. On trouve encore plus fréquemment la rate extrêmement petite, flétrie, calleuſe, dans un état de putréfaction, & quelquefois entiérement détruite: on a enfin obſervé les inteſtins prodigieuſement bourſoufflés, gangrénés, &c. des ſquirrhes, des ſuppurations & des pourritures au pancréas, à l'épiploon, au méſentere, aux reins, à la matrice. « Voilà, M. le Docteur, les eſpeces d'indigeſtions pour le traitement deſquelles M. Lieutaud prétend avec raiſon que la Médecine n'offre que des *tâtonnemens*. Or, pourquoi la Médecine ſe trouve-t-elle alors dans une eſpece d'incertitude & de perplexité? C'eſt parce que le mal dépend d'un vice organique qui affecte les ſolides autant que les fluides, & qu'il eſt preſque impoſſible d'en découvrir le foyer, c'eſt-à-dire, de diſcerner le viſcere dont la

léſion particuliere eſt la cauſe de la léſion univerſelle des fonctions animales. Au reſte, quelle que ſoit la ſource de ces différentes indigeſtions, » il n'eſt pas douteux, pourſuit le même Auteur, qu'elles ne demandent les *évacuans*, c'eſt-à-dire, les vomitifs & les purgatifs, & un régime bien entendu. Les *délayans*, les *ſtomachiques*, les *abſorbans* & les *amers* ſont les remedes qui conviennent pour les *crudités acides*. Or vous ne doutez pas que ces remedes ne ſoient infiniment plus doux que votre extrait digeſtif, & qu'ils n'expoſent pas les malades aux mêmes dangers. Pour les *crudités nidoreuſes* ou la *putréfaction alcaline*, il faut, après les *évacuans*, donner les *ſtomachiques*, les *fortifians*, les *amers* & les *acides*, ſelon que cet état a été plus ou moins compliqué avec les autres, &c. (a) Quel terrible Médecin que ce M. Lieutaud! Il s'aviſe d'ordonner les *acides* dans certaines indigeſtions, tandis qu'il ne devroit preſcrire, comme vous, d'autres remedes que les alcalis! A quoi doit-on attribuer cette inconſéquence fatale à votre ſyſtême? Ah! Doctcur, s'il a donné dans

(a) Lieutaud. Ibid. page 14.

ce petit travers, c'eſt, ſans doute, parce qu'il ne connoiſſoit pas, comme vous, la théorie de l'air fixe. Mais je ſuis ſurpris de vous entendre encore citer des praticiens ſur leſquels vous avez à tous égards tant d'avantages & de ſupériorité; comment daignez-vous vous compromettre avec des gens de cette eſpece, qui n'ont jamais ſu ce que vous ſavez, & qui auroient infailliblement aveuglé le monde entier, ſi vous n'étiez né pour l'éclairer? Il valoit mieux flétrir juſqu'aux noms de ces prétendus Médecins, dignes d'être marqués d'un *C* indélébile, (a) que de chercher à vous étayer de leur frêle autorité, qui ne fait qu'affoiblir vos raiſonnemens, au-lieu de leur donner une nouvelle force. Croyez-moi, foulez d'un pied dédaigneux la cendre des Hippocrate, des Huxam, des Tronchin, des de Haen, des Boerhaave, des Van Swieten, des Sydenham, des Lieutaud, &c. Puniſſez ces orgueilleux Précepteurs du genre humain des démentis inſolens qu'ils oſent vous donner à chaque page, lors même que vous penſez

(a) Lettre initiale du mot *Charlatan.*

qu'ils ſont prêts à ſe ranger de votre parti : la vengeance que vous tirerez de leur ingratitude, ne fera que rehauſſer l'éclat de votre mérite, ſans porter atteinte à cette réputation de candeur & de bonhommie qui vous eſt acquiſe à ſi juſte titre par vos écrits & par vos procédés.

S'il eſt des maladies chroniques qui viennent d'un excès d'acide dans les humeurs, *il en eſt auſſi un grand nombre qui ſont produites par la ſurabondance des alcalis ;* reliſez encore les Aphoriſmes de Boerhaave ſur les effets de l'alcali ſpontané ; nous les avons cités tout au long dans cet Ouvrage, & nous vous y renvoyons, M. le Docteur, pour ne pas nous expoſer à nous répéter continuellement (a). La vérité de ce principe incontestable étant une fois admiſe, toute votre méthode s'écroule & tombe d'elle-même ; votre prétendu remede univerſel n'eſt plus qu'un remede particulier ; vous êtes réduit à confeſſer que vous êtes le meurtrier au moins d'une partie de vos malades, & que l'autre partie même ne doit ſa guériſon qu'à une combinaiſon heu-

(a) Voyez les pages 82, 83, 84, &c. de cette *Réfutation.*

reuſe, mais fortuite, & à la quantité d'acides plus ou moins conſidérable, que votre extrait digeſtif trouve à énerver dans chaque eſtomac; quantité qui eſt en raiſon compoſée de tant de circonſtances importantes, quoique acceſſoires, que le calculateur le plus adroit & le plus profond tenteroit envain de la déterminer avec préciſion.

Les maladies chroniques ne viennent pas ſeulement des cauſes que nous avons ſpécifiées ci-deſſus, mais encore des remedes que l'on prend imprudemment comme des préſervatifs contre ces ſortes de maladies. » Les médicamens, ſelon le témoignage d'Hippocrate, tendant toujours à produire dans la conſtitution de l'individu une révolution & des changemens proportionnés à leur force & à l'état actuel du ſujet, il arrive ſouvent qu'en accélérant la dégénération des fluides, ils occaſionnent des maladies de langueur. Nous en rencontrons tous les jours des exemples ſurprenans dans pluſieurs ſujets, qui jouiſſant des avantages d'une ſanté heureuſe & floriſſante, ne ſont occupés que du ſoin de prévenir les maladies, & arrachent en conſéquence des ordonnances aux Médecins, ou prennent des

remedes à leur fantaiſie, pour changer l'état actuel de leur corps, dont ils ne ſont jamais contens; eſpece d'hommes inquiets & ennemis de leur propre exiſtence, qui ne peuvent ſupporter ni la ſanté, ni la maladie, & qui épuiſent dans l'une toutes les reſſources que la Nature leur avoit ménagées pour l'autre. Les Médecins éclairés qui ont affaire à de pareils ſujets, uſent avec eux d'une ſage & prudente ſupercherie; ils les trompent ordinairement pour leur bonheur, en leur preſcrivant quelques petits remedes de peu de conſéquence, dont ils ont ſoin d'exalter les vertus avec emphaſe, mais qui ne peuvent exciter aucun trouble dans l'économie animale. Si ces prétendus malades ne ſe bornent point à ces ſortes de remedes, & qu'ils faſſent un abus fréquent de la ſaignée, des vomitifs & des purgatifs, ils finiſſent par détruire abſolument leur ſanté; bientôt ils deviennent la proie d'une infinité de maladies chroniques dont ils guériſſent très-difficilement, & dont la principale cauſe eſt l'affoibliſſement ſuceſſif & volontaire de leurs forces. En effet, comme l'a très-bien remarqué *Celſe* à l'article où il condamne l'abus fréquent des purgatifs, *la*

*foibleſſe ouvre la porte à toutes les maladies.* Tout le monde connoît l'Epitaphe de cet Italien, qui pour avoir donné dans un excès de cette nature, fut puni de ſon imprudence par une mort prématurée (a).

*Stava ben, ma per ſtar meglio, ſto quì*

C'eſt certainement ce paſſage de Van Swieten qui a fait prendre le change au *Docteur* & qui l'a porté à déclarer une guerre ouverte aux purgatifs, aux vomitifs & à la ſaignée, qu'il condamne (b) dans preſque tous les cas. Mais il n'a pas fait attention que Van Swieten ne parle ici que des dérangemens funeſtes que l'abus de ces remedes peut cauſer dans la conſtitution des ſujets ſains, & qu'il ne prétend aucunement révoquer en doute les effets ſalutaires que leur uſage prudent peut produire dans la conſtitution des malades, dans toutes les circonſtances où ils ſont indiqués. Mais revenons à notre propoſition générale : l'uſage des remedes dans l'état de ſanté eſt ordinairement

(a) Voyez Van Swieten, *Comment. in Boerh.* page 334, Tome 3.

(b) Méd. ſimpl. page 76.

un abus. Vous annoncez votre extrait digeſtif, non-ſeulement comme un ſpécifique pour les maladies préſentes, mais encore comme un préſervatif (a) contre les maladies à venir. Vous en recommandez même l'uſage habituel, perſuadé que l'habitude devient une autre nature, en nous créant de nouveaux beſoins, qui ſont plutôt imaginaires & factices que conformes à la Nature. C'eſt ainſi que vous vous flattez de profiter de la crédulité de ceux qui n'ont aucune connoiſſance de la Médecine, en étendant tellement le débit de vos remedes, que vous puiſſiez changer vos cendres en or; ſecret unique que n'ont point connu les Nicolas Flamel, les Raymond Lulle, ni aucun de ceux qui paſſent pour avoir conſommé le grand œuvre! Mais, confeſſez-le de bonne foi, M. le Docteur; (rien n'honore tant un Médecin que la vérité) votre extrait étant alcalin, ne doit-il pas naturellement diſpoſer les humeurs de ceux qui en boiront habituellement à cette alcaleſcence, qui eſt le principe de toutes les maladies qui viennent des alcalis, à la putréfaction univer-

(a) *Obſervat. ſur la petite vérole*, p. 40, &c.

ſelle des fluides & des ſolides, putréfaction dont les effets ſeront d'autant plus affreux, qu'ils ne ſe manifeſteront qu'à la longue, & lorſqu'il ne ſera plus temps de remédier au mal? Comment préviendrez-vous cette dégénération des humeurs, qui doit être une ſuite néceſſaire des qualités vicieuſes de votre prétendu préſervatif? Sera-ce par votre régime?... Mais votre régime lui-même eſt plus alcalin qu'acide; ainſi il ne peut ſervir qu'à diſpoſer les fluides à la putridité (a).

(a) Le Docteur n'ordonne que les viandes & les végétaux alcaleſcens, & proſcrit preſque tous les acides. (Voyez *Méd. ſimplif.* depuis la page 54 juſqu'à la page 69.) Nous ne nous arrêterons point à réfuter un tas d'argumens & de raiſons frivoles, dans leſquels le *Docteur* a trouvé à propos de noyer ſa théorie. Par exemple, dans la note de la page 57, il prétend que *les boiſſons chaudes ne relâchent point l'eſtomac*; il ſe fonde ſur ce que l'état naturel de ce viſcere, *eſt d'être toujours arroſé par une vapeur tiede*, état qui ne convient point aux parties externes du corps humain, telles que la main, &c. C'eſt préciſément parce que l'état naturel de l'eſtomac *eſt d'être continuellement arroſé d'une vapeur tiede*, que les boiſſons froides lui conviennent; les boiſſons chaudes, en augmentant le degré de chaleur, relâchent les fibres de

Mais puiſque vous n'avez prétendu qu'imiter les eaux minérales, ne falloit-il pas tâcher d'imiter le régime que les praticiens les plus conſommés recommandent à leurs malades, pendant le temps qu'ils font uſage de ces eaux? Oſez comparer celui que vous preſcrivez avec celui que preſcrit M. de Limbourg dans ſon Traité des eaux minérales de Spa. » Touchant la qualité des alimens, il faut premierement, dit-il, examiner leur nature & voir en quoi ils dégénerent d'eux-mêmes. Dans cette intention je diviſe les alimens en différentes claſſes, & j'en fais la premiere de ceux qui inclinent à la pourriture, & qu'on peut nommer alcaleſcens.

Tels ſont les œufs, les poiſſons, les

---

ce viſcere. Tous les animaux en général, & l'homme lui-même dans l'état de nature, ne font uſage que des boiſſons froides; ce qui prouve que ces ſortes de boiſſons, fournies par la nature même, ſont les ſeules qui conviennent aux animaux. Le Créateur ne leur en a point préparé d'autre; le Docteur auroit-il mieux vu les choſes que Dieu même? Il les a vues mieux, ſelon lui, que Sydenham, Boerhaave & Van Swieten, &c. Mais ces Auteurs-là étoient, dit-il, des hommes; ils ont pu ſe tromper; le Docteur eſt plus qu'un homme, il eſt un Ange.

vieux fromages, les viandes, ſur-tout les gibiers, pluſieurs plantes, l'ail, les porreaux, les oignons, les aſperges, les choux, les navets, le céleri, &c.

Il y a des alimens qui ſe changent en une qualité oppoſée, en aigreurs, ou qui ſont d'eux-mêmes acides. On les nomme acides, ou aceſcens. J'en fais la ſeconde claſſe, qui comprend le laitage, les grains, le pain, le riz, quantité de potages, la laitue, la chicorée, l'oſeille, les fruits, &c.

La troiſieme claſſe comprend les alimens qui inclinent à la viſcoſité, ou à former des glaires, tels que ceux qui ſe font de farine non fermentée, les pâtiſſeries, le riz; les légumes proprement dits, comme les pois, les féves, les poiſſons, les viandes des jeunes animaux.

Il y a des alimens émolliens, comme les alimens gras, farineux, le beurre, le lait, les émulſions, les bouillons; il y en a d'apéritifs, comme les écreviſſes, les aſperges, les ſcorzoneres, les carottes; il y en a qui ſont aſtringens, comme les poires, les neffles; d'autres ſont épaiſſiſſans, & par-là aſtringens, le riz, les viandes rôties; d'autres ſont délayans, comme les bouillons, le petit lait, &c. Enfin les alimens font des effets, que la

plupart croient être essentiellement & uniquement attachés aux remedes tirés de la pharmacie.

Il y a des alimens indigestes par leur dureté, le salé, le fumé, le porc, &c.

D'autres nuisent par l'acrimonie, comme le salé & tout ce qui a des huiles exaltées, brûlées, rances, ou qui est propre à devenir tel, comme les graisses, le lard, les fritures.

Il y en a qui sont, ou qui laissent échapper beaucoup de ventosités, on nomme ces alimens venteux; ils chargent & gonflent l'estomac, tels sont les légumes, plusieurs végétaux, les choux, les navets, les biscuits pâteux, la crême fouettée, les alimens visqueux, ceux qui sont propres à fermenter, ou à faire effervescence & tous ceux de difficile digestion.

Si l'on examine les fonctions du corps humain, elles tendent toutes à changer les alimens en pourriture. De cet effet naturel, comparé à la nature des alimens, il me paroît que je puis établir les loix suivantes du choix des alimens,

I. Ceux qui sont très-robustes, ou qui suppléent au défaut du mouvement & de la force naturelle par de grands travaux, doivent principalement se nourrir

d'alimens acefcens, d'acides mêmes, d'alimens vifqueux & de difficile digeftion. Ceux qui font d'un âge mûr, d'un tempérament chaud, inflammatoire, doivent auffi prendre des alimens acides, ou acefcens, & des délayans. Il y a bien de la vraifemblance que l'on parviendroit communément à un plus grand âge, fi l'on ne prenoit que des alimens de la feconde claffe, parce que leur nature eft oppofée à notre corruption naturelle.

II. Les perfonnes délicates doivent, à proportion de leur foibleffe, combiner différemment les alimens alcalefcens & acefcens. Prefque tous les autres leur font contraires.

III. Ceux qui ont une rigidité, ou un relâchement des fibres, &c. doivent choifir dans les alimens acefcens & alcalefcens, relativement aux qualités des alimens rapportés ci-deffus.

IV. Les émoliens conviennent à ceux qui doivent encore grandir, à ceux qui ont une rigidité des fibres.

V. Ceux qui ont une difpofition particuliere à quelque corruption, doivent éviter les alimens qui dégénerent dans l'âcreté, qui leur eft naturelle ; ceux qui ont le fang falé, doivent éviter les ali-

mens salés, &c. Les alimens acescens conviennent à ceux qui inclinent à la pourriture, & les alimens alcalescens sont sains à ceux qui sont sujets aux aigreurs. Les délayans conviennent dans toutes sortes d'âcretés.

VI. L'on doit avoir égard à l'habitude, que l'on regarde avec raison comme une seconde nature.

VII Il faut faire attention aux saisons; car pendant les chaleurs de l'été les humeurs tendent davantage à la putréfaction; ainsi il faut profiter dans ce temps des bienfaits de la nature, qui nous fournit libéralement des fruits, des herbes & quantité de rafraîchissans, lesquels sont diamétralement opposés à la pourriture.

VIII. Il est encore à propos de considérer le temps & le lieu; car d'un temps froid & dans une place froide l'on digere mieux que dans les chaleurs.

De toutes ces remarques il faut conclure qu'il n'est pas possible de donner un régime de vivre, qui convienne à tous sans exception. L'on voit aussi de-là l'importance de faire quelque choix dans sa nourriture, sur-tout à l'égard de ceux qui ne sont pas d'une santé à toute épreuve. Le célebre Boerhaave, qui nous a

laiſſé de très-beaux dogmes à ce ſujet, en a auſſi été un modele de pratique. Il étoit d'un tempérament inflammatoire & il avoit le ſang ſalé; pour cette raiſon, il aimoit tout ce qui étoit rafraîchiſſant, de ſorte que c'étoit moins par inclination que par principes, qu'il avoit de l'indifférence pour le vin & les liqueurs ſpiritueuſes, & qu'il étoit ſi porté pour les fruits, le petit lait, &c. Ce choix d'alimens, qui ne ſied pas mal dans tous les temps, devient néceſſaire, lorſque l'on boit les eaux minérales.

Outre les regles précédentes j'en donnerai quelques-unes qui regardent particuliérement ceux qui prennent les eaux ferrugineuſes.

I. Les alimens alcaleſcens, s'ils ſont contraires d'ailleurs, le ſont encore plus dans le temps de l'uſage de ces eaux. Car elles contiennent un ſel alcalin & du fer, qui n'agit favorablement qu'autant qu'il eſt diſſous par un acide. Or les matieres alcaleſcentes précipitent le fer de ſon diſſolvant.

II. Ceux à qui les aceſcens conviennent indépendamment de l'uſage des eaux, doivent avec plus de raiſon en prendre dans ce temps.

III. Les alimens visqueux, indigestes, salés, venteux, quoiqu'ils ne fussent pas fort contraires hors le temps de l'usage des eaux, doivent être bannis lorsqu'on les prend.

IV. Je m'en rapporte à ce qui précede touchant quelques cas particuliers.

Il suit de l'article précédent que le régime qui convient le plus généralement à ceux qui prennent les eaux ferrugineuses, se rapporte aux chefs suivans.

I. Les viandes douces, de bon suc, de facile digestion, les poulets, les poules, les chapons, les perdreaux, les grianeaux, les gelinottes, les becasses, les lapreaux, les levreaux, le veau, le cabri, l'agneau, le bœuf, le mouton, toutes ces viandes étant beaucoup mortifiées, sont trop proches de la putréfaction pour être recommandables. C'est pour cette raison que la viande de cerf, les oyes, les canards, les pigeons, les oiseaux voraces, les foies, les roignons, & les entrailles de toutes sortes d'animaux ne conviennent pas.

II. Les poissons de riviere, qui sont de bon suc & peu gluans, comme la truite, le brochet, la perche, les goujons, les écrevisses. Mais en général le

poiſſon convient moins, parce qu'il incline trop à la putréfaction & à la viſcoſité.

III. Les grains, le pain, le riz, les gruaux, les papins d'avoine; divers potages, la chicorée, l'endive, que l'on rapporte communément à la chicorée, la laitue, les petites carottes, les ſcorzoneres, le lait, les pruneaux, &c.

Touchant la préparation, la plus grande ſimplicité eſt toujours fort louable. Les viandes ſont plus ſaines bouillies que rôties. La friture rend les poiſſons plus malſains. Les herbes potageres ſont moins venteuſes étant bouillies ou étuvées que lorſqu'elles ſont crues. Les ragouts dans leſquels il entre beaucoup d'épiceries, ont été de tout temps condamnés; je ne crois pas qu'on puiſſe légitimement en appeller de cette ſentence. Mais s'il faut de l'aſſaiſonnement, je conſeillerois de ſe ſervir de jus & de tranches de citron, de verjus, de vin de Moſelle, de crême de tartre, de vinaigre, de romarin, ſerpolet, thim, ſauge, hyſſope, menthe, de fleurs de muſcade, de gingembre, de canelle, plutôt que de toute autre choſe. Au reſte c'eſt la quantité qui doit faire l'objet principal de la regle. A cette

occasion on devroit ne point perdre de vue un bel aphorisme de Boerhaave.

*L'assaisonnement fait d'acides, de sel & d'aromates, nuit par son acrimonie à ceux qui se portent bien ; il détruit les plus petits vaisseaux, & excitant un faux appetit par sa pointe, fait que le corps est plus accablé que nourri.*

Quant au fruit ou dessert, les cerises aigres, les fraises, les oranges, un biscuit de Spa sec ou en brisée, les anis, sont ce qu'il y a de plus convenable. Les personnes sujettes aux vents & aux aigreurs, doivent éviter tous les fruits d'été.

Quant à la boisson, le vin de Pontac & celui de Bourgogne sont plus propres dans une foiblesse & un relâchement des fibres considérable. Si l'on craignoit d'échauffer, le vin de Bar pourroit leur être substitué. Un vin de liqueur seroit meilleur dans les aigreurs, les épuisemens, les maladies de poitrine. Et le vin de Moselle sera préféré, lorsqu'il s'agit de rafraîchir, de corriger l'âcreté des humeurs, de résoudre, d'atténuer, de désobstruer, d'ouvrir par le bas.

La bierre est plus pesante & plus grossiere que le vin. Cependant les personnes qui ont coutume d'en boire journellement, peuvent

peuvent en faire leur boiſſon dans le temps de l'uſage des eaux, pourvu qu'elle ſoit de bons grains, bien cuite, qu'elle ait bien fermenté, qu'elle n'ait ni moins de deux, ni plus de quatre mois, & qu'on ne la tire pas d'un tonneau levé. Ce que je dis ici de l'habitude, doit être appliqué avec un grain de ſel à tout ce qui regarde le choix de toute autre boiſſon & des alimens. *Conſuetudo eſt altera natura.*

Il ſeroit difficile de donner des regles de la quantité qui convient à un chacun. Je dis en général qu'il faut avoir beaucoup d'égard à l'habitude; mais ſi l'on étoit accoutumé à faire le ſouper fort amplement, il faudroit ſe réformer ſur cet article. Il faut auſſi régler la quantité ſuivant les forces du malade, ſans négliger l'attention qu'exige le motif pour lequel il prend les eaux. Il convient auſſi de mêler avec le vin un peu d'eau minérale, ou de l'eau douce, & de retrancher un peu de la quantité ordinaire de la boiſſon, ſur-tout le ſoir, de crainte que le corps n'étant échauffé pendant la nuit, ou les orifices des tuyaux abſorbans n'étant pas diſpoſés à attirer l'eau minérale, elle ne produiſe des gonflemens, &c.

Quelle différence, M. le Docteur, entre ce régime & le vôtre! Remarquez avec quelle prudence M. Limbourg sait le proportionner à la constitution, aux dispositions habituelles & à l'état présent de ses malades! Tantôt alcalin, tantôt acide, quelquefois combiné de ces deux principes, toujours méthodique, jamais systématique, toujours propre à tempérer l'action des remedes, mais jamais à détériorer les humeurs des sujets, le régime entre ses mains semble se prêter, comme un instrument souple & docile, à tous les tempéramens & à toutes les circonstances; tel que ces ruisseaux limpides, dont la main d'un artiste fait si bien diriger le cours, que leurs eaux semblent se multiplier & se reproduire en se divisant & portent par-tout cette douce fraîcheur, qui est en quelque sorte l'ame & la vie des végétaux qu'elles arrosent pour les désaltérer.

Vous prétendez que la vertu & l'efficacité de votre spécifique *s'expliquent aisément par les principes de l'air* (a) *fixe.* Mais savez-vous, M. le Docteur, ce que c'est que *l'air fixe?* Comment par

(a) Méd. simplif. page 44.

le moyen d'un alcali pourrez-vous introduire ou former cette espece d'air dans un estomac déja surchargé de matieres alcalescentes ? L'air fixe n'est-il pas ce qu'on appelle proprement *acide méphitique* ? Or cet *acide* a-t-il jamais existé dans votre *extrait digestif* ? L'air fixe, dit M. Sigaud Delafond, est un des meilleurs anti-septiques ou anti-putrides qu'on connoisse. Pourquoi ? parce qu'il est à base acide. Mais votre remede est alcalin ; il doit donc avoir des propriétés toutes contraires ; & l'on s'apperçoit bien, Docteur, que vous en faites usage. „ On administre l'air fixe, ajoute le même Auteur, avec le plus grand succès dans les fievres putrides inflammatoires..... dans les maladies scorbutiques.... On en a tiré le plus grand parti contre les ulceres les plus dangereux. On a guéri par son moyen plusieurs cancers ouverts qui rendoient la sanie la plus fétide & la plus fâcheuse.... les pierres & les calculs de la vessie, &c. " Dans cette derniere sorte de maladies, il peut rétablir parfaitement la santé de ceux qui l'auroient perdue (dit le Docteur Saunders dans sa Lettre au Docteur Percival) en persévérant dans l'usage des dissolvans lixiviels. Au reste,

quelles que ſoient les propriétés de l'air fixe, ces ſavans Phyſiciens ne l'ont jamais regardé comme un remede univerſel dans les maladies chroniques; ſi cela étoit, rien n'eſt plus facile que d'en imprégner l'eau & de l'adminiſtrer ſuivant le procédé du Docteur Nooth, au moyen de ſon appareil perfectionné par M. Parker, &c. Nous ne ferons point l'énumération ennuyeuſe de toutes les maladies où vous jugez que votre extrait digeſtif convient; il ſuffit de remarquer en paſſant que nous guériſſons pareillement toutes ces maladies, mais par des moyens moins violens & moins dangereux que les vôtres. Nous nous contenterons de quelques courtes réflexions ſur la goutte, la gravelle & la pierre. C'eſt dans ces maux-là ſur-tout que vos ſpécifiques ont l'avantage d'un triomphe complet. » Puiſque la matiere de la gravelle (a), dites-vous, de la pierre des reins & de la veſſie, eſt très-analogue à la matiere goutteuſe; ces remedes, particuliérement l'*eau digeſtive*, doit convenir, & convient réellement aux graveleux, & à ceux qui ont la pierre; il

(a) Méd, ſimplif. page 110.

n'eſt même point de doute que ſon uſage n'en affranchiſſe les goutteux «. » Le ſeul diſſolvant, dit M. Saunders, qui ſoit maintenant en uſage pour diſſoudre les calculs de la veſſie eſt la *leſſive*, qui a été recommandée au Public ſous diverſes formes, comme un remede ſpécifique dans ces maladies. Le meilleur moyen connu d'obvier à l'irritation & à la douleur qu'il produit communément, c'eſt d'y joindre un *parégorique*... Mais l'acide méphitique doit obtenir la préférence ſur les plus fameux diſſolvans lixiviels ou autres, qui ſont maintenant en uſage, parce qu'il eſt ſalutaire à la conſtitution, & qu'il arrête cette tendance à la putréfaction déja ſi dominante dans les diatheſes calculeuſes, & qu'on augmente ſi fort par les ſels alcalins, & par le régime ſeptique dont on recommande en général de faire uſage conjointement avec les diſſolvans lixiviels... (a) » On ſait bien, dit-il ailleurs, que tous les remedes empyriques qui ſont maintenant recommandés, & qu'on met en uſage pour

(a) Appendix à la ſuite des *Exper.* de Prieſtley, *ſur l'air.* Tome 3. p. 481 & 483.
(b) Ibid. p. 502 & ſuiv.

diſſoudre le calcul humain ſont des alcalis, rendus plus ou moins cauſtiques par une combinaiſon avec la chaux, & qu'on ne fait que déguiſer de différentes manieres, ſoit en leur aſſociant des amers & autres ſubſtances végétales, ſoit en les colorant par différens corps qui ne ſauroient rien ajouter à leur énergie.

On joint à quelques-uns une préparation d'opium, pour obvier à l'irritation que les remedes lixiviels produiſent dans les voies urinaires. Les remedes lixiviels qu'on emploie pour détruire le calcul humain ſont extrêmement deſtructifs pour quelques conſtitutions. Il y a des exemples qu'ils ont produit les maladies les plus putrides, & augmenté les diſpoſitions aux affections ſcorbutiques.

Ils amenent quelquefois les plus dangereuſes hémorrhagies; la diete animale, qui eſt l'article principal du régime qu'on y aſſocie, augmente extrêmement l'état putreſcent des fluides; & j'ai de plus obſervé fréquemment, que ces remedes occaſionnent tant d'irritation & de douleur, qu'il en réſulte une inflammation conſidérable à la veſſie ».

Voilà, M. le Docteur, des remarques qui prouvent au moins qu'il exiſte

un autre dissolvant plus doux, plus salutaire & tout aussi efficace que le vôtre, pour dissoudre les calculs de la vessie. On peut guérir sans s'exposer à la putréfaction & aux maladies innombrables qu'occasionnent ordinairement la quantité excessive des principes alcalins : seriez-vous assez dépourvu d'humanité pour vouloir putréfier l'espece humaine toute vivante ? Une pareille idée vous fait horreur ; elle est cependant une conséquence de votre systême. Si la Ville entiere usoit de votre extrait digestif, pour se préserver des maladies, que deviendrions-nous, juste ciel ! Dans l'espace de dix années nous ne marcherions plus qu'environnés d'une foule de cadavres vivans, déja pourris & consommés par la mort lente & successive de leurs parties animales, & les corps ne seroient plus que des amas & des dépôts méphitiques d'une corruption horrible. Que ce tableau est effrayant ! mais qu'il s'en faut malheureusement qu'il soit outré ! Le remede perfide séduira le malade par la vaine, mais douce illusion d'un soulagement momentané ; il lui inspirera une confiance superstitieuse en l'éblouissant par l'apparence d'une santé trompeuse

& paſſagere ; l'homme ne voit que le préſent ; il s'endort dans le calme, ſans prévoir la tempête ; la préſence des biens dont il jouit efface de ſon cœur la crainte des maux dont il eſt menacé. Il n'eſt point de malades auxquels on ne puiſſe appliquer ces vérités morales. Qu'un remede ſappe & détruiſe à la longue les fondemens de l'économie animale, pourvu qu'il pallie le mal, il eſt toujours bien reçu. Tant il eſt vrai qu'on appréhende toujours plus la mort qu'on ne déſire l'immortalité.

Il n'y a point de ſiecle qui n'ait vu éclore des monſtres ; la théorie & la pratique de la Médecine ont été ſujettes plus que celles de tous les autres Arts à ces phénomenes extraordinaires qui caractériſent l'extravagance de l'eſprit humain, lorſqu'il abandonne la route que lui a tracée la main ſage de la Nature. Nous aurions peine à croire, ſi nous n'en euſſions été les témoins oculaires, que des Médecins euſſent jamais prétendu guérir leurs malades par l'uſage des poiſons les plus violens, employer des pilules qui contenoient de l'arſénic dans le traitement des fievres, & des pilules de ſel de ſaturne dans le traitement des mala-

dies vénériennes ; pilules d'autant plus affreuses (ajoute Triller en parlant de ces dernieres) qu'elles contiennent un poison lent qui ronge, mine & desseche le corps par le marasme, &c. composition vraiment *infernale*, imaginée pour la destruction du genre humain, &c. Quant à la premiere espece de pilules, la sagesse du Magistrat en a proscrit l'usage par un acte public & authentique, & il y a tout lieu de croire que sa prudence éclairée ne fermera pas les yeux sur les funestes effets que peut produire l'extrait caustique du Docteur.

» Les plus grands Médecins, dit le Docteur, ont toujours conseillé les eaux minérales naturelles dans toutes les maladies de longue durée, où je conseille mes eaux factices ; tous les Auteurs conviennent que l'indigestion engendre toutes sortes de maladies ; les plus illustres soutiennent que toutes celles dont je parle, ne viennent guere que d'indigestions ; & il n'est pas surprenant qu'un remede qui, étant un puissant *résolutif*, prévient & corrige toujours l'indigestion, soit si efficace, & pour préserver des maladies & pour les guérir. Cette découverte a dû m'engager à simplifier, à *réformer*,

à *refondre* en un mot la pratique de la *Médecine*; enfin pour avoir trouvé le vrai ſpécifique contre l'indigeſtion & contre les maux qu'elle cauſe, je ne ſuis aucunement coupable de l'ignorance des Médecins ſur cette matiere; ignorance que j'ai prouvée par l'aveu de feu M. Lieutaud, premier Médecin de Louis XVI, qui renferme ſans doute celui de la faculté &c. (a). «

Il n'eſt pas poſſible de renfermer tant de raiſon & de bon ſens en ſi peu de mots. Il eſt vrai que les Médecins recommandent les eaux minérales dans les maladies chroniques; mais ils ſavent, comme nous vous l'avons déja dit, faire un choix ſage & judicieux de ces eaux, & n'ordonnent pas la même pour toutes ces maladies. Leur Thérapeutique n'eſt pas reſtreinte comme celle du Docteur, à une ſeule ſorte d'eau naturelle ou factice. Nous convenons encore que l'indigeſtion eſt la ſource d'un grand nombre de maux; mais il eſt bon de remarquer que le Docteur n'a pas entendu M. Lieutaud dans le paſſage même qu'il cite. M.

(a) Obſerv. ſur la petite vérole, pages 40 & 41.

Lieutaud avoue à la vérité qu'il y a un grand nombre d'indigeſtions, pour le traitement deſquelles l'Art n'offre que des tâtonnemens ; mais il eſt aiſé de s'appercevoir qu'il ne parle que de ces ſortes d'indigeſtions qui ſont compliquées avec un vice organique (a) des viſceres, & non de celles qui ſont produites ſimplement par la mauvaiſe coction des alimens. Il eſt des remedes pour ces dernieres ; il eſt rare qu'on guériſſe les autres ; l'extrait du Docteur même ne feroit alors qu'augmenter le mal. Comment oſe-t-il donc accuſer les Médecins d'ignorance ſur cette matiere & généraliſer une idée que M. Lieutaud n'a prétendu appliquer qu'à

(a) C'eſt-à dire, lorſque l'organiſation de quelque viſcere eſt détruite. Le Docteur avoue qu'il ne peut guérir ces ſortes d'indigeſtions par ſes moyens ; ainſi, il ne guérit aucune indigeſtion que nous ne guériſſions tous les jours nous-mêmes, ſans détruire, comme lui, par des *cauſtiques*, la conſtitution de nos malades. En quoi conſiſte donc cette ſupériorité qu'il prétend s'arroger ſur M. Lieutaud & ſur la Faculté. Il cite trois fois le même paſſage dans ſes deux Brochures, & toujours pour en tirer une fauſſe conſéquence. Que c'eſt profiter bien adroitement d'une autorité reſpectacle !

quelques cas particuliers ? C'étoit pour se mettre modestement au-dessus de M. Lieutaud & de la Faculté toute entiere qu'il fait adroitement parler par la bouche de ce grand homme.

*Macte nova virtute, puer; sic itur ad astra.*

Vous n'avez rien prouvé, M. le Docteur, par l'aveu de M. Lieutaud, sinon que ce n'est point pour vous que son Livre est écrit, puisque la plus petite équivoque & la moindre obscurité suffisent pour vous écarter de la route. Au-lieu de songer à *réformer* & à *refondre* la Médecine, tâchez de *réformer* & de *refondre* vos propres idées. On ne vous imputera jamais l'ignorance, & encore moins les connoissances des Médecins sur les indigestions ; mais, comme on pourroit nous rendre responsables des maux qui doivent être la suite naturelle & nécessaire de votre méthode, si nous ne prenions pas le soin d'en prévenir le Public ; comme nous nous rendrions les complices d'un monopole coupable en nous bornant à une connivence lâche & stupide, dans un cas où le devoir nous impose l'obligation sacrée de faire tonner

la Vérité ; de toutes les raisons que nous avons alléguées, nous nous croyons fondés à conclure, que l'usage habituel de votre extrait digestif, loin de prévenir les maladies, en peut à la longue causer d'incurables, & que l'effet le moins pernicieux qu'il puisse produire, c'est de faire violence à la nature, en brusquant ses opérations, de traverser l'élaboration des fluides, en précipitant les digestions, ou de corrompre les solides par une dégradation insensible, lorsqu'il ne trouve point de *menstrue* propre à dompter son acrimonie.



## CHAPITRE XII.

*Théorie des* acides, *cõnſidérés comme cauſes de toutes les maladies. Plagiat du ſyſtême du* Docteur.

SI vous n'êtes point l'inventeur de vos prétendus ſpécifiques, M. le Docteur, comme nous vous l'avons évidemment démontré, vous ne pouvez paſſer à plus juſte titre pour le créateur de votre ſyſtême pathologique. En proſcrivant partout les remedes acides, vous vous trouviez réduit néceſſairement à embraſſer le ſentiment de ceux qui avoient attribué avant vous toutes les maladies à un vice acide des humeurs, & à proſcrire, comme eux, l'uſage des alcalis dans la plûpart des maladies. Le premier plagiat autoriſoit naturellement le ſecond; mais ce ſyſtême eſt plus ancien que vous ne le penſiez peut-être vous même : ſon origine remonte juſqu'au milieu du ſeizieme ſiecle; il eut au moins la gloire de renverſer celui de Galien, non pas parce

qu'il étoit plus ſolide & plus raiſonnable, mais parce qu'en imprimant une commotion forte & ſubite aux eſprits, il fit ſuccéder un ſage ſcepticiſme à cet enthouſiaſme aveugle, dont la contagion avoit tellement gagné tous les Médecins, qu'ils ne juroient plus que par le nom d'un homme qui de leur maître étoit devenu leur idole, & devant lequel ils s'imaginoient que la raiſon même devoit ſe taire. Au reſte, les obligations que l'on doit aux premiers Auteurs qui accréditerent l'hypotheſe que vous prétendez faire revivre, c'eſt que, malgré leur extravagance, ils enrichirent l'Art de traiter les maladies d'un grand nombre de remedes importans inconnus ou négligés, tels que le mercure, l'antimoine, le ſoufre, le nitre, l'opium, le fer, les eſprits volatils d'urine, ceux de corne de cerf, de ſang & d'autres ſubſtances animales, &c. Nous n'attendons pas moins de vos talens, M. le Docteur; la ſociété a droit de vous demander compte de ces 20 ans de travaux que vous n'avez certainement pas employés à la recherche d'un remede connu bien long temps avant vous.

*Paracelſe Bombaſt*, Suiſſe du Canton

d'Appenzel (a), grand Chymiste, Chirurgien, Astrologue, homme immonde & crapuleux, ignorant entêté de l'Alchymie, qui après avoir brûlé publiquement, à Bâle, du haut de sa chaire, les Œuvres de *Galien* & d'*Avicene*, dont le premier lui avoit, disoit-il, écrit des Enfers, & le second avoit eu une conférence avec lui dans les parvis du séjour ténébreux: Paracelse, dis-je, dont la moindre folie étoit de se vanter hautement qu'il étoit le Monarque de l'Empire Médical; qu'il guérissoit les maladies incurables avec certains mots ou caracteres, dont il élevoit la vertu au-dessus de toutes les forces de la nature; que par le moyen de la Chymie, il produiroit un enfant vrai & vivant qui, à la grosseur près, ressembleroit dans toutes ses parties aux

(a) Philippe-Aurele-Théophraste BOMBAST de HOHENHEIM naquit en 1493, dans un petit bourg de Zurich en Suisse, dont le nom *Einsidlen* signifie en Allemand *Hermitage*. Le Baron *de Haller* assure au contraire qu'il vint au monde au village de *Gaiss*, au Canton d'Appenzel, & qu'il étoit de la famille de *Hohïner*, qui y subsiste encore. Il mourut le 24 Septembre 1541, âgé de 48 ans. V. le Dict. Hist. de Méd. par M. Eloi.

enfans ordinaires ; cet homme, prodige unique d'extravagance, de phrénésie, de rodomontade, de superstition, qui assuroit à ses disciples qu'il consultoit le Diable, quand Dieu ne vouloit pas l'aider ; voilà, M. le Docteur, le véritable inventeur de cette espece de pathologie, que vous annoncez aujourd'hui comme une découverte nouvelle ; ou du moins ce fut lui qui en fit naître l'idée à Van Helmont.

*Van Helmont* (a), né avec un jugement plus sain & plus vigoureux que *Paracelse*, mais avec un caractere aussi

---

(a) Jean-Baptiste *Van Helmont*, sieur de Rogembroch, Mérode, Oirschot, Pellines, &c. qui se plaisoit à prendre le titre de *Medicus per ignem*, naquit à Bruxelles en 1577 d'une famille illustre ; il prit ses degrés en Médecine dans l'Université de Louvain en 1599, se retira dans son laboratoire de Vilvorden en 1609, & mourut d'une pleurésie le 30 Décembre 1644. C'est de lui que *de Haen* a dit (*Prælect. in* Boerh. *instit. path. Tom.* 5. *p.* 369.) Helmontius debacchando in venæ sectionem, & per sua, tum chemica, tum specifica curare adnitendo, ipse pœnas tulit dignas, dum in se se neglecta inflammatione, phtisi periit, & infinitos homines acutis decumbentes aut occidit, aut in longas, easdemque passim, tandem lethales, conjecit ærumnas.

dur & aussi insultant, enthousiaste de ses secrets, comme lui, ennemi déclaré de la saignée & des purgatifs (haine bisarre & ridicule, dont il fut enfin lui-même la victime, comme sa femme & ses enfans l'avoient été avant lui), porta jusqu'au fanatisme son admiration pour ce Médecin Suisse qu'il avoit pris pour modele : après avoir attaqué de front la doctrine de l'école Galénique, il finit par sapper les fondemens de la Médecine elle-même, en accusant d'imposture la méthode d'Hippocrate & des anciens Grecs. Imitateur outré du verbiage & des rêveries de Paracelse, pour ne rien céder à ce visionnaire, il ne se contenta pas de se vanter d'avoir trouvé comme lui un remede universel, mais il bouleversa encore tous les principes de la Pathologie, en soutenant » que tout *acide* est l'ennemi naturel de nos mixtes; que la plus petite quantité qui puisse s'en trouver dans nos veines, suffit pour causer les effets les plus pernicieux; que cette espece de sel produit seule les tranchées & les douleurs dans les intestins, les difficultés & les stranguries dans les voies urinaires, la *corrosivité* des ulceres, les maladies de la peau, la goutte & tous

les autres maux de cette ſorte ; enfin que toute eſpece d'acidité quelconque eſt incompatible avec la conſtitution naturelle & abſolue de l'individu conſidéré dans l'état de ſanté. » L'acide, ajoute-t-il dans un autre endroit, qui reſte après la premiere coction, en ſe ſouſtrayant à l'élaboration de l'eſtomac, occaſionne par ſa crudité, des tranchées dans les inteſtins ; en paſſant dans les veines, il cauſe différentes fievres, la contraction de l'abdomen, l'hydropiſie, les obſtructions du méſentere, la paralyſie, &c. « Enfin, après avoir raſſemblé quelques faits & quelques cas particuliers analogues à ſes principes, il conclut généralement que les *acides* ſont les cauſes auxquelles on doit attribuer l'origine de toutes les maladies.

*Tachenius* (a), diſciple de *Timpler*, Médecin d'Herford en Weſtphalie, après avoir manifeſté par la baſſeſſe qu'il eut de voler ſon Maître, ce penchant naturel

(a) *Otton Tachenius* prit le bonnet de Docteur l'année de la mort de *Van Helmont* ; il étoit contemporain de *Sylvius de le Boë*. Mrs. *Burgrave & de Haller* en parlent en ces termes ; *omittere poſſem flagitioſæ vitæ hominem furem & impoſtorem.* ( Voyez *Methodus ſtudii* de Boerhaave ).

à la friponnerie qui caractérise ordinairement les Charlatans, devenu garçon Apothicaire à *Kiell*, puis Médecin ambulant; enfin Docteur en Médecine à Padoue, chymiste à Venise; Tachenius acheva la révolution étonnante que Paracelse & Van Helmont avoient préparée. Les *acides* jouirent seuls du privilege d'exciter les maladies; & les *alcalis*, du pouvoir exclusif de les guérir. » C'est sur-tout dans ce petit Ouvrage où il traite *du principe des maladies*, que cet imposteur remue ciel & terre pour prouver qu'elles viennent toutes des *acides*, & pour persuader à ses Lecteurs qu'il n'y a point de remedes plus efficaces & plus expéditifs dans leur traitement, que les sels volatils de son invention, le sel de vipere & les terres absorbantes. « On ne sera pas surpris qu'avec autant de souplesse & de subtilité d'esprit, Tachenius se soit fait de son temps un grand nombre de partisans illustres, sur-tout si l'on fait attention que pour mieux en imposer, il avoit pris le masque d'Hippocrate; & c'est en cela seul, M. le Docteur, que vous avez daigné l'imiter.

Un des plus respectables prosélytes

de Tachenius, fut *Dubois De le Boë* (a), autrement dit *Sylvius De le Boë*, praticien d'un mérite distingué, qui a rendu un service essentiel à la Médecine en donnant l'idée de conduire les éleves dans les hôpitaux, pour leur expliquer auprès du lit des malades, la cause des maux qui affligent l'humanité; mais qui lui porta le coup le plus terrible, en se laissant séduire par les faux principes de Tachenius, & en établissant, de même que celui-ci, que l'*acide* étant la cause générale de toutes les maladies, les remedes alcalins tant fixes que volatils, sont les armes qu'on doit employer pour les combattre. » Or, ajoute Tralles, si l'on fait attention à la réputation éclatante qu'avoit acquis *Sylvius*, soit en pratiquant, soit en enseignant la Médecine, si l'on se représente cette multitude prodigieuse d'éleves, qui de toutes les parties de la Hon-

(a) *François Dubois de le Boë*, né en 1614 à *Hanau*, ville d'Allemagne, d'une famille originaire de Cambrai, après avoir fait ses études à *Sédan*, prit le bonnet de Docteur à Bâle le 16 Mars 1637, fut Professeur en Médecine à *Leyde*, ensuite Recteur de cette Université. Il mourut le 14 Novembre 1672, dans la 58e année de son âge.

grie, de l'Allemagne, du Danemark, de la Suisse, de la France, de l'Italie, de l'Angleterre, accouroient en foule à ses leçons, & parmi lesquels on choisit ensuite plusieurs Professeurs pour enseigner, je ne dis pas seulement dans l'Université de Leyde, mais encore dans un grand nombre d'autres Universités; si l'on fait, dis-je, une attention sérieuse à tant de circonstances réunies qui conspiroient à accréditer les hypotheses de Sylvius (a), il sera aisé de supputer comment il a été possible que ces opinions aient été si vîte répandues & reçues avec tant d'avidité dans toute l'Europe.

Un des plus zélés partisans de la doctrine de *Sylvius*, *Bontekoë* rapportoit la cause de toutes les maladies à un *acide-visqueux :* persuadé que le sang ne pouvoit jamais avoir assez de ténuité, il n'épargnoit rien pour en désunir les principes & le tenir dans l'état de la plus

---

(a) *Corneille Bontekoë*, natif d'Alcmaer, fut Licencié en Médecine à Leyde, puis Médecin de Frédéric-Guillaume, Electeur de Brandebourg, qui lui donna une chaire à Francfort-sur-l'Oder. Il mourut d'une chûte le 3 Janvier 1685, âgé de 38 ans.

grande fluidité possible. Il rejettoit la possibilité de la pléthore, & en conséquence condamnoit la saignée & l'application des sangsues, les purgatifs, les véficatoires, les rafraîchissans, &c. » Ainsi, ajoute M. Eloi, pensa-t-il pour les autres & pour lui-même. Victime de son systême, il refusa d'être saigné, après la chûte qui le mit au tombeau à l'âge de 38 ans. Tel est l'empire de l'opinion. Bontekoë en fut l'esclave dans celle de toutes les sciences, où les faits doivent parler plus haut que la raison, quand on n'a pas les yeux fermés à la lumiere: c'est pour avoir été sourds à la voix de l'expérience, que tant de Médecins ont débité de fausses hypotheses, dont ils ont été eux-mêmes les martyrs. «

*Gehema* (a), Chevalier & Médecin Polonois, célebre par l'usage du *moxa* qu'il employoit dans la goutte, devint encore plus célebre par un *Ouvrage* con-

(a) *Jean-Abraham Gehema* étoit fils de *Jacques*, Staroste & Chambellan du Roi de Pologne. D'abord Militaire, il s'attacha ensuite à la Médecine. Il fut disciple de *Bontekoë*, Docteur de l'Université de Leyde, premier Médecin des Rois de Prusse & de Pologne, &c.

forme aux principes de Bontekoë, son maître, dans lequel, suivant pas-à-pas les traces de celui-ci, il proscrit la saignée, les scarifications, les purgatifs, &c. Son fanatisme pour la théorie des acides, considérés comme la cause générale des maladies, alla si loin, que dans un autre *Ouvrage diététique* il condamna l'usage de tout aliment *acide* ou *acescent*; le vinaigre, le sucre, les fruits d'été bien mûrs, les vins acides ou acidules étoient, selon lui, très-pernicieux à l'espece humaine. N'est-ce pas là votre systême tout entier, M. le Docteur, tel que vous l'avez exposé vous-même? Vous voyez qu'il s'en faut bien que cette méthode soit neuve, comme vous l'avez assuré. Je pourrois vous citer une infinité de Médecins, tels que *Blancard*, *Waldschmidt*, *Craanen*, *Ettmuller*, *Langius*, &c. qui, comme vous, ont été le jouet d'une erreur, qui a eu pendant près de deux siecles des influences si terribles sur la pratique générale de la Médecine. Mais comme cette compilation deviendroit trop longue & trop diffuse, nous nous contenterons de vous renvoyer à l'Histoire de l'Art, & sur-tout aux Ouvrages des Médecins qui ont supérieurement

traité

traité cette partie. Nous finirons seulement par vous appliquer ces belles paroles, dont se sert un savant Ecrivain pour déplorer le sort de M. *Teichmeyer*, Professeur à Genes, fameux par l'opiniâtreté avec laquelle il soutenoit la même hypothese. » Peut-être, dit-il, trouvera-t-on que je me suis trop étendu sur l'histoire des Auteurs qui ont été les partisans outrés de la théorie des acides; mais je ne puis cependant abandonner cette matiere sans faire éclater la juste & vive douleur, dont toute mon ame a été profondément pénétrée, lorsque j'ai découvert que le célebre *Teichmeyer*, Professeur à Genes, étoit encore aujourd'hui un des plus zélés défenseurs d'un système pathologique, aussi absurde & aussi dangereux. Je l'avoue sincérement, je ne puis concevoir comment, dans un siecle où les lumieres d'une saine Philosophie ont prévalu sur l'esprit de paradoxes & de systêmes, un Chymiste qui jouit d'une si haute réputation, a pu s'aveugler, jusqu'au point de laisser échapper de sa plume une proposition aussi fausse que celle-ci; *la plupart des maladies, tant aiguës que chroniques, proviennent d'un acide coagulant & corrosif.* Quelque vénération

que j'aie pour ce ſavant diſtingué, à qui ſes connoiſſances profondes dans toutes les parties de l'Art ont aſſuré les hommages & la reconnoiſſance de ſon ſiecle, l'intérêt de la vérité & ma conſcience ne me permettent pas cependant de ſouſcrire avec une lâche complaiſance à une aſſertion qui peut avoir des conſéquences ſi funeſtes.

Tous ces Médecins, ſectateurs de Van Helmont, ont été vos modeles, non-ſeulement dans la théorie, mais encore dans la pratique; pluſieurs même employoient des moyens plus doux que les vôtres, puiſque dans le traitement des maladies, ils ne ſe ſervoient que des abſorbans. » Heureux les Médecins, s'écrie Tralles, s'ils connoiſſoient toujours l'ennemi qu'ils ont à combattre, s'ils n'avoient rien à redouter de ſes embuches perfides, s'il ſe préſentoit toujours à eux ſous la même forme & couvert des mêmes armes, & qu'ils n'euſſent beſoin dans tous les cas que des mêmes moyens, pour en triompher! Que la victoire ſeroit facile, ſi la nature, les cauſes & le caractere des maladies étoient toujours les mêmes, ſi le même antidote pouvoit dompter tous les poiſons, & s'il n'y avoit point de maux

qui ne fussent forcés de céder à la vertu des mêmes spécifiques ! Mais ce systême pathologique, accrédité en si peu de temps, fut renversé en moins de temps encore : cet édifice imposant & magnifique s'écroula plus vîte qu'il ne s'étoit élevé ; il s'évanouit comme les Palais enchantés des Fées ; & à peine en retrouve-t-on les chétives ruines. «

Les *Fréderic Hoffman* (a), les (b) *Berger*, les *Pitcarnius* (c), les (d) *Boerhaave*, les *Baglivi* (e), attaquerent cette opinion monstrueuse avec autant de bonheur que de courage ; vainqueurs des préjugés qui avoient fasciné les yeux de la plupart des Médecins de leur temps, armés d'argumens victorieux & péremptoires, ils foudroyerent, ils écraserent cette Hydre à cent têtes ; l'Empyrisme fut con-

(a) Voyez sa differt. *De acidi & viscidi pro stabiliendis omnium morborum caussis insufficientiâ.*

(b) Differt. *De acido insonte.*

(c) Differt. *De Operâ quam præstant corpora acida vel alcalina in curatione morborum.*

(d) Orat. *De chemiâ suos errores expurgante.*

(e) Baglivi, prax. Méd. lib. 1 Cap. 5, § 2.

fondu ; la vérité reparut plus brillante & plus belle ; les principes de la pathologie furent affermis ; & la Médecine triomphante rentra dans tous ses droits. Plusieurs Médecins, disciples enthousiastes des *Van Helmont* & des *Sylvius*, se convertirent & abjurerent leur opinion hétérodoxe sur les *acides*. De ce nombre fut *Vallisneri*, qui mérite à tous égards nos éloges par la candeur avec laquelle il se rétracta. Sa profession de foi en fait de pathologie, mérite d'être conservée, quand ce ne seroit qu'à cause de l'air de sincérité qui y regne : » *Borelli* a observé, dit-il, qu'en mêlant un acide quelconque à la partie séreuse du sang, & en l'approchant du feu, on empêchoit par-là ce fluide de se coaguler. Ce phénomene m'embarrasse singuliérement ; car j'avois la tête remplie de belles chimeres sur les effets de l'acide. Dans toutes mes consultations, j'étois toujours l'ennemi déclaré des acides ; & tous mes remedes ne tendoient qu'à les énerver. Maintenant je me trouve dans la plus grande perplexité. Il est vrai que *Malpighi* a coagulé la partie séreuse du sang par le moyen du feu, sans le secours des acides ; mais ses expériences ne peuvent

entrer en parallele avec celle de *Borelli*; en effet, puiſque l'acide qui eſt dans les veines ſe trouve expoſé à l'action de la chaleur, de même que celui qu'on approche du feu, pour quelle raiſon tendroit-il plutôt à empêcher la coagulation du ſang qu'à la favoriſer ? L'huile de ſoufre ou de vitriol, qu'on ſuppoſe répandue dans les veines, ne rend point la ſolution du problême plus claire ou plus heureuſe, puiſqu'il eſt abſurde de ſoutenir que le ſang des malades ſoit chargé d'une ſi grande quantité de parties minérales d'une nature ſi violente, à moins que leurs mixtes ne ſoient infectés d'un poiſon pernicieux & mortel. Ainſi, puiſque la théorie des acides chancele, à quel ſentiment me conſeillez-vous de m'en tenir déſormais ? Par quels contes & par quelles fables voulez-vous que j'amuſe maintenant le peuple ? Quoique le ſang, continue-t-il, ſoit plutôt d'une nature ammoniacale qu'acide, quoique l'urine, la partie ſéreuſe du ſang, & le ſang lui-même que l'on extrait par la ſaignée ne manifeſtent que rarement, ou même jamais, un caractere d'acidité, mais plutôt une acrimonie volatile ou urineuſe; cependant les Médecins ſont preſque

généralement inclinés à rapporter aux acides les cauſes de preſque toutes les maladies. La pleuréſie, les autres eſpeces d'inflammations, les tranchées, la douleur, les fievres, &c. tous les maux, ſelon eux, reconnoiſſent les *acides* pour leur ſource commune; ils ont toujours le nom d'*acide* à la bouche, comme ſi le ſang n'avoit pas par lui-même une diſpoſition naturelle à ſe coaguler, indépendamment de toute eſpece d'acidité; mais la lenteur du mouvement, la compreſſion des fluides dans les vaiſſeaux, la langueur des eſprits qui ſont les principes de l'action du cœur, ne ſuffiſent-elles pas, même ſans le concours des acides, pour épaiſſir le ſang & l'enchaîner dans ſon cours?« (a).

Voilà, M. le Docteur, un de vos co-adeptes, dont la rétractation eſt bien naïve & bien ingénue; remarquez avec quelle ſimplicité il fait un aveu public de ſes fautes! Si vous l'avez imité dans ſes erreurs, imitez-le dans ſa réſipiſcence. *Boerhaave* & *Sydenham* étoient des hommes, comme vous le dites fort bien; & en conſéquence ils ont pu ſe tromper;

(a) Voyez Miſcell. N. C. cent. V. & VI. Obſerv. 97.

mais ils ne ſe ſont point trompés ſur cette importante matiere, & les paroles du premier que nous avons citées à l'article où nous parlons de vos remedes, (a) ne s'addreſſent qu'aux Médecins de ſon temps qui avoient embraſſé le même ſyſtême que vous. Croyez auſſi que vous êtes un homme & que vous avez pu quelquefois vous écarter de la vérité. Abjurez une héréſie qui dégrade vos connoiſſances. Après la gloire d'être irréprochable, il n'en eſt point qui ſoit préférable à celle d'un repentir ſincere & généreux. Il eſt démontré que votre théorie & votre Thérapeutique ne ſont point de vote invention ; & que l'une & l'autre ont été proſcrites par tous les plus grands Médecins ; qu'attendez-vous de plus pour vous rendre ? Plagiaire malheureux & ſtérile d'une hypotheſe que la raiſon réprouve & que dément l'expérience, eſclave imprudent d'une vaine chimere qui vous avoit ſéduit, deſtructeur aveugle des principes les plus ſages & les plus importans à l'humanité, il ne vous reſte plus qu'à opter entre la honte d'une opiniâtreté fanatique ou la gloire d'une rétractation éclatante.

---

(a) Pages 210 & 211 de cette Réfutation.

## CHAPITRE XIII.

*Insuffisance & dangers de la Thérapeutique du* Docteur *dans le traitement de la petite vérole. Réflexions sur sa pommade générale.*

SI les maladies qui attaquent les individus méritent de fixer les regards d'un Médecin Philosophe & ami de l'humanité, combien à plus forte raison, ces fléaux terribles, dont la Nature, par une conséquence nécessaire de ses loix générales, afflige des Nations entieres, n'exigent-ils pas toute l'étendue de ses observations, toute la profondeur de ses connoissances, toute l'énergie de son zele, de son application & de son activité ? En effet, soit que ces sortes de fléaux dépendent des vices de la température absolue du climat, soit qu'ils n'aient d'autres causes que les altérations accidentelles & passageres de la constitution atmosphérique, quelle satisfaction délicieuse & sublime ne doit pas éprouver secretement

celui qui, par une ſage expérience, ayant trouvé les moyens de prévenir le mal ou d'y remédier, peut-ſe dire dans le fond de ſon cœur; » je ne ſuis que le Médecin des hommes, & les hommes me regardent comme leur Dieu tutélaire! Quel moment flatteur & touchant pour Hippocrate, que celui où les Athéniens guéris de la peſte par ce grand homme, accoururent en foule à ſes pieds pour lui décerner les honneurs divins! Plût au Ciel, M. le Docteur, que tout l'Univers vous rendît aujourd'hui le même hommage! Nous donnerions l'exemple de brûler l'encens ſur vos Autels, ſur ces Autels où vous l'avez allumé vous-même, ſi vous pouviez produire quelque titre qui vous aſſurât une place parmi les bienfaiteurs du genre humain. Mais vous n'êtes pas de ces chymiſtes qui ne ſe repaiſſent que de fumée.

Ce n'eſt pas ſeulement la connoiſſance des maladies individuelles, endémiques, épidémiques, qui caractériſe le vrai Médecin. Il eſt des maladies qui ſemblent être communes à toute l'eſpece humaine; celles-là demandent une étude particuliere. Tels ſont les maux qui infectent les ſources de la génération, & la petite

vérole qui ſemble naître dans notre berceau & vieillit ſouvent avec nous. Nous ne parlerons point de la premiere eſpece de maladie, parce qu'elle eſt étrangere à notre ſujet. Remarquons ſeulement en paſſant qu'après s'être manifeſtée à ſa premiere époque par les ſymptômes les plus affreux, ſon virus s'eſt énervé inſenſiblement de ſiecle en ſiecle, & qu'il finira vraiſemblablement par s'anéantir à la longue. La nature, en nous aſſujettiſſant aux *maux* phyſiques, n'a eu d'autre vue que de nous rendre la jouiſſance des *biens* plus vive & plus douce ; tandis que le ſentiment des uns nous accable, l'eſpérance des autres nous conſole ; & ſi les biens ſont paſſagers, du moins les maux ne ſont point éternels... Quant à ce qui concerne la petite vérole, vous nous impoſez vous-même l'obligation d'en parler, pour prévenir le Public ſur les dangers où l'expoſe votre méthode, dans le traitement de cette maladie. Nous nous ſommes trop étendus ſur votre *extrait digeſtif*, pour ne pas dire deux mots de votre *pommade générale*.

Avant d'entrer en matiere, voudriez-vous bien me dire, M. le Docteur, ce que vous entendez par *pommade géné-*

*rale ?* C'eſt ſans doute un ſpécifique pour les maladies des yeux, des pieds, des oreilles, des mains, des bras, des jambes, des levres, de l'anus, de la tête, du ſein, &c. telles que les inflammations, les tumeurs froides, l'éréſipelle, les hémorrhoïdes, les polypes, les contuſions, les entorſes, la brûlure, les engelures, les panaris, les chancres, les diſlocations, les ulceres, les bleſſures, &c. &c. Ainſi votre pommade eſt tout-à-la-fois relâchante, aſtringente, anodyne, ſtimulante, calmante, irritante, deſſicative, humectante, attractive, repercuſſive, cauſtique, déterſive, ſuppurative, &c. Elle réunit donc collectivement toutes les qualités & toutes les vertus poſſibles, quelle qu'en ſoit l'incompatibilité ; & elle ne déploie l'une ou l'autre de ces vertus que d'une maniere analogue au beſoin de l'individu. Que de maladies guéries par une ſimple pommade ! En vérité, M. le Docteur, cela tient du miracle ! ſi vous ne la donniez du moins que pour les cors aux pieds, vous pourriez la débiter publiquement avec approbation de la Faculté, comme cela ſe pratique en France. Vos malades ne s'en porteroient pas plus mal pour quel-

ques orteils de moins. Mais l'employer comme ſeul & unique remede dans toutes les eſpeces de petites véroles, c'eſt montrer que vous faites bien peu de cas de la ſanté des citoyens.

» Tout le danger de cette maladie, dites-vous, vient de l'âcreté (a) de la matiere varioleuſe, c'eſt-à-dire, de la petite vérole, de l'inflammation & du reſſerrement de la peau qui en eſt l'effet, & qui, empêchant la dépoſition & l'évaporation de la matiere, l'oblige à refluer vers l'intérieur au grand danger du malade «. Votre ſyſtême eſt expoſé d'une maniere bien claire, quoiqu'en peu de mots; ſelon vous, toute la malignité de la petite vérole, dépend de la petite vérole même, ſans égard à la diverſité des complications auxquelles elle eſt ſujette: ici vous n'êtes point plagiaire; l'opinion eſt toute neuve, & n'appartient qu'à vous ſeul. Nous allons faire en ſorte de l'apprécier & de la réduire à ſa juſte valeur.

Quoique le virus variolique ſoit homogene, il eſt démontré néanmoins que toutes les petites véroles ne ſont pas de

(a) Méd. ſimpl. page 159.

même nature. Nous n'en diſtinguerons que de deux ſortes ; celles qu'on appelle *benignes* ou *diſcretes*, & celles qu'on appelle *malignes* ou *confluentes*. Dans les premieres, votre pommade eſt inutile ; dans les autres, elle eſt inſuffiſante & même dangereuſe. La malignité de cette derniere eſpece de petite vérole dépend de deux cauſes principales ; 1°. de la conſtitution individuelle du ſujet ; 2°. de la complication de la maladie avec l'épidémie regnante.

» Plus le *gluten* de nos humeurs eſt animaliſé, dit M. de Rouſſel, plus il a ſouffert d'élaboration, plus il a dégénéré ; plus, lorſqu'il eſt imprégné de virus, il fait de ravages, plus la petite vérole eſt confluente & maligne... Les événemens des petites véroles de cette eſpece ſont d'autant plus rapides que les malades ont par leur diſpoſition particuliere ou mauvais régime, laiſſé contracter à leurs humeurs cet état de diſſolution qui, dès les premieres attaques fébriles, mene à la gangrene la plus funeſte... Les malades pléthoriques, forts & robuſtes, dans l'âge adulte, qui ont fait excès de liqueurs ſpiritueuſes, de viandes ſucculentes, de mets âcres, fait des

exercices immodérés, se sont abandonnés à des passions violentes, &c. éprouvent la petite vérole inflammatoire, d'autant plus confluente, que le sang est épais & dépouillé de sérosité, ou que la couenne est compacte & abondante. «

Oserez-vous soutenir, M. le Docteur, que votre pommade générale, appliquée extérieurement, soit capable de remédier à ces vices internes de la constitution individuelle ? Comment un onguent dont l'action se borne à la superficie du corps deviendroit-il un spécifique contre la dégénération spontanée des humeurs ? Comment corrigeroit-il la pléthore ? Comment calmeroit-il l'inflammation des visceres ? Par quel enchantement atténueroit-il le sang épaissi dans les veines, ou s'opposeroit-il à sa dissolution ? Frémissez, M. le Docteur, en réfléchissant aux accidens affreux auxquels vous exposez vos malades, en leur inspirant une sécurité funeste sur leur état & une aversion absolue pour les vrais remedes, par l'air de confiance & de présomption, avec lequel vous leur vantez votre pommade comme un remede unique & général ; artifice mercenaire, indigne d'un Médecin, & qui tend à en imposer à la

crédulité du peuple, en lui persuadant à ses dépens qu'un remede externe qui n'est qu'accessoire, peut suppléer aux remedes internes de premiere nécessité. Répondez-moi, Docteur, que feriez-vous si le virus scrofuleux, le virus vénérien, &c. se trouvoient jamais compliqués avec le virus variolique? Vous auriez beau alors prodiguer la pommade; le malade mourroit, & la pommade générale n'en auroit ni plus ni moins de vertu. Dans les petites véroles confluentes on ne doit pas seulement avoir égard aux tempéramens & aux dispositions des individus, mais encore à la nature des maladies endémiques ou épidémiques, avec lesquelles elles peuvent se trouver compliquées, à la constitution du climat & de l'atmosphere qui amene ces sortes de maladies, aux saisons, aux vens, &c. Tantôt il arrive que la petite vérole se rencontre avec la fievre putride, tantôt avec la fievre bilieuse, sur-tout dans les pays & la saison où l'excès de la chaleur fait passer rapidement les humeurs de l'inflammation à l'alcalescence, & de l'alcalescence à la putréfaction; alors, la marche de la maladie est précipitée; & le danger y répond à la chaleur & à

la violence de la fievre. Quelquefois le virus variolique se complique avec la fievre catharrale, sur-tout dans les individus gras, relâchés, d'un tempérament pituiteux, sujets à des digestions tardives, à des déjections glaireuses, à de fausses péripneumonies, &c. » A quelques-uns de ces accidens, ajoute M de Roussel, qui accompagnent la fievre varioleuse, se joignent des lassitudes générales dans tout le cours de la maladie; la confluence des pustules; des dépôts de l'humeur varioleuse sur les visceres qui étoient les plus foibles; des affections comateuses, avec les urines troubles, laiteuses ou bourbeuses; des pétéchies entre les pustules, & la corruption générale des humeurs. «

Ailleurs, c'est une fievre lente-nerveuse, accompagnée de spasmes, d'inquiétudes, & de tous ses autres symptômes ordinaires, qui se joint à la petite vérole confluente, sur-tout dans les sujets qui ont le genre nerveux très-sensible, qui sont foibles & ont en même-temps la fibre très-irritable. « En général la petite vérole s'accommode au caractere de toute maladie épidémique. Chaque tempérament est plus ou moins soumis aux

variations de l'atmoſphere ; toute épidémie varioleuſe tient de l'un & de l'autre ; le régime, les paſſions y ajoutent quelque différence. « L'humidité, la ſécheresse, le froid, la chaleur, les changemens atmoſphériques qui réſultent des différentes combinaiſons de ces quatre conſtitutions, la direction des vens, la nature des miaſmes ſeptiques répandus dans l'air, la ſituation des lieux, des habitations, les qualités vicieuſes de certains alimens, l'abus de quelques autres, toutes les diſpoſitions abſolues ou accidentelles des ſujets, &c. concourent à rendre les petites véroles plus ou moins confluentes & malignes. Avez-vous prévu toutes ces circonſtances importantes, lorſque vous avez composé votre pommade ? Lui avez-vous communiqué le pouvoir de guérir toutes les épidémies compliquées avec la matiere variolique ? Quoi ? une pommade appliquée ſur la peau anéantiroit-elle le germe des maladies internes les plus dangereuſes ? Vous ne prétendez pas ſans doute que la deſtruction du virus variolique puiſſe entraîner celle du principe de la maladie individuelle ou épidémique avec laquelle il eſt compliqué, puiſque de même que

ce virus ne dégénere point par sa complication avec un autre virus, il ne détruit point non plus celui qu'il rencontre. Jamais il n'énerve l'action de celui qui se joint à lui, & jamais il n'est énervé par l'action d'aucun autre. Que s'ensuit-il de cela ? Que l'application de votre pommade est insuffisante, & que l'idée fausse que vous avez tâché d'en donner au Public, causera toujours plus de morts que de guérisons. Vous m'objecterez peut-être, sans vous arrêter à compter ceux que vous avez laissés sur le champ de bataille, que vous avez guéri un grand nombre de malades avec le secours seul de votre pommade : soit... Mais leurs petites véroles étoient-elles vraiment confluentes ? Si elles ne l'étoient pas, ne doit-on pas attribuer plutôt leur guérison aux forces de la nature ? Si elles l'étoient véritablement, n'avez-vous employé dans leur traitement aucun remede interne ? Quand même vous seriez le plus grand Logicien de l'univers, vous ne me convaincrez jamais de l'efficacité de votre pommade, soit pour empêcher ou détruire les métastases de la matiere variolique sur les visceres & sur les parties vitales, soit pour remédier à la com-

plication de ſon virus avec un virus étranger. Il faudroit avoir un front d'airain pour ſoutenir une abſurdité de cette nature. Au reſte, ſuppoſez même la réalité de ces guériſons prétendues opérées par le moyen de votre pommade ; quelle conſéquence en pourroit-on tirer encore en votre faveur ? aucune. Les Charlatans s'enrichiroient-ils par le débit de leurs ſpécifiques s'ils ne guériſſoient jamais ? Que faut-il de plus pour les mettre en vogue, que trois à quatre cures dont le bruit ſe répande de cercle en cercle, par les ſoins de quelques émiſſaires affidés & diſcrets, mais ſur-tout doués du don de la parole ? » Le Charlatan, dit Zimmermann (a), a un avantage conſidérable ſur le vrai Médecin ; c'eſt que, ſi quelqu'une de ſes promeſſes ſe réaliſe, on l'éleve juſqu'aux nues, & ſi le malade eſt trompé, l'on eſt obligé de ſe taire par honneur, & pour ne pas s'expoſer à être blâmé d'avoir confié ſa guériſon à un malheureux qui a d'autant plus de droit d'être fripon, que le nombre des ſots eſt toujours le plus grand. D'ailleurs, cet homme hardi

(a) Traité de l'expérience en Médecine.

ne riſque jamais la perte de ſa réputation, parce que, comme il n'en a que dans l'eſprit des ignorans, le tort ſera toujours du côté de ceux qui ont voulu l'écouter. Les hommes aiment tant le merveilleux, que le Charlatan a même ſeul le droit de faire goûter au peuple la nouveauté : plus ſes promeſſes ſeront abſurdes, plus il ſera ſûr d'être cru.

*. . . . . . Mutato nomine, de te*
*Fabula narratur. . . . . . . . . . .*

Examinons maintenant, M. le Docteur, votre procédé dans le traitement de la petite vérole. » Pour devoir recourir à la ſaignée, il faut, dites-vous, que la maladie ſoit fort grave, que le malade ſoit à la fleur de l'âge, & qu'il ait fait abus de boiſſons échauffantes & ſpiritueuſes ; encore faut-il qu'elle ne ſoit que de ſept à huit onces. « (a) Voilà encore de ces ſortes de ſaignées avec le ſecours deſquelles un malade ne craint point de mourir d'inanition, mais d'inflammation ! Eh ! pourquoi tant ménager le ſang des hommes, M. le Docteur ?

(a) Méd. ſimpl. page 151.

C'eſt leur vie, je vous l'ai déja dit, que vous devez ménager. Un ſujet robuſte, jeune, vigoureux, dont les humeurs ſont exaltées, enflammées par un régime chaud & ardent, dont le ſang dans tout ſon cours reſſemble à un torrent de feu, dont toute la machine eſt en proie à un embraſement général! Vous ordonnez à un ſujet pareil une faignée de huit onces! Autant vaudroit-il ne lui pas faire ouvrir la veine. Eteindrez-vous avec un verre d'eau l'incendie d'une ville entiere? Je le croirai, ſi par une ſaignée de cette eſpece vous venez à bout de calmer l'inflammation univerſelle dans un pareil tempérament. Qu'à la pléthore ſe joignent la pleuréſie, la péripneumonie, &c. & au-deſſus de tout cela, les ſymptômes d'une petite vérole prochaine & inflammatoire, accompagnée d'un phrénitis, produit par l'affection des méninges du cerveau, où gît ſouvent, du moins en partie, le foyer du virus variolique; ſans doute qu'une ſaignée de huit onces produira alors de merveilleux effets. Mais avouez que votre Ouvrage eſt un enfant de la nuit, un tiſſu de rêveries depuis le commencement juſqu'à la fin.

» Durant la premiere période, ajoutez-vous, il faut ſuivre (a) le régime des fievres continues-aiguës, (nous vous l'accordons) mais ſans prendre de lavemens... » Oh!... ceci n'eſt point de nature à être accordé ſi légerement; & nous ne ſommes point aſſez partiſans de la *conſtipation*, pour imiter ce *Morton* dont parle *Van Swieten*, dans ſon Commentaire ſur *Boerhaave*, à l'article de la petite vérole (b). Vous ſavez, & le trait eſt plus groteſque encore que plaiſant, que ce Médecin, ennemi déclaré de la liberté du bas-ventre fut obligé, après une conſtipation de dix-huit jours, dont une femme qu'il avoit guérie de la petite vérole, manqua d'être la victime, d'extraire les excrémens avec une tenette ou un petit forceps. L'accouchement étoit laborieux ſans doute; quelques lavemens auroient ſuffi pour le rendre naturel.

Le premier pas que doit faire un Médecin dans le traitement de toutes les maladies, c'eſt de s'aſſurer des premieres voies. Boerhaave vouloit toujours que

---

(a) Méd. ſimplif. page 151.

(b) Comment. in Boerh. p. 75, 76, T. V.

le ventre fût libre dans la petite vérole, *ubi ſuſpicio*, dit Van Swieten, *hujus morbi adeſſet*, *dès qu'il y avoit la moindre apparence que cette maladie devoit ſe manifeſter.* Il penſoit avec raiſon qu'en précipitant la matiere variolique par les ſelles, il empêchoit qu'elle n'occaſionnât autant de ravages dans les parties ſupérieures. Van Swieten, Sydenham, Hoffmann, étoient du même ſentiment. Le premier déplore le ſort d'une illuſtre morte, qui, faute de lavemens, ſuccomba le onzieme jour de la maladie; le ſecond gémit ſur le malheur de pluſieurs milliers d'enfans, victimes déplorables de l'imprudence de quelques femmes, qui, dans des cas ſemblables, s'aviſoient d'arrêter les diarrhées, le troiſieme enfin ſe loue & s'applaudit des heureux effets dont il a été redevable aux flux de ventre dans les petites véroles confluentes. Il appuie ſon ſentiment ſur l'autorité & ſur les obſervations d'*Amatus Luſitanus*, qui remarque dans un de ſes Ouvrages que de cent cinquante enfans attaqués de la petite vérole qu'il avoit eu à traiter pendant le cours d'un ſeul été, tous ceux à qui la diarrhée ou les lavemens avoient procuré d'abondantes évacuations furent

parfaitement guéris ; au-lieu que ceux qui par la faute de leurs parens, n'avoient point évacué, moururent ou furent ſujets à la ſuite de la maladie à des ulceres très-fâcheux, accompagnés de tous les ſymptômes d'une diſpoſition prochaine à la gangrene. (a) Vous voyez bien, M. le Docteur, que votre maniere de traiter tient toujours plutôt de la léſine que de la prudence, puiſque d'un côté vous ne preſcrivez que des *demi-ſaignées*, & de l'autre, vous n'ordonnez que des *demi-clyſteres.*

» Durant la ſeconde (époque), pourſuit le Docteur, c'eſt encore le même régime : cependant lorſque la maladie eſt peu conſidérable, celui des maladies de longue durée (c'eſt-à-dire, le régime alcaleſcent & putréfiant) ſuffit. « Puis, il ajoute (faites bien attention à ſes paroles ; car elles renferment un grand ſens ; imaginez-vous que c'eſt un oracle qui parle.) » On s'abſtiendra néanmoins de viande & de poiſſon, *crainte de heurter le*

(a) Cela eſt d'autant plus vrai, que ſouvent la maladie ſe contracte par les voies alimentaires.

*le préjugé.* « Ou ces alimens, M. le Docteur, sont pernicieux dans la petite vérole, ou ils ne le sont pas : s'ils ne le sont pas, pourquoi les interdire aux malades déja grévés d'ailleurs par tant de privations, que leur état leur rend d'autant plus cruelles, qu'ils n'en connoissent pas ordinairement la nécessité ? S'ils le sont en effet, pourquoi ne pas le dire ouvertement, pour mettre en garde contre le danger, ceux qui seroient tentés d'en faire usage ? Je vous demande au reste, quel est le préjugé que l'on doit craindre de *heurter*, lorsqu'il s'agit de conserver la vie des hommes ? Le préjugé des sots ? Il n'est qu'éphémere & n'ajoute qu'un nouvel éclat au triomphe de la Vérité. Celui des gens sensés ? S'ils en ont quelquefois, c'est un mal dont ils sont bientôt guéris. Avouez franchement, Docteur, que vous avez voulu rire dans un sujet très-grave & très-sérieux ; c'est dans ces sortes de matieres que vous déployez particuliérement toute la finesse de la plaisanterie. Vous ne prescrivez point positivement l'usage de ces alimens alcalescens, afin de vous ménager toujours un subterfuge en cas de besoin ; mais ne le prescrivez-vous pas en effet, en

frondant le prétendu préjugé qui les proſcrit ? Quoi qu'il en ſoit, je ſuis perſuadé que ces alimens, par la quantité d'alcali qu'ils contiennent, ne peuvent produire que des effets très-pernicieux dans la petite vérole. » J'ai vu des enfans, dit M. Rouſſel, qu'on ne pouvoit raſſaſier de viandes, mourir le ſecond ou le troiſieme jour d'une petite vérole confluente, après la perte d'un ſang très-diſſous & très-fluide. « Remarquez bien que cette diſſolution du ſang ne vient que de l'alcaleſcence des alimens, & que c'eſt plutôt à leur qualité qu'à leur quantité, que la cauſe doit en être attribuée. Et voilà comme vous plaiſantez ! Voilà comme vous vous jouez de la ſanté des hommes ! Vous avez raiſon ; vous êtes bien au-deſſus d'eux ; & *Machiavel* n'en eût pas fait moins que vous.

» On pourra toujours ſauver le malade (par le moyen de la pommade), lorſque la matiere n'eſt point refluée ſur quelque viſcere. « (a) Voilà une réflexion à laquelle on ne devoit guere s'attendre après l'éloge pompeux que vous aviez fait de votre pommade. En quoi con-

(a) Médecine ſimplifiée, pag. 158.

ſiſte proprement le danger de la petite vérole ? C'eſt dans les métaſtaſes & les complications ; hors de ces cas-là, la maladie eſt toujours bénigne. Or, ſi vous ne pouvez guérir par vos moyens, ni lorſque le virus reflue ſur quelque viſcere ou ſur les parties vitales, ni lorſqu'il eſt compliqué avec un autre virus, quelle raiſon avez-vous de vanter avec tant d'emphaſe la vertu de votre ſpécifique ? Quels ſont donc les effets ſurprenans qu'il produit ? Il relâche, il détend la peau, il calme l'inflammation, il favoriſe l'éruption & la maturation des puſtules ? Quand cela ſeroit vrai, quel avantage votre méthode auroit-elle ſur celle des autres Médecins ? En eſt-il un ſeul qui ignore que les topiques graiſſeux, onctueux, &c. ont la propriété de prévenir l'éréthiſme ou d'y remédier ? Mais en eſt-il un ſeul auſſi qui penſe que par ce moyen il puiſſe procurer l'expulſion ou la dépuration de la matiere varioleuſe flottante dans les premieres voies ? &c. Lorſqu'il s'agit d'amollir & de relâcher la peau, tous les grands Médecins, tels que les Tronchin, les Senac, les Van Swieten, les Boerhaave, &c. ne recommandent-ils pas les fomentations, les

bains de vapeurs, l'application des matieres graſſes & huileuſes, &c? Quel ſervice avez-vous donc rendu à la Médecine dans le traitement de la petite vérole? aucun, puiſque vous n'avez rien imaginé qui ne fut déja connu de tous les Praticiens. J'oſe dire plus encore; vous avez compromis les Médecins, décrédité la Médecine, & expoſé les malades à une mort certaine, en attribuant la propriété de détruire la cauſe de la maladie à un remede qui eſt tout au plus capable d'en détruire quelques ſymptômes, en généraliſant, ſuivant votre louable coutume, ce qui n'étoit que particulier, & en confondant l'acceſſoire avec le principal.

» En conſidérant, dites-vous, (a) la facilité avec laquelle j'ai réuſſi dans les cas les plus graves, je ſuis perſuadé qu'il eſt moralement impoſſible, qu'en ſuivant cette méthode, le malade meure de cette maladie, lorſque le peu que j'exige peut avoir lieu. « Ce n'eſt point *dans les cas les plus graves* que vous avez *réuſſi*; mais ſeulement dans les petites veroles bénignes, c'eſt-à-dire, dans celles où la Na-

(a) Méd. ſimplif. p. 160 & 161.

ture n'ayant point beſoin de ſecours étrangers, ſe ſuffit à elle-même, indépendamment des remedes, pour rendre la guériſon certaine & facile, ou n'exige tout au plus que quelque *calmant* ou *relâchant* pour détendre la peau & diminuer l'inflammation. *Les cas les plus graves*, ſont ceux, comme nous vous l'avons déja dit, où la petite vérole eſt compliquée avec quelque autre maladie, & ceux où la matiere variolique ſe dépoſe par métaſtaſe ſur quelque viſcere ou ſur quelque partie vitale. Or, vous convenez que dans ce cas-là, votre pommade eſt inſuffiſante (a). Donc vous ne guériſſez pas *dans les cas les plus graves*; ainſi, quand vous ſeriez l'inventeur de votre pommade, vous n'auriez encore rien fait pour le bien de l'humanité. Dans les petites véroles bénignes, & en général dans celles qui n'ont d'autres ſymptômes allarmans que l'éréthiſme ou la trop grande inflammation, nous vous accorderons volontiers l'impoſſibilité morale de la mort du malade; mais il faut en revanche que vous nous accordiez, que dans ces ſortes de petites véroles, tout autre remede que

(a) Méd. ſimplif. page 158.

votre pommade, dès qu'il eſt *calmant* & *relâchant*, produira le même effet.

» Oui, j'en ſuis ſi sûr, (*de guérir*) ajoutez-vous, que j'entreprendrai d'aller à quinze lieues d'ici pour traiter quelqu'un qui aura la petite vérole, & de faire le voyage & le traitement à mes frais, s'il arrive que le malade meure, ou qu'il ſoit marqué conſidérablement, pourvu que ce ſoit chez des *perſonnes comme il faut*, que le malade ait au moins ſix ans, & que je puiſſe y être avant la fin du ſixieme ou même du ſeptieme jour de la maladie. « (a)

Vous entreprendrez des voyages de quinze lieues, M. le Docteur, pour la douce ſatisfaction de guérir les hommes! à vos frais! ſans eſpoir de ſalaire! pourvu que ce ſoient *des perſonnes comme il faut* qui vous appellent! Mais, *ſi ces perſonnes comme il faut* étoient pauvres, (car toutes *les perſonnes comme il faut* ne ſont pas riches) vous n'iriez certainement pas chez elles, M. le Docteur? Au-lieu que ſi un Créſus, qui ne feroit pas *une perſonne comme il faut*, imploroit votre ſecours, vous prendriez bien

(a) Méd. ſimplif. pages 160 & 161.

vîte la poste & vous voleriez chez le favori de *Plutus*. Il apprendroit bientôt à ses dépens que vous avez trouvé le secret de rendre l'or *potable*. Vous feriez le voyage à ses dépens & vous ne le tueriez pas sans doute à vos frais. Vous exigez que le sujet soit au moins âgé de six ans, parce que vous ne comptez pas sans doute assez sur la bénignité de votre pommade, parce que vous connoissez son caractere répercussif & dangereux, & que dans un âge si tendre, trop foible par lui-même pour supporter la violence de son action, son application ne pourroit avoir que des suites funestes. Vous n'ignorez pas cependant que la petite vérole est plus facile à guérir dans les enfans que dans les adultes; nous les guérissons au berceau & sans votre pommade; quel avantage avez-vous donc sur les autres Médecins, puisqu'ils font ce que vous convenez vous-même que vous ne pouvez pas faire ? Que dis-je ? Ils guérissent, même quand on ne les appelle que le dixieme ou le onzieme jour de la maladie; & vous ne guérissez pas, si l'on ne vous appelle avant la fin du sixieme ou du septieme! Quel sujet avez-vous donc de faire cet étalage fastueux

de l'efficacité de vos moyens ? Vous vantez votre pommade, comme un puissant *cosmétique*, preuve évidente de sa qualité répercussive : mais est-il un meilleur *cosmétique* que l'eau froide, telle que l'emploient ordinairement les Arabes dans la premiere période de cette maladie, pour garantir de l'éruption le visage ou toute autre partie du corps ?

» Van Swieten, dites-vous, (a) parle d'un Médecin Ecossois qui appliquoit sur toute l'habitude du corps l'emplâtre émollient de Mélilot ; ce grand homme approuve sa méthode, qui n'a cependant de celle-ci que l'apparence. « Dites plutôt que votre méthode n'a pas même l'apparence de celle de ce Médecin (*Sutherland*,) mais que la sienne est plus sage que la vôtre. Vous n'avez point entendu *Van Swieten*, M. le Docteur ; vous appliquez votre pommade dès la premiere époque ; & *Sutherland* n'appliquoit la sienne qu'à la seconde, & avec d'autant plus de succès qu'il ne négligeoit pas l'usage des autres remedes. Le Commentateur de Boerhaave ne cite que deux observations, pour prouver la bonté de

(a) Méd. simplif. page 154. Note (b).

la méthode de *Sutherland*. Dans la premiere, il s'agit d'une petite vérole où les puſtules s'étoient entiérement affaiſſées le ſeptieme jour après l'éruption, tellement qu'elles ne s'élevoient pas ſenſiblement au-deſſus de la ſurface de la peau, & ne ſe manifeſtoient que par quelques rides légeres. Les interſtices entre les puſtules étoient pâles & le poulx foible, &c. Pendant tout le cours de cette maladie, on employa, dit-il, pour ranimer les forces vitales, les *véſicatoires*, les *alexipharmaques*, le *vin* en aſſez grande quantité; on enveloppa tout le corps du malade d'un emplâtre de Mélilot; & ſix heures après, le poulx étoit déja plus plein & plus égal qu'il n'avoit encore été dans aucune période de la maladie; le viſage commençoit à s'enfler; l'éréthiſme univerſel étoit conſidérablement diminué; les puſtules des extrémités du corps qui étoient auparavant rouges, dures & petites, étoient devenues plus groſſes & plus élevées; tout annonçoit la coction du virus & une ſuppuration prochaine.... Le malade fut guéri. Dans la ſeconde obſervation, il parle d'une femme enceinte à laquelle on avoit appliqué le même emplâtre avec le même

succès : mais la garde-malade ayant imprudemment retiré l'emplâtre, parce qu'elle ne pouvoit supporter l'odeur fétide du pus qui s'y étoit amassé ; la malade fut attaquée deux jours après, d'une forte pleuropneumonie ; son poulx étoit extraordinairement dur... des saignées réitérées, les fomentations, les lavemens, les vésicatoires, &c. furent les remedes qu'on employa pour la guérir ; mais comme il lui restoit une petite toux, & qu'elle avoit absolument perdu l'appétit, on lui appliqua de nouveau le même emplâtre sur la tête & sur la poitrine ; la toux cessa & l'appétit revint. Cette femme ainsi guérie malgré sa grossesse, accoucha à terme d'un enfant sain & bien constitué. « (a)

Remarquez ici, M. le Docteur, que l'onguent de Mélilot qui fit dans ces deux cures des miracles, que votre pommade n'auroit sans doute pas faits, n'y étoit regardé que comme remede coopératif ou auxiliaire, & non comme remede principal. Les vrais remedes étoient les vésicatoires, les alexipharmaques, &c. enfin tout ce qui étoit de nature à ranimer les

---

(a) Van Swiet. in Boerh. T. 5.

forces vitales, en expulſant ou attirant le virus du centre à la circonférence. Votre triomphe eſt la guériſon de Mlle *de Savoie*, fille de M. l'Entrepreneur général des vivres ; je vous félicite de l'heureux haſard d'un ſuccès qui a conſervé une fille chérie aux vœux d'une famille reſpectable ; & je ne releverai point les inepties ſans nombre dont fourmille l'obſervation que vous avez faite ſur cette cure. Mais comment eſt-il poſſible que pour démontrer l'excellence de votre méthode, vous vous ſoyez aviſé de déprimer celle du grand Boerhaave, comme ſi vous étiez un être d'une nature à entrer avec lui en concurrence ſur la ſupériorité des connoiſſances & des rangs ? Comment avez-vous pu établir un parallele entre votre maniere de guérir la petite vérole, & la ſienne, ſur-tout dans des cas (a) où la diſparate étoit ſi frappante, qu'avec un peu de réflexion, elle devoit révolter au premier coup-d'œil ? D'un côté, c'eſt un jeune Indien, d'un tempérament fougueux, ardent, enflammé par l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, vic-

(a) *Obſervat. ſur la petite vérole*, depuis la page 5 juſqu'à la page 22.

time des plaiſirs de la table, & vraiſemblablement des fureurs de l'amour, plongé dans tous les excès de la crapule & de la débauche, accoutumé à paſſer les jours & les nuits dans cet état où l'homme, oubliant ſa dignité, ſe ravale juſqu'à la claſſe des plus vils animaux.. De l'autre, c'eſt une jeune fille vertueuſe & ſage, exempte de tous les maux, qui ſuivent les excès dans tous les genres, qui ne connoît pas même le nom de la débauche; qui élevée ſous les yeux d'un pere tendre & bon qui aime ſes enfans, mais aime encore plus la vertu, n'a jamais goûté ni la douceur pernicieuſe, ni le poiſon délicieux de ces plaiſirs funeſtes que nous ne ſavourons jamais qu'aux dépens de la partie la plus précieuſe de notre exiſtence... ajoutez à cela que d'un côté ni de l'autre, vous ne tenez aucun compte de la diverſité des épidémies régnantes. Voilà les objets, M. le Docteur, dont vous oſez faire la comparaiſon! L'obſervation de Boerhaave eſt ſenſée; & vous en voulez faire le *pendant* de la plus folle & la plus extravagante de toutes les obſervations! Ce n'eſt point tant le traitement de la maladie, que la maladie elle-même, & les

diſpoſitions reſpectives des deux ſujets qui donnent lieu à la bizarrerie du contraſte ſingulier qui ſe rencontre dans votre parallele. Avec le ſecours du bon ſens le plus ordinaire, il eſt aiſé de voir que la guériſon du jeune Indien devoit être infiniment plus difficile que celle de Mlle *de Savoye*, puiſque la maladie du premier étoit infiniment plus compliquée que celle de l'autre.

Nous paſſerons ſous ſilence un grand nombre de petites véroles dont l'iſſue n'a pas dû inſpirer beaucoup de confiance en votre méthode. Nous nous bornerons à un ſeul fait, qui prouve évidemment l'inſuffiſance & les dangers de vos moyens curatifs. Il eſt douloureux pour nous de nous voir réduits à faire couler encore des larmes que la main du temps devoit bientôt eſſuyer, & de rappeller à des parens malheureux la perte d'une fille jeune & aimable, moiſſonnée avant le printemps de ſes jours. Mais l'humanité toute entiere qui s'éleve contre vous, nous impoſe l'obligation ſainte & ſacrée de faire tonner la voix de la Vérité, qui vous reprochera éternellement de n'avoir pas employé dans le traitement de la petite vérole de Mlle *Coque-*

*reau* les moyens que l'Art prefcrivoit & que les circonftances indiquoient.

Avant d'entrer en matiere, pofons un principe. *L'effet ordinaire des véficatoires dans la petite vérole eft de prévenir ou de détruire les métaftafes de la matiere variolique fur les vifceres ou les parties vitales. Les métaftafes de cette nature, (c'eft une vérité qui n'a point befoin de preuve) produifent toujours la fuppuration, la gangrene &c... & la mort.* » Le danger de la petite vérole, dit le favant Commentateur d'Hippocrate (M. *Aubri*) étant en raifon compofée de la directe du nombre des puftules qui fe forment à la tête, à la poitrine, dans la bouche, dans l'intérieur de la gorge, &c.... & de celles qui dépofent leur malignité aux parties inférieures, il n'y a rien de plus fenfé que d'amollir, de relâcher & de macérer, pour ainfi dire, la peau des pieds & des jambes, avec de fréquens pédiluves, afin d'y accélérer le cours des liqueurs, d'y déterminer une plus grande quantité de venin varioleux, & de diminuer d'autant la quantité de l'humeur qui auroit pu fe porter vers les parties fupérieures. Rien, après ces pédiluves, n'eft encore mieux indiqué que les épifpaftiques, que

Boerhaave faisoit appliquer pour décider tout-à-fait la pente des humeurs vers les extrémités inférieures : mais après une ou deux applications de cette espece de topique, il y en a un autre dont on peut user avec non moins de confiance ; c'est le vésicatoire préparé avec les mouches cantharides, qu'on applique toujours, dans ce cas-là, aux deux gras de jambes, avec le plus grand succès, pourvu qu'on ait soin d'y entretenir la suppuration jusqu'au quatorzieme jour, par le moyen d'une pommade animée de quelques grains de mouches. J'ai en effet remarqué dans toutes les petites véroles confluentes, qu'on peut attirer par cette voie, plus de la moitié du pus varioleux, & que quand l'écoulement s'y fait bien, la tête reste presque toujours libre, ou que si elle s'embarrasse, ce n'est que rarement & passagérement vers le soir, ou pendant la nuit. Enfin ce secours m'a paru efficace dans une infinité de cas, pour prévenir les dépôts à la poitrine, au cerveau & ailleurs. « Cette remarque prouve évidemment l'utilité, j'ose presque dire la nécessité des vésicatoires dans le traitement de certaines petites véroles confluentes. Il est des cas dans ces sortes de maladies où l'on en

applique jusqu'à quatre, lorsque deux ne suffisent pas.

Or, souvenez-vous, M. le Docteur, que le Mercredi 19 Novembre, de concert avec M. *van Bellingen*, Praticien respectable de cette ville, vous fîtes appliquer deux vésicatoires à Mlle *Coquereau*; remede que son état exigeoit, comme une expérience terrible l'a démontré. Quel étoit le sage but de M. van Bellingen ? C'étoit de prévenir les métastases de la matiere variolique, ou d'y apporter remede, en occasionnant une révulsion, que les circonstances rendoient nécessaire.

Souvenez-vous encore que sans avoir égard à ce que vous deviez à ce Médecin éclairé, & à l'état de la jeune malade, pour assurer sans doute la réputation de votre pommade que vous craigniez de compromettre en employant d'autres remedes, vous avez, en l'absence & à l'insu de M. *van Bellingen*, fait ôter les vésicatoires, une heure après qu'elles avoient été appliquées, (ce qui est prouvé par le témoignage de M. van Bellingen lui-même,) (a) en

(a) Je soussigné déclare que le Mercredi 19 Novembre 1783, les symptômes de la petite vérole de Mlle Coquereau étant tels, qu'il y

affirmant en préſence du fils de M. *Germain*, Chirurgien, que ce remede étoit d'autant plus inutile, que *votre pommade faiſoit le même effet que les véſicatoires.*

Il eſt prouvé par le journal de cette petite vérole, que le ſecond jour de l'application générale de votre pommade, l'affaiſſement des puſtules fut univerſel ; phénomene qui en démontrant la qualité répercuſſive du remede, annonçoit une métaſtaſe prochaine ſur quelque viſcere ; ce qui avoit ſans doute déterminé M. *van Bellingen* à faire appliquer les vêſicatoires qui auroient (probablement) ſauvé la malade, ſi par imprudence, par préſomption, ou par vanité, vous n'euſſiez pas pris de votre chef le parti de les faire ôter une heure après l'application, (autre fait conſtaté par le journal de la maladie, que nous avons entre les mains, & dont vous ne pouvez révoquer en doute l'authenticité.)

Il eſt prouvé, par la même piece juſ-

avoit tout lieu de craindre une métaſtaſe prochaine du virus variolique ſur quelque viſcere ; de concert avec M. le Médecin de Frenne, je fis appliquer à la malade deux véſicatoires, leſquels M. de Frenne fit ôter une heure après, ſans mon conſentement, & même à mon inſu. Fait à Bruxelles, ce 20 Décembre 1783.

VAN BELLINGEN, Médecin.

tificative, que le Lundi (24 Novembre à 8 heures du matin) commençant, lorsqu'il étoit trop tard, à vous défier de l'efficacité de votre pommade, vous fîtes de nouveau appliquer deux véficatoires; & qu'à 9 heures & demie du soir, en levant les emplâtres, on ne trouva les pustules remplies que d'une fanie fanguinolente, le virus étant déja reflué entiérement vers les viſceres & les parties vitales. Cette métaſtaſe eſt évidemment démontrée 1°. par l'affaiſſement & le deſſéchement univerſel des puſtules, que M. *Germain* a obſervé (a) avant

(a) Le ſouſſigné, Maître en Chirurgie de cette ville de Bruxelles, déclare qu'il fut demandé le 25 Novembre 1783, vers les quatre heures du ſoir, chez M. Coquerau, Négociant, demeurant rue de Flandre, pour y viſiter, en préſence de Meſſieurs Van Bellingen & de Frenne, Médecins, &c. le cadavre de Mlle ſa fille aînée, âgée environ de 12 ans, morte depuis les 11 heures & un quart du matin, à laquelle il trouva tout l'extérieur du corps couvert çà & là de puſtules varioliques totalement affaiſſées & ſeches; la partie ſupérieure convexe de la ratte légerement enflammée, & les deux lobes du poumon gangrénés juſques dans une grande partie de leur ſubſtance, & qu'il n'a pu trouver d'autre cauſe de mort que la ſuſdite gangrene,

l'ouverture du cadavre ; 2°. par la gangrene des deux lobes du poumon, qui ne pouvoit provenir que d'un dépôt de la matiere variolique ſur ce viſcere. Cela poſé, la métaſtaſe doit être attribuée ou à la répercuſſion de votre pommade ; ou à la conſtitution individuelle du ſujet, ou enfin à la complication du virus variolique avec l'épidémie régnante, (choſes que l'on ne peut guere ſuppoſer, puiſque la conſtitution épidémique n'a jamais été peut-être plus benigne à Bruxelles que pendant le cours de cette année.) Dans le premier cas, votre pommade ſeroit donc dangereuſe ? Dans les autres, elle ſeroit inſuffiſante. Vous me diſpenſerez ſans doute des réflexions ultérieures que je pourrois faire ſur un ſujet ſi triſte & ſi douloureux ; je me tais pour ne pas rouvrir une plaie qui ſaigne encore ; il n'y a que la raiſon qui puiſſe eſſuyer les larmes des parens de cette jeune victime ; & ces réflexions lugubres & ſuperflues ne la rappelleront point à la vie.

*. . . . Quis talia fando*
*Temperet à lacrymis ? . . . . .*

---

les autres viſceres étant très-ſains, en foi de quoi, il a ſigné la préſente déclaration.

Fait à Bruxelles, ce 13 Décembre 1783,
P. J. GERMAIN, Chirurgien.

# CHAPITRE XIV.

## *Conclusion générale de l'Ouvrage.*

TOut ce qui intéresse l'humanité, doit intéresser nécessairement la Médecine & les Médecins; or, est-il rien qui touche de plus près l'humanité, qu'un livre qui, par la fausseté des principes qu'il renferme, peut donner lieu aux conséquences les plus dangéreuses. Telle est *la Médecine simplifiée* du *Docteur de Frenne. Ailhaud* qui prétendoit tout guérir par le moyen des purgatifs, méritoit-il plutôt une réfutation (a), que le *Docteur* qui condamne presque par-tout l'usage de ces remedes? Lorsqu'il s'agit du salut des hommes, doit-on faire attention à la qualité & à l'importance de celui contre lequel on doit se mesurer? Le premier devoir du vrai Médecin est de s'élever & de lutter avec courage contre les faux Médecins; il ne s'immortalisera pas par

(a) Les Thierry, les Dupuis, les Tissot, &c. n'ont point dédaigné de réfuter d'Ailhaud.

la victoire qu'il remportera ſur un Charlatan ; mais il revivra du moins dans pluſieurs milliers d'individus qu'il aura conſervés. Voilà le ſeul titre par lequel il peut prétendre à la reconnoiſſance de la poſtérité ; toute autre eſpece de gloire eſt vaine & chimérique.

Un ſtyle cauſtique, mordant, plutôt digne d'un diſciple de Diogene que d'un éleve d'Hippocrate ; une démangeaiſon éternelle de ſubſtituer par-tout des injures auſſi inutiles qu'indécentes, à des raiſons concluantes & ſolides ; un tiſſu burleſque de rodomontades, de défis & d'appels, qui conviendroient mieux à un *Capitan* qu'à *un homme de l'Art* ; un enchaînement bizarre de ſophiſmes captieux, appuyés avec une adreſſe ſéduiſante des autorités les plus ſacrées, & énoncés avec un air de préſomption qui les rend encore plus impoſans ; une étude réfléchie de cette malignité inſidieuſe par laquelle on s'éleve en déprimant les autres ; l'art de jetter un vernis odieux ſur les Praticiens les plus reſpectables, ſans s'expoſer au reproche de les avoir attaqués perſonnellement ; une forte teinte de cette eſpece de charlataniſme qui, en ridiculiſant la Médecine, fait la fortune

du Charlatan par l'augmentation du débit de ſes ſpécifiques ; un empreſſement aveugle & imprudent à prévenir des objections bien fondées, qui en annonçant une défiance certaine & raiſonnable de ſes moyens curatifs, dénote que l'intérêt plus fort que la conſcience a prévalu peut-être ſur l'amour même de l'humanité ; une connoiſſance profonde de la crédulité du peuple & de la marche qu'il faut ſuivre pour en profiter ; un déſordre général dans les idées, qui fait que l'Ouvrage reſſemble moins à un ſyſtême raiſonné qu'à un corps dont tous les membres ſont diſperſés ; voilà, quant à *la forme*, les moindres défauts de la *Médecine ſimplifiée.* On peut dire vraiment que le livre du *Docteur* n'a pas moins de cauſticité que ſon eau digeſtive.

Quant au *fond* de l'Ouvrage même, il eſt démontré par ce que nous avons dit, que le Docteur n'a eu que des notions confuſes, fauſſes, ou incompletes ſur l'Art de guérir ; tantôt pour ſimplifier la *Phyſiologie*, il réduit à trois moyens toutes les reſſources de la Nature dans l'exercice de ſes fonctions ; le corps de l'homme ſemble dans ſes mains une machine auſſi facile à diriger qu'un moulin

à vent. Toutes les opérations s'exécutent à l'aide du lévier, de la corde ou du plan incliné ; mais dans quel animal trouvera-t-on jamais un levier, ou une corde ou un plan incliné, qu'on puiſſe regarder vraiment comme un inſtrument ſimple, iſolé, exempt de toute complication ? Tantôt, réformateur audacieux de la Pathologie, par une ſouſtraction bien facile, même pour un petit Arithméticien de ſix ans, il réduit toutes les cauſes des maladies à *trois*, ſans s'embarraſſer de l'autorité de ceux qui les font monter juſqu'à *ſix* ; proſterné aux pieds d'Hippocrate, on diroit qu'il veut briſer le ſceptre de la Médecine dans ſes mains. Ici, il attribue l'origine de tous les maux épidémiques à des cauſes inconnues, comme ſi ces cauſes qu'il ne connoît pas, devoient être pour cela inconnues à tout le reſte du monde. Là, il prétend tourner en ridicule ceux qui croient aux fievres putrides & bilieuſes, comme ſi le ſentiment intime, interprête éloquent de la Vérité, ne lui démontroit pas avec évidence l'exiſtence réelle de la putridité, qui eſt la cauſe de la premiere eſpece de fievres, de même que ſa maniere d'écrire, nous démontre les effets dangereux

de la fermentation & de l'exaltation de la bile, qui eſt la cauſe de la ſeconde. Ailleurs, pour prouver l'excellence de ſa *Thérapeutique*, dont l'inſuffiſance & le danger frappent tout Lecteur éclairé, il cite une Obſervation apocryphe, qui ſemble être tirée du journal d'une garde-malade. Par-tout il fait main-baſſe, à tort & à travers, ſur les vomitifs, les purgatifs, la ſaignée, les véſicatoires & tous les autres remedes & médicamens, &c.

*Tros Rutulùs ve fuat, nullo diſcrimine....*

Il n'y a que l'*eau digeſtive*, la *teinture martiale*, la *pommade générale*, qui méritent d'échapper à l'incendie général de toutes les Pharmacies.

Si des maladies aiguës, le *Docteur* paſſe aux maladies chroniques, ſelon lui, elles viennent toutes de la même cauſe, & les eaux minérales ſont un remede univerſel contre ces ſortes de maux. En conſéquence, il imagine une eau factice, capable de tout guérir.... Il ordonne le même régime pour tous les malades; il exclut tous les autres remedes comme des moyens inutiles. Peu lui importe que la conſtitution ait une diſpoſition prochaine & déterminée

déterminée à la *putréfaction* ; il ordonne tout ce qui eſt néceſſaire pour putréfier ; régime alcaleſcent, remede alcalin, tout lui eſt indifférent. Il accuſe par-tout les indigeſtions, ſans en connoître ni les effets ni les cauſes ; nulle diſtinction des uns ni des autres ; dès qu'il y a des crudités, elles ſont de nature acide ; le Docteur s'eſt jetté, à corps perdu, dans les acides, comme la *Précieuſe-ridicule* de Moliere dans les *tourbillons*. Il vous *alcaliſe* un homme tout entier, comme *Nollet* l'électriſoit.

Avez-vous, mon cher Lecteur, une petite vérole confluente, appellez M. le Docteur ; ſi vous êtes un Narciſſe, un Adonis, &c. vous ne ſerez certainement pas défiguré ; il poſſede une pommade coſmétique, qui par ſa qualité répercuſſive peut occaſionner des métaſtaſes en faiſant diſparoître les puſtules de la peau ; & le malade peut diſparoître auſſi vîte qu'une puſtule.

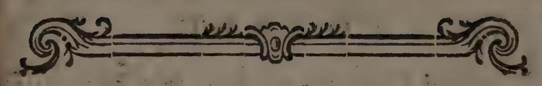
Concluons : le Docteur auroit dû donner à ſon Livre le titre de *Médecine mutilée*, au-lieu de celui de *Médecine ſimplifiée.* Nous n'attachons d'autre prix à cette Réfutation que la gloire & le plaiſir de nous rendre utiles ; cet avantage

nous payera ſeul de tous nos travaux ; nous nous en croirions amplement dédommagés, quand même cet Ouvrage ne contribueroit qu'à la conſervation d'un bon Citoyen.

Animus unicè fuit defectus oſtendere . . . . . . . . Eumque in finem venerandos meos collegas omnes hortor amicè, ſi in iſtis penitius me quid proſpiciant, melioraquē norint, ea proferre in lucem velint.

*Dehaen, Præfat. Rat. Med. Tome V.*

*FIN.*



# TABLE *DES* MATIERES.

(*N. B.* Il s'eſt gliſſé une faute dans les numéros des Chapitres : cette faute eſt corrigée dans la table).

*Fin de la Table.*

